







JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

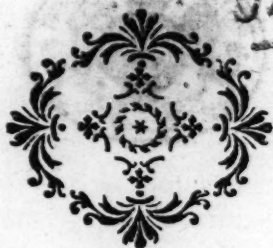
POÈME DU TASSE.

---

NOUVELLE TRADUCTION.

---

TOME PREMIER.



*Tasse (T)*

*the Poet*

A LONDRES.

---

M. DCC. LXXX.

THE BRITISH MUSEUM

DEPARTMENT OF

PALEONTOLOGY


NO. 1. 1847

TO THE EDITOR



BY ORDER

W. L. G. BAKER



LA Traduction que nous donnons au Public , a été arrachée à l'Auteur presque malgré lui : c'est, nous a-t-il dit, un Ouvrage de ma première jeunesse. J'étois passionné pour le Tasse & mécontent de ses Traducteurs : j'ai fait autrement , je n'ai peut-être pas fait mieux.

Hé bien ? corrigez , retouchez.

— Non. J'ai fait vœu de ne plus écrire ; & puis mon imagination a été refroidie par l'âge & froissée par les événemens. Je serois plus correct, mais je vaudrois encore moins.

Et la Préface ?

— Je n'en ai point fait , je n'en ferai point. Qu'y mettrois-je ?

Vous parleriez du Poème épique.

— Tant de monde en a parlé.

Des Traductions.

— Ce que j'en dirois ne rendroit pas la mienne meilleure.

Du Tasse.

— Sa Vie est par-tout. Son génie  
doit se retrouver dans mon Ouvrage ,  
ou mon Ouvrage ne vaut rien.

---

LE Frontispicé représente les Croisés ,  
levant l'étendard de la Croix , & se pré-  
parant aux combats. La palme du Mar-  
tyre & la couronne de l'immortalité leur  
sont présentées comme l'objet de leurs vœux.

*Le Dessin est de M. DESRAYS.*

---





L A  
JÉRUSALEM  
DÉLIVRÉE.

---

CHANT PREMIER.

JE chante la guerre sainte & ce capitaine  
qui délivra le tombeau de Jésus-Christ. Nom-  
bre d'exploits signalerent sa prudence & sa

*Tome I.*

A

---

## 2 LA JÉRUSALEM

---

valeur : nombre de travaux éprouverent sa patience dans cette glorieuse conquête. Envain l'enfer se souleva contre lui ; envain s'armerent contre lui les peuples réunis de l'Asie & de l'Afrique ; le ciel protégea ses efforts & il ramena sous les saints étendards ses compagnons errans.

O Muse ! ô toi qui ne ceins point ta tête d'un périssable laurier cueilli sur l'Hélicon ; toi qui habites dans l'Olympe au milieu des célestes chœurs , & dont le front est couronné d'étoiles immortelles ; ô Muse allume dans mon sein une ardeur divine , enflamme mes chants ; pardonne si j'orne la vérité de fleurs , & si je répands , sur mes vers , d'autres charmes encore que les tiens.

Tu fais que l'homme court s'enivrer des mensonges du Parnasse ; tu fais que la vérité parée des graces de la poésie entraîne & subjugue les cœurs les plus rebelles. Ainsi nous présentons , à un enfant malade , les bords d'un vase abreuvés d'une douce liqueur : heureusement trompé , il boit des sucres amers , & doit la vie à son erreur.

O magnanime Alphonse , ô mon asyle  
& mon port ! toi qui sauvas des injures de  
la fortune , & des écueils d'une mer en  
furie , ma barque errante & à demi - bri-  
sée , daigne sourire à des vers qu'au milieu  
de mon naufrage je fis vœu de te consacrer.  
Peut-être un jour viendra que ma muse ,  
qui présage tes destins , osera chanter tes  
exploits ; & en les chantant , elle ne fera  
que répéter ceux qu'elle va décrire.

Oui , si jamais les Chrétiens sont réunis  
par les nœuds de la paix ; si jamais ils s'ar-  
ment pour arracher une seconde fois au fier  
Musulman la glorieuse proie que retient son  
injustice : oui , ce sera toi qui comman-  
deras leurs armées , ou guideras leurs pa-  
villons. Emule de Godefroi , daigne écouter  
mes chants & prépare toi aux combats.

Déjà le soleil avoit cinq fois parcouru son  
oblique carrière depuis que l'ardeur d'un  
saint zele avoit entraîné les Chrétiens dans  
l'Orient. Nicée avoit cédé à leur audace :  
la puissante Antioche surprise par leur  
adresse , avoit été défendue par leur valeur

---

#### 4 LA JÉRUSALEM

---

contre toutes les forces de la Perse. Maîtres de Tortose, l'hiver suspendoit leurs efforts & ils attendoient le retour du Printems.

Déjà cette saison qui enchaîne l'activité des guerriers touchoit à sa fin, quand du haut de son trône, de ce trône qui s'élève autant au-dessus de la sphere étoilée, que les étoiles s'élèvent au-dessus des enfers, l'Eternel abbaissa ses yeux sur la terre; un seul de ses regards embrasse l'Univers & tous les êtres qu'il renferme.

Tout est présent à sa vue; mais elle se fixe sur-tout sur la Syrie & sur les Princes Chrétiens. De ce coup-d'œil qui pénètre les cœurs & qui en éclaire les replis les plus tortueux, il voit Godefroi enflammé du zèle le plus pur. Ce guerrier plein de foi, brûle d'affranchir Solime du joug de l'impie. La gloire, les Empires, les richesses, tout est vil à ses yeux.

L'ambitieux Baudouin n'aspire qu'aux grandeurs humaines dont il est occupé tout entier. Tancrede en proie à un amour funeste qui l'agite & le dévore, dédaigne la vie. Boëmond jette dans Antioche les fon-



demens de son nouvel empire , établit des loix , crée les arts & donne à ses sujets un culte pur & des vertus.

Profondément absorbé dans ces grands desseins , il ne paroît plus connoître d'autre gloire , ni d'autres exploits. L'âme impétueuse de Renaud appelle la guerre & s'indigne contre le repos. Ce ne sont point des trésors , ce n'est point un empire qui flatte ses vœux ; il ne brûle que pour l'honneur ; mais il brûle d'une ardeur immo-dérée. Son oreille attentive s'enivre des récits de Guelfe son oncle , & son cœur s'enflamme à l'éclat des exploits qu'il lui raconte.

Après avoir fondé l'ame de ces guerriers & des autres Princes chrétiens , le Roi du monde appelle Gabriel qui tient le second rang parmi les ministres de ses volontés. Gabriel interprete fidele entre Dieu & les Justes , messager toujours agréable , porte sur la terre les décrets du ciel , & reporte au ciel les vœux & les prieres des mortels.

» Va trouver Godefroi. Dis-lui de ma  
» part ; pourquoi cette inaction ? pourquoi

---

## 6 LA JÉRUSALEM

---

» Solime opprimée attend-elle encore ses  
» libérateurs ? Qu'il assemble les chefs , qu'il  
» hâte leur lenteur. Il sera leur général &  
» leur guide. Je le choisis & ils le choi-  
» ront ; aujourd'hui ses égaux & bientôt les  
» exécuteurs de ses ordres «.

Dieu dit , & le fidele Gabriel a déjà re-  
vêtu d'une forme aérienne son invisible  
substance. Il a pris une figure humaine ,  
mais une majesté céleste brille dans ses  
regards. Il est dans cet âge qui sépare la  
jeunesse de l'enfance. Des rayons éclatans  
ornent sa blonde chevelure.

Des ailes , agiles , infatigables , sont atta-  
chées à ses épaules. Elles sont blanches &  
les extrémités en sont d'or. A l'aide de ces  
ailes , il fend les vents & les nues ; il plane  
sur la terre & sur les mers. Déjà il a franchi  
les célestes barrières & les limites du monde.  
Ses ailes balancées arrêtent un moment son  
vol au-dessus du Liban.

Enfin il se précipite vers les plaines de  
Tortose. Le soleil entr'ouvrait les portes  
de l'Orient ; plus de la moitié de son disque

paroissoit encore plongé dans les eaux : déjà Godefroi offroit à Dieu son hommage accoutumé , lorsque s'avancant à côté du soleil , mais plus brillant que lui , l'Ange se présente à sa vue.

„ Godefroi , voici la saison favorable  
„ aux combats ? pourquoi diffères-tu d'as-  
„ franchir Solime ? Assemble les chefs de  
„ l'armée , gourmande leur paresse ; Dieu  
„ t'a choisi pour les commander ; ils t'o-  
„ béiront d'eux-mêmes. C'est Dieu qui m'en-  
„ voie ; c'est sa volonté que je te reveille.  
„ Quelle confiance il doit t'inspirer ! quel  
„ zele doit enflammer ton ame & se commu-  
„ niquer à ton armée « ! Il dit & il est déjà  
dans le ciel. A ce discours , à cet éclat , Go-  
defroi , les yeux éblouis reste interdit & étonné.

Mais enfin sorti de son trouble , il songe & aux ordres qu'il a reçus & au Dieu qui les lui donne & au ministre qui les lui annonce. Son zele se ranime encore : il brûle de terminer une entreprise dont il est devenu le chef. Ce n'est point l'orgueil d'un vain titre qui enfle son courage ; mais sa volonté

---

## 8 L A J É R U S A L E M

---

s'enflamme dans la volonté du ciel , comme l'étincelle dans un grand feu.

Il invite aussi-tôt les héros ses compagnons à se rassembler : les lettres , les couriers volent de tous côtés. Toujours au conseil il unit la prière. Tout ce qui peut ébranler , émouvoir une ame généreuse , tout ce qui peut réveiller la valeur assoupie , il le trouve dans son ame : & les ressorts puissans qu'il emploie entraînent & séduisent tous les cœurs.

Les chefs s'assemblent ; d'autres héros les suivent encore. Boëmond seul reste dans ses Etats. Une partie est dans les murs de Tortose , d'autres campent dans les plaines qui l'environnent. Enfin au jour marqué , tous les guerriers se réunissent & forment un conseil auguste & solennel. Godefroi est au milieu d'eux ; la majesté brille sur son front ; & une noble éloquence éclate dans ses discours.

„ Guerriers armés pour venger la querelle du Ciel , vous qu'un Dieu choisit ,  
„ pour relever son culte & ses autels ; vous

„ que guida son bras au milieu des armes ,  
„ à travers les dangers de la terre & les  
„ écueils de la mer , vous dont il s'est servi  
„ pour soumettre tant de provinces rebelles  
„ à sa loi , pour déployer ses enseignes  
„ victorieuses & faire révérer son nom aux  
„ nations abatues & domptées.

„ Ce n'est point sans doute l'amour  
„ d'une vaine renommée qui nous a fait  
„ abandonner nos femmes , nos enfans &  
„ notre patrie : ce n'est point pour com-  
„ mander à des peuples barbares que nous  
„ avons bravé une mere infidele & les ha-  
„ sards d'une guerre lointaine ; une gloire  
„ si commune , d'aussi viles conquêtes , ne  
„ sont pas le prix du sang que nous avons  
„ versé «.

„ Arborer nos étendards sur les murs de  
„ la Cité Sainte , arracher des Chrétiens au  
„ joug d'une servitude qui les avilit & les  
„ accable , fonder dans la Palestine un  
„ nouveau Royaume , donner à la piété  
„ un asyle assuré , rompre la barriere qui  
„ fermoit à ses hommages & à ses vœux

„ l'accès du saint tombeau , tels furent les  
 „ objets de notre illustre entreprise.

„ Nous avons affronté mille dangers ,  
 „ nous avons soutenu les travaux les plus  
 „ rigoureux ) mais nous aurons peu fait  
 „ pour notre gloire & rien encore pour  
 „ nos desseins , si l'effort de nos armes  
 „ s'arrête ou se borne à d'autres victoires.  
 „ Que nous sert d'avoir entraîné toute l'Eu-  
 „ rope au fond de l'Asie , d'avoir porté la  
 „ flamme dans ces vastes contrées , si tant  
 „ de mouvemens finissent par bouleverser  
 „ des empires , & n'en élèvent point d'autres ?

„ En vain l'ambitieux voudroit , ici ,  
 „ poser un trône sur une base mondaine :  
 „ entouré d'étrangers , d'infidèles , de  
 „ payens , au milieu des Grecs jaloux &  
 „ perfides , loin des secours de l'Occident ,  
 „ il verra s'écrouler des fondemens mal-  
 „ assurés ; & accablé sous leurs ruines &  
 „ leurs débris , il n'aura fait que creuser  
 „ son tombeau.

„ Les Turcs vaincus , les Persans défaits ,  
 „ Antioche soumise ; voilà , guerriers , de

» nobles exploits & d'illustres conquêtes ;  
» mais ce ne sont pas les nôtres. Nous les  
» devons à la faveur du ciel. Si les bienfaits  
» ne sont dans nos mains que des instru-  
» mens de révolte , si nous ne nous en ser-  
» vons que pour combattre ses desseins , je  
» crains qu'il ne les retire & que le bruyant  
» éclat de nos victoires ne devienne la fable  
» des nations.

» Loin , loin de nous un si coupable  
» usage de la faveur céleste ! Marchons  
» d'un pas toujours égal , & couronnons  
» par une illustre fin la grandeur de notre  
» entreprise. Les passages sont libres , les  
» chemins sont ouverts ; la saison seconde  
» nos projets : courons , volons vers ces  
» murs où le ciel a marqué le terme de  
» nos exploits. Qui nous arrête encore ?

» Oui , Princes , je vous l'annonce , &  
» mes présages sont infailibles : j'en atteste  
» l'univers , j'en atteste les siècles à venir ,  
» j'en atteste les célestes puissances qui m'en-  
» tendent ; oui les tems sont arrivés & tout  
» est mûr pour le succès de nos armes. Si

» nous tardons encore , le moment nous  
» échappe , & bientôt notre victoire s'éva-  
» nouit. Je vois déjà l'Egypte voler au  
» secours de la Palestine & triompher de  
» nos lenteurs ».

Il dit : à son discours succede un doux  
murmure. Après lui Pierre se leve ; simple  
solitaire , Pierre étoit assis au milieu des  
Princes , & de ses conseils il servoit une  
entreprise dont il fut le premier moteur.

„ Ce que Godefroi vous invite à faire ,  
„ moi je vous le conseille. Il n'y a plus à  
„ balancer. La vérité vous a été démon-  
„ trée ; vous la sentez , vous en êtes con-  
„ vaincus , je n'ai qu'un mot à vous  
„ ajouter.

„ Quand je me rappelle ces discordes  
„ malheureuses , sources de tant d'affronts  
„ que vous avez soufferts , ces divisions qui  
„ ont arrêté ou suspendu vos succès , ces  
„ lenteurs éternelles , j'en trouve l'origine  
„ dans le funeste & trop long parrage  
„ d'une autorité qu'anéantit l'équilibre des  
„ opinions.



„ Il faut un maître unique dont la  
„ sagesse distribue les récompenses & les  
„ peines : autrement le gouvernement flotte  
„ incertain , sans principes & sans regle.  
„ Ah ! réunissez en un seul corps des  
„ membres qui ne tendent qu'à se rappro-  
„ cher. Mettez dans la main d'un chef  
„ des ressorts qui conduisent & un frein  
„ qui arrête : armé du sceptre & du pou-  
„ voir , qu'il ait & les droits & la majesté  
„ d'un Souverain “.

Ainsi parla le vieillard : ô Dieu , ton  
souffle pénètre toutes les pensées & em-  
brase tous les cœurs ! C'est toi qui ins-  
piras le solitaire : c'est - toi qui imprimas  
ses paroles dans le cœur de tous les chefs ;  
tu étouffas en eux le sentiment de l'indé-  
pendance & cet orgueil si naturel de com-  
mander aux autres. Guillaume & Gueise,  
les premiers , donnent à Godefroi le titre  
de général auquel ils avoient le plus de  
droit de prétendre.

Tous les autres applaudissent. Qu'il soit ,  
disent-ils , l'ame de nos entreprises , & qu'il

nous commande ; qu'il impose des loix aux vaincus : qu'arbitre de tout , il donne ou la guerre , ou la paix. Que ses égaux obéissent à ses ordres & ne soient plus que les ministres de ses volontés. Aussi-tôt la renommée vole & porte par-tout la nouvelle de cet illustre choix.

Godefroi se montre aux soldats ; il paroît à tous digne du haut rang où le ciel l'a placé. D'un front serein , d'un regard tranquille & modeste , il reçoit leurs hommages , il entend leurs applaudissemens , il répond aux témoignages de leur amour & aux protestations de leur obéissance : ensuite il ordonne que , le lendemain , tous se rassemblent en ordre de bataille dans une vaste plaine.

Le soleil plus serein & plus lumineux reparoît à l'Orient : aux premiers rayons du jour qu'il ramene , les drapeaux flottent dans les airs & tous les guerriers s'avancent couverts de leurs armes les plus brillantes. Ils se rangent dans une vaste prairie. Bouillon paroît : infanterie , cavalerie , tout

défile sous ses yeux attentifs à les distinguer.

O toi qui dissipes la nuit des ans & de l'oubli , toi qui conserves , dans un dépôt fidele , les événemens passés , mémoire , redis - moi les noms des guerriers & le nombre des leurs soldats ? Que leur antique renommée , perdue dans le silence , obscurcie par les années , revive & reprenne , dans mes vers , son premier éclat. Donne à ma langue des sons que tous les siècles entendent & qui retentissent encore au-delà des tems.

Les premiers qui s'avancent sont les François; troupe d'élite formée dans l'isle-de-France , dans ce pays riche & fertile que quatre fleuves arrosent. Hugues , le frere de leur Roi , les avoit commandés , mais il n'étoit plus ; & les fleurs de lys marchoiént alors sous les ordres de Clo-raire. Ce guerrier porte le nom des Rois : sa valeur & ses exploits le rendent digne de ce rang.

Ils sont au nombre de mille cavaliers ;

mille autres les suivent ; ils ont même discipline , même caractère , mêmes armes & mêmes traits : la Neustrie leur donna naissance. Robert est leur souverain & leur chef. Après eux flottoient les enseignes de Guillaume & d'Ademar , tous deux princes & tous deux pasteurs des peuples.

L'un & l'autre étoit sorti de l'ombre des autels ; un casque presse leur longue chevelure , & leurs mains consacrées à un ministère de paix , manient des armes cruelles. Sous le premier , marchent quatre cents guerriers qu'Orange à nourris : le second en commande quatre cents autres , non moins courageux , auxquels la ville du Puy donna le jour.

Baudouin paroît ensuite & conduit douze cents Boulonnois : une partie avoit suivi ses drapeaux : Godefroi , son frere , lui a confié les autres depuis qu'il commande à tous les chefs. Un héros intrépide à la guerre & prudent au conseil , le Comte de Chartres , guide après lui quatre cents guerriers.

Guelfe marche sur ses pas ; Guelfe que son mérite élève à la hauteur de sa fortune : Italien d'origine , il compte , dans la maison d'Est , une nombreuse suite d'ayeux : mais l'Allemagne lui donna un surnom & des Etats , & il soutient la gloire des Guelfes qui l'ont adopté. La Carinthie reconnoît ses loix , & il commande aux régions que les Rhétiens & les Suèves occuperent jadis entre le Danube & le Rhin.

Cet héritage de sa mere fut aggrandi par ses conquêtes. Ses soldats vont affronter la mort sous ses ordres : avides de périls , ils aiment , dans la paix , les festins & les jeux , & ils temperent par une douce chaleur le froid de leurs climats. Cinq mille avoient suivi sa fortune ; mais le fer du Perse en a déjà moissonné plus des deux tiers.

Paroît ensuite l'élite de ce peuple que pressent de tous côtés , la France , l'Allemagne & la mer , & dont les fertiles sillons & les pâturages sont arrosés & souvent inondés par la Meuse & par le Rhin. Une blonde chevelure ajoute encore à la blan-

cheur de leur teint. Parmi eux sont des Insulaires accoutumés à braver l'Océan qui les environne ; ils l'arrêtent par des digues profondes : mais souvent l'Océan brise ces barrières & engloutit , à la fois , leurs vaisseaux , leurs trésors & leurs cités.

Ils composent ensemble mille guerriers & marchent tous sous les ordres d'un autre Robert. Après eux vient l'escadron plus nombreux des Anglois. Guillaume , le second fils de leur Roi , les commande. Les Anglois excellent à lancer des traits. Avec eux est un peuple plus voisin du pôle ; sauvages habitans des forêts , leur patrie est l'Irlande qui touche aux dernières limites du monde.

Tancrede vient ensuite : Tancrede , le plus brave , le plus généreux , le plus intrépide & le plus beau de tous ces guerriers si Renaud n'étoit pas avec eux. Une ombre légère se mêle à l'éclat de tant de vertus : c'est un funeste amour , un amour né d'un coup d'œil au milieu des combats , qui vit dans les chagrins & se nourrit d'amertume.

On dit , que ce jour que rendit à jamais célèbre la défaite des Perses par les Chrétiens , Tancrede , victorieux , lassé de poursuivre des ennemis qui fuyoient devant lui , chercha enfin un asyle où il pût reposer ses membres fatigués , & éteindre une soif brûlante. Il entre dans un sombre bocage où couloit une claire fontaine entourée de sièges de vert gazon.

Soudain une fille paroît à sa vue ; l'armure qui la couvre ne laisse voir que sa tête : c'étoit une Persanne , une jeune guerrière , qui étoit venue , dans cet asyle , chercher aussi l'ombre & le repos. Tancrede la voit ; il la voit , il l'admire. Il est enflammé , il brûle pour elle. Cet amour qui ne fait que de naître , déjà regne en tyran dans son cœur.

A la vue du guerrier , elle remet son casque ; & elle fonde sur lui , si une troupe de Chrétiens n'étoit survenue. Cette fiere beauté céda au nombre qui la menace ; elle part : mais Tancrede vaincu conserve son image , elle vit dans son cœur : toujours

plein de son idée , tout lui retrace , & ses traits , & son attitude & les lieux où il l'a vue ; alimens éternels de la flamme qui le consume.

Le cœur gros de soupirs , les yeux mouillés de larmes , il marche la tête baissée , & fait lire , dans tout son maintien , son amour & son désespoir. Huit cents cavaliers sont sous ses ordres. Ils ont abandonné , pour le suivre , les côteaux fortunés de la Toscane , & les plaines fertiles de la Campanie , pays charmant où la nature étale sa pompe & ses richesses.

Deux cents Grecs viennent ensuite ; ils ne sont point couverts de fer : des cimenterres pendent à leur côté : un arc & des fleches résonnent sur leurs épaules. Leurs coursiers agiles , infatigables , ne connoissent presque , ni le repos , ni la nourriture ; prompts à l'attaque , prompts à la retraite , errans & dispersés , leur fuite est encore un combat.

Tatin est à leur tête ; Tatin le seul des Princes Grecs qui osa s'associer à la fortune des Latins. O crime ! ô honte ! malheureuse



Grece , tu demeuras tranquille spectatrice d'une guerre qui se faisoit sur tes frontieres ; ta foible politique attendoit les événemens pour se décider : vile esclave aujourd'hui , gémis sous le poids de ta chaîne ; mais n'accuse point l'injustice du sort qui t'accable : il étoit dû à ta lâcheté.

Aux derniers rangs , parut une troupe , que l'honneur , le courage & les talens devoient placer avant toutes les autres. Ce sont ces foudres de la guerre , la terreur de l'Asie , héros invincibles , connus sous le nom d'aventuriers. Fabuleux Argonautes , Chevaliers errans plus fabuleux encore , vos exploits si vantés disparoissent devant ceux de ces guerriers. Mais qui sera digne de les commander ?

Dudon les guide ; sa verte vieillesse conserve toute la force de l'âge mûr : sa vigueur éclate encore sous ses cheveux blancs ; d'honorables blessures conservent la trace de ses exploits. Si le droit de commander eût été le prix de la naissance & de la valeur , tous y auroient prétendu ; mais tous s'accordent

à choisir pour leur chef , celui qui avoit rendu le plus de combats & acquis le plus d'expérience.

Eustache paroît avec éclat dans cette troupe ; Eustache illustre par lui-même , plus illustre encore par Bouillon son frere. On y voit Gernand. Ce fils du Roi de Norwege , vante & ses titres & les couronnes & les sceptres qui l'attendent. Roger de Bernaville & Enguerrand , soutiennent leur antique gloire. Genton , Raimbaud , deux Gerard y brilloient par leur courage & par leur audace.

On y remarque encore Ubalde & Rosemond , héritier du duché de Lancastre. Fier Obizon , héros de la Toscane , & vous , Achille , Sforce , Palamede , tous trois freres , tous trois l'honneur de la Lombardie , vos noms appartiennent à l'univers , & ils surnageront sur l'abîme de l'oubli , & le tien aussi généreux Orthon , roi dont le bras conquiert ce fameux bouclier sur lequel étoit peint un enfant tout nud sortant de la gueule d'un serpent.

Je n'oublierai point Gaston , Rodolphe , ni l'un & l'autre Guy , tous deux célèbres par leurs exploits. Evrard , ni Garnier , ne demeureront point ensevelis dans la nuit d'un injurieux silence. Où m'entraînez-vous encore ; Gildippe , d'Odoard ? Fideles amans , tendres époux , toujours inséparables , vous vous suivez jusques dans les combats , & vos noms setont encore unis dans mes vers.

Que n'apprend-on pas , amour , sous ton empire ? d'une foible amante , tu fis une intrépide guerriere. Gildippe , attachée aux pas de son époux , combat à ses côtés. Leurs jours n'ont qu'une même trame ; il n'est point de douleur , point de blessure , qui ne se repete de l'un à l'autre. Le coup qui atteint l'amant frappe son amante , & la vie de l'un s'écoule par la blessure de l'autre.

Mais Renaud , un enfant , efface tous les Héros Chrétiens. Sur son front majestueux éclate une douce fierté. Tous les regards sont fixés sur lui. Ses exploits on devancé l'âge & surpassé les espérances ; les premiers jours

de son printemps donnent des fruits que d'autres ne cueillent que dans leur automne. Couvert de son armure , la foudre à la main , c'est le Dieu des combats : s'il ôte son casque , c'est l'amour.

Sophie , la belle Sophie , lui donna le jour sur les rives de l'Adige ; & Berthold , le puissant Berthold est son pere. Il étoit encore au berceau quand Malthilde l'adopra : élevé sous ses yeux , il apprit tout ce qu'on enseigne aux enfans des Rois ; & il demeura toujours près d'elle jusqu'au moment où la trompette guerriere retentit du côté de l'Orient , & enflamma son jeune courage.

Alors , & il n'avoit pas encore trois lustres achevés , seul il se dérobe aux mains qui l'ont nourri , & parcourt des routes inconnues : il traverse la mer Egée , il franchit les rivages de la Grece , & vient dans des contrées lointaines se joindre aux Chrétiens. Fuite héroïque & digne de trouver un imitateur dans quelqu'un de ses illustres neveux. Il y a déjà trois ans qu'il combat , & à peine  
un

un léger duvet commence à paroître sur son visage.

Aux cavaliers succede l'infanterie : Raimond commande la premiere bande ; Toulouse obéit à ses loix. Du pied des Pyrénées, des bords de la Garonne & de l'Océan, quatre mille guerriers ont suivi ses pas ; tous bien armés, tous formés à une discipline sévere ; intrépides dans les dangers, endurcis aux travaux, braves soldats, ils ne peuvent avoir un capitaine plus brave, ni plus expérimenté.

Etienne d'Amboise en conduit cinq mille que Tours & Blois ont vu naître. Quoique tout couverts d'un acier brillant, leurs corps sans vigueur cedent aux premieres fatigues. Nés sous un climat riant & voluptueux, ils en ont la mollesse & la langueur. Ils sont impétueux au premier choc, mais bientôt leur ardeur s'affoiblit & s'éteint.

Alcaste vient ensuite, le regard menaçant, la démarche altiere : tel on vit Campanée sous les murs de Thèbes. Six mille Helvétiens sont descendus avec lui du som-

met des Alpes : ce peuple audacieux & fier a donné des formes nouvelles & un plus noble emploi au fer qui traçoit des sillons & déchiroit le sein de la terre. D'une main accoutumée à conduire de vils troupeaux , il va défier les Rois.

A la tête de la dernière troupe , flotte l'étendard où sont peints la thiaïre & les clés. Sous le brave Camille marchent sept mille soldats couverts d'armes éclatantes. Camille, fier de l'honneur de les commander , se flatte de faire revivre la gloire de ses aïeux , & de montrer à l'univers que la valeur romaine n'est point éclipsee , ou du moins qu'il ne lui manque que la discipline.

Godefroi satisfait , appelle les chefs , & leur découvre le secret de ses projets : demain , leur dit-il , aux premiers rayons de l'aurore , que l'armée se mette en marche , & que la Cité Sainte soit investie avant que l'ennemi nous attende. Allez, généreux guerriers , courez aux combats , ou plutôt à la victoire. A ce discours hardi d'un héros plein de sagesse , tout s'agite , tous les courages

s'enflamment , & leurs vœux impatiens  
hâtent le retour de l'aurore.

Cependant le vigilant Bouillon n'est pas  
sans crainte ; mais il la cache au fond de  
son cœur. Des avis trop certains lui ont ap-  
pris que l'Egyptien marche vers Gaza , &  
qu'avec des forces redoutables il menace  
d'entrer dans la Syrie. Il connoît ce Prince  
audacieux. Nourri dans les combats , il ne  
peut croire qu'il languisse aujourd'hui dans  
une molle oisiveté. Trop sûr de trouver en  
lui un ennemi opiniâtre , il parle ainsi à  
Henri son messager fidele.

„ Monte sur une barque légère , & passe  
„ en Grece ; une main qui ne m'a jamais  
„ trompé m'écrit , qu'un jeune héros , un  
„ rejetton des Rois y arrive pour s'associer  
„ à nos armes. C'est le Prince des Danois ;  
„ il amene à sa suite des peuples qui habi-  
„ tent les climats glacés de l'ourse.

„ Peut-être le Grec artificieux & fourbe  
„ tentera de le faire retourner sur ses pas ,  
„ ou de porter ses efforts & son audace dans  
„ des contrées éloignées de nous. Toi, mi-

„ nistre fidele de mes volontés , toi , l'organo  
„ de la vérité , fixe ce Prince au parti que  
„ lui dicte son intérêt & le nôtre. Dis-lui de  
„ ma part , qu'il vienne ; que tout délai  
„ flétriroit sa gloire.

„ N'accompagne point ses pas : demeure  
„ auprès du Roi des Grecs pour hâter le se-  
„ cours tant promis ; ce secours que les  
„ traités nous autorisent à exiger de lui „  
Muni de ces instructions & des lettres du  
héros , Henri part. Bouillon , plus calme ,  
commence à goûter le repos.

Cependant l'aurore ouvre au soleil les  
portes de l'Orient : on entend , tout-à-  
coup , le son des tambours & les éclats de la  
trompette guerrière : tout s'émeut , tout  
s'ébranle. Le tonnerre qui promet une pluie  
bienfaisante à la terre altérée , n'est point  
aussi agréable aux mortels que le fut à ces  
guerriers avides de combats , le son des  
instrumens belliqueux.

Dans l'ardeur qui les presse , tous s'as-  
semblent , tous vont se ranger sous leurs  
chefs. Déjà l'armée est en ordre ; les en-



seignes se déploient , & au milieu d'elles paroît avec éclat l'enseigne de la croix , le gage de la victoire.

Le soleil a déjà mesuré une partie de sa carrière ; ses rayons frappent les armes des soldats , & en font jaillir des étincelles qui éblouissent au loin. L'air est tout en feu. Le choc des armes , & le hennissement des chevaux , retentissent dans la plaine.

Par les ordres du Général , dont la sagesse a tout prévu , des cavaliers se sont répandus dans la campagne & vont reconnoître le pays : des Pionniers applanissent la route , comblent les fossés & ouvrent les passages.

Il n'est , ni force ennemie , ni remparts , ni torrent , ni forêt , qui puisse arrêter la course impétueuse des Chrétiens. Tel on voit le Roi des fleuves , lorsque son onde , en courroux , s'enfle & s'élève , franchir ses rives & porter le ravage dans la plaine : il n'est plus de digue , plus de barrière qui s'oppose à son débordement.

Le Roi de Tripoli avoit seul à leur opposer des murs , des troupes , des trésors &

des armes : seul il pouvoit leur présenter des obstacles ; mais il n'ose affronter la tempête : renfermé dans ses murailles , il offre des présens & demande la paix. Arbitre de tout , au milieu de ses états , Godefroi lui donne des loix & reçoit ses hommages.

Du sommet du Séir , de cette montagne qui , du côté de l'Orient , domine la Cité Sainte , descendit dans la plaine une multitude de Chrétiens ; hommes , femmes , enfans , ils apportent des dons au vainqueur. Ils contemplent avec joie leurs libérateurs & leurs freres ; ils admirent des armes inconnues ; guides fideles & sûrs , ils dirigent la marche de Godefroi.

Jamais il ne perd de vue le rivage de la mer. Il fait qu'une flotte amie en cotoie les bords & luy assure l'abondance & des secours. Au moyen de cette flotte , c'est pour lui seul que les moissons jaunissent dans les fles de la Grece ; c'est pour lui seul que Chio & la Crete voient mûrir leurs raisins.

La mer gémit au loin sous le poids des vaisseaux : l'onde écume sous la rame des

barques légères. La Méditerranée n'offre plus d'asyle au Sarrafîn : il ne trouve par-tout que l'esclavage ou la mort. Venise, Gênes, la France, l'Angleterre, la Hollande & la Sicile, ont couvert les ondes de leurs pavillons.

Un même esprit fait mouvoir toutes ces flottes, un même nœud les enchaîne au succès de la grande entreprise. Elles portent à l'armée des provisions qu'elles ont prises sur différens rivages. Cependant Godefroy a franchi les frontieres de l'infidele & d'une course rapide, il avance vers les lieux arrosés du sang d'un Dieu.

Mais la messagere indifférente du mensonge & de la vérité, la renommée, a répandu que les Chrétiens victorieux se sont rassemblés; que déjà ils sont en marche, & que rien ne les arrête. Elle détaille leurs forces, elle nomme les guerriers les plus distingués; elle raconte leurs exploits, & sa voix menaçante présage à l'usurpateur de Sion les plus sinistres destins.

La crainte du mal, plus cruelle que le

mal même , s'empare de tous les cœurs. L'oreille avide , inquiète , recueille les bruits les plus incertains , les rumeurs les plus frivoles , & porte le trouble dans les âmes. Un murmure confus se répand dans la ville , dans les champs , & revient plus terrible augmenter les douleurs & les alarmes.

Pendant le tyran , à l'approche des périls qui menacent sa vieillesse , roule dans son cœur agité les projets les plus barbares. Aladin est son nom : nouvellement assis sur un trône usurpé , il y vit entouré de craintes & de soucis. Il est né cruel ; mais l'âge avoir adouci son farouche caractère. A la vue des Latins qui vont l'attaquer , de nouveaux soupçons ajoutent à ses vieilles inquiétudes : il craint les ennemis ; il redoute ses sujets.

Dans une même ville habitent confondus deux peuples divisés par leur croyance : le moins nombreux & le plus foible est soumis à Jésus - Christ. L'autre est sectateur de Mahomet. Quand Aladin , maître de Solime , eut résolu d'y établir le siège de son

empire , sa politique diminue , pour l'infidelle , le poids des impôts , & en rejette la surcharge sur les Chrétiens malheureux.

Trop sûr de leur haine , sa férocité , glacée par le froid des ans , se réveille plus terrible & plus aigrie. Jamais elle ne fut plus ardente & plus altérée de sang. Ainsi le serpent engourdi par les frimats , revit , plus dangereux , au printems. Ainsi le lion qui semble apprivoisé , redevient , quand on l'offense , terrible & furieux.

Je vois , dit le tyran , je vois dans ces infideles , les signes trop certains de la joie qui les possède ; ils se repaissent de nos malheurs ; ils sourient à nos larmes. Peut-être ils trament sourdement des trahisons & des perfidies ; peut-être ils conspirent contre ma vie , ou cherchent à introduire dans nos murs ce peuple ennemi , qu'ils appellent leurs freres.

Non : je ferai avorter leurs complots : j'éteindrai mon courroux dans leur sang. J'en inonderai Solime. J'égorgerai les enfans dans le sein de leur mere ; je brûlerai leurs

maisons : de leurs temples , je ferai leurs bûchers ; & sur cette tombe qu'ils adorent , au milieu de leurs sacrifices & de leurs vœux , je prendrai leurs Prêtres pour mes premières victimes.

Telles étoient les menaces du tyran : cependant il n'obéit pas à la fureur qui le domine ; mais s'il pardonne à l'innocence , ce n'est point pitié , c'est lâcheté. La crainte irrite sa fureur : une crainte plus puissante la dompte & l'arrête. Il tremble de fermer toute espérance aux traités , & d'aigrir , sans retour , un ennemi victorieux.

Ainsi le barbare modère les accès de sa rage insensée , ou plutôt il lui cherche d'autres alimens. Il désole les campagnes ; il renverse les chaumières des laboureurs ; la flamme étend par-tout ses ravages ; rien n'échappe à la destruction. Sa cruelle prévoyance trouble les fontaines & les ruisseaux , & mêle aux ondes pures de mortels poisons.

Cependant il fortifie Jérusalem. Déjà bien défendue de trois côtés , elle offroit

seulement du côté du nord des remparts moins assurés. Au premier soupçon du danger qui le menaçoit, le tyran a élevé de nouvelles murailles & rassemblé dans l'enceinte une foule de guerriers que lui fournissent ses Etats, & d'autres dont son or a payé les services.





## CHANTEL.

PENDANT que le tyran se prépare à la guerre , Ismen seul , un jour se présente à sa vue : Ismen qui peut du fond des tombeaux rappeler une cendre inanimée & lui rendre le sentiment & la vie ; Ismen dont les sombres & magiques accens font pâlir jusque sur son trône le Roi des Enfers ; Ismen qui commande aux Démon , les fait servir en esclaves à ses noirs projets , les délie ou les enchaîne à son gré.

Adorateur de Mahomet , il fut jadis Chrétien. Mais encore tout plein du culte qu'il a quitté , son art impie & sacrilège en profane les Rits & confond deux loix que jamais il n'a bien connues. Aujourd'hui , du séjour ténébreux , où il exerce une science ignorée , il vient , au bruit du danger commun , offrir à un Roi méchant , un conseiller encore plus sinistre.

„ Prince , lui dit-il , un vainqueur redouté  
„ vient



„ vient fondre sur nous ; mais faisons  
 „ notre devoir : le Ciel secondera notre  
 „ courage ; l'univers nous donnera des se-  
 „ cours. Tu es le modèle des Rois &  
 „ l'exemple des guerriers ; ta sagesse a  
 „ tout prévu ; si tes sujets sont dignes de  
 „ toi , cette terre sera le tombeau de tes  
 „ ennemis.

„ Pour moi , je t'offre ce que je puis ;  
 „ je viens partager tes travaux & tes dan-  
 „ gers. Je te promets , & les conseils d'une  
 „ vieillesse expérimentée & toutes les res-  
 „ sources de mon art : je forcerai l'Enfer  
 „ même de combattre pour toi. Mais  
 „ écoute, Prince , les secrets que je vais  
 „ te révéler.

„ Dans le temple des Chrétiens , au fond  
 „ d'un souterrain inconnu , s'élève un  
 „ autel ; sur cet autel est l'image de celle  
 „ que ce peuple imbécile révere comme  
 „ une Déesse & comme la mère d'un Dieu  
 „ mort & enseveli : une lampe toujours  
 „ allumée brûle devant elle ; un voile la  
 „ couvre ; autour sont suspendues les nom-

„ breuses offrandes qu'y consacra une cré-  
„ dule dévotion.

„ Cette image , il faut que toi-même ,  
„ de ta propre main , tu l'arraches de ce  
„ temple , que toi-même tu la places  
„ dans ta mosquée. Moi , j'emploierai  
„ des charmes si puissans, qu'elle deviendra  
„ pour nos murs une garde sûre & fidele :  
„ elle sera , dans tes mains , le gage de la  
„ victoire & de la sûreté de ton empire. „

Il dit , & il persuade. Le Tyran impatient vole à l'asyle des Chrétiens : il écarte les Prêtres. D'une main sacrilège , il arrache l'image , il la porte dans ce temple où souvent d'un culte coupable & insensé on outrage le Ciel. Dans ce lieu profane , sur cette image sacrée , l'Enchanteur murmure sourdement ses blasphêmes.

Mais au retour de l'aurore , le Gardien de ce temple impie , cherche de ses premiers regards ce précieux dépôt ; il le cherche en vain : l'image a disparu. Il court vers le tyran que son récit irrite & enflamme. Sans doute , s'écrie-t-il , que

main inconnue l'a furtivement enlevée ; & cette main ne peut être que celle d'un Chrétien.

Fût-ce en effet l'ouvrage d'un zèle industrieux ? ou faut-il croire que le Ciel indigné du sacrilège , sauva de cet outrage cette image révéérée. Nous l'ignorons encore : mais quel mortel eût osé tenter une pareille entreprise ? Oui , sans doute , ce fut le miracle d'une céleste puissance.

Bientôt des satellites se répandent dans les temples , dans les maisons des Chrétiens. D'un œil avide , curieux , ils en parcourent les recoins les plus secrets. On invite les délateurs par des récompenses : on effraie par les menaces les plus terribles ceux qui oseroient receler le vol ou le coupable. L'Enchanteur lui-même interroge son art & emploie toutes ses ressources : vaines recherches , charmes inutiles ! le Ciel trompe ses efforts & lui cache la vérité.

Le barbare Aladin , toujours prévenu contre les Chrétiens , honteux de ne pou-

voir les convaincre , s'abandonne à toute sa haine. Enflammé de colere , possédé d'une rage furieuse , insensée , il veut se venger ; il veut , à quelque prix que ce soit , éteindre son courroux. “ Il périra , dit-il ,  
,, oui il périra ce coupable inconnu dans  
,, la perte commune de toute sa secte.

,, De peur qu'il n'échappe à mes coups ,  
,, que le juste , que l'innocent périsse. Le  
,, juste ! l'innocent ! ah tous sont coupables !  
,, jamais un seul parmi eux ne fut  
,, ami de notre nom. S'il en est un qui  
,, n'ait point trempé dans ce nouveau  
,, crime , un crime ancien le rend digne  
,, de la mort. Allons fideles sujets , allons ,  
,, prenez la flamme , prenez le fer. Brûlez ,  
,, égorgez ! ,,

Ainsi parla le Tyran : ses ordres barbares bientôt connus , portent l'épouvante parmi les Chrétiens : abattus , consternés , la mort est déjà présente à leurs yeux ; ils n'osent ni fuir ni se défendre : ils ne tentent ni l'excuse ni la priere. Timides , irrésolus , ils s'abandonnent ; mais tout à coup ils trou-

vent leur salut où ils l'attendoient le moins.

Parmi eux étoit une jeune fille d'une ame élevée & d'un cœur digne d'une couronne. Elle est belle, mais elle néglige sa beauté, ou du moins elle ne s'en sert que pour relever encore l'éclat de sa vertu. Solitaire, elle cache dans un asyle impénétrable son mérite & ses appas : elle se dérobe aux yeux, aux louanges & aux empressemens des mortels.

Mais il n'est point d'obscurité qui puisse cacher toujours cette beauté céleste & ravissante. Amour tu ne le permets pas ! tu découvris sa retraite aux yeux d'un jeune homme qu'enflammerent ses attraits. Amour, tantôt aveugle, tu marches le bandeau sur les yeux ; tantôt Argus, rien n'échappe à ta vue, & à travers mille barrières, au fond de l'asyle le plus mystérieux, tu montres à un mortel l'objet de son hommage.

Sophronie, Olinde, nés dans les mêmes murs, adorent le même Dieu : aussi modeste, autant que sa maîtresse est belle, Olinde a

des desirs , mais peu d'espérance , & il ne demande rien : il ne fait , ou plutôt il n'ose découvrir sa flamme. Elle , de son côté , ne le voit point , ou ne distingue point ses feux , ou les méprise. Ainsi vit le malheureux Olinde , en proie à un amour qu'ignore ou connoît mal ou dédaigne celle qui en est l'objet.

Cependant l'arrêt du tyran & le malheur des Chrétiens vont troubler l'asyle de Sophronie : à cette nouvelle , son ame généreuse conçoit une grande idée ; elle veut sauver ses freres : son courage la presse , sa pudeur la retient : enfin le courage l'emporte , ou plutôt , par un heureux accord , elle unit la pudeur & l'audace.

Seule , au milieu de la foule , cette jeune beauté s'avance ; elle ne cache point , elle ne montre point ses attraits : les yeux baissés , la tête couverte d'un voile , elle marche d'un air modeste & assuré. L'œil incertain ne peut distinguer si elle est parée , si elle ne l'est pas ; si c'est à l'art ou bien au hasard qu'elle doit l'éclat de ses charmes. Cette

heureuse négligence est l'ouvrage de la nature , de l'amour , & du Ciel qui la favorise.

Objet de tous les regards, elle ne daigne regarder personne : admise devant le Tyran , elle ne recule point à la vue du courroux qui l'enflamme ; intrépide , elle soutient son farouche aspect. „ Suspend, lui dit-elle, ta vengeance & arrête ton peuple. „ Je viens te découvrir le coupable qui t'a „ offensé , je viens livrer , dans tes mains , „ la victime que demande ta colere. „

A cette noble hardiesse , à l'éclat inattendu de cette beauté fiere & imposante , Aladin , presque confus , presque subjugué , réprime son courroux & adoucit ses sinistres regards : si son cœur eût été moins dur , si Sophronie eût été moins sévere , il en devenoit l'amant. Mais à une ame sans desirs , il faut des charmes qui cherchent à les faire naître ; & l'espérance est le premier aliment de l'amour.

S'il ne sentit point de l'amour , le barbare sentit du moins de l'étonnement , de la

curiosité, du plaisir. „ Parle , dit-il , je  
„ défends qu'on attente à la vie de tes  
„ Chrétiens. — Le coupable , Seigneur ,  
„ tu le vois devant toi : cet enlèvement est  
„ le crime de ma main. C'est moi qui t'ai  
„ ravi l'image , c'est moi que tu cherches ,  
„ moi que tu dois punir. „

Ainsi la jeune héroïne dévoue ses jours  
au danger commun , & veut le rassembler  
tout entier sur sa tête. Généreux mensonge !  
quand la vérité eut-elle plus de droits à  
mes hommages ? Le Tyran balance suspendu ,  
& pour la première fois son courroux est  
lent à s'enflammer : „ Je veux que tu me  
„ découvres , dit-il , qui t'a donné le con-  
„ seil , quel a été ton complice ?

„ — N'associe personne à une gloire  
„ qui m'appartient toute entière. Je n'eus  
„ que moi seule pour conseil , moi seule  
„ pour complice , moi seule j'ai tout exé-  
„ cuté. — Ainsi donc sur toi seule tom-  
„ bera ma colere & ma vengeance. —  
„ Ton arrêt est juste : l'honneur est à moi  
„ seule ; seule je dois être punie. „



Le courroux du Tyran s'allume. — „ Où  
„ as-tu caché cette image ? — Je ne l'ai  
„ point cachée , je l'ai livrée aux flammes ;  
„ je l'ai dû pour la sauver des profanations  
„ & des sacrilèges de l'impiété : Seigneur ,  
„ ou tu demandes le coupable , ou tu de-  
„ mandes l'image enlevée ? L'image , tu  
„ ne la reverras jamais ; le coupable tu le  
„ vois.

„ J'ai dit le coupable ; non , je ne le suis  
„ point : j'ai pu refaisir le trésor que nous  
„ avoit arraché ton injustice. „ A ces  
mots , le Tyran frémit d'un ton qui porte  
la menace , & sa colere n'a plus de frein.  
Vertueuse Sophronie , ta beauté , ta pu-  
deur , ton courage , rien ne pourra le flé-  
chir : envain l'amour pour la défendre de sa  
fureur , lui fait un bouclier de ses charmes.

On la saisit , & le barbare la condamne  
à périr dans les flammes. Déjà son voile ,  
déjà ses chastes vêtemens lui sont arrachés ;  
des liens cruels serrent ses mains délicates :  
elle se tait : son courage n'est point abattu ;  
mais son ame est émue ; sans pâlir , son

teint se décolore , & n'a que plus de blancheur.

Cet événement s'est bientôt répandu dans la ville : tout le peuple accourt ; Olinde accourt aussi. L'action est certaine ; l'héroïne est encore inconnue : peut-être , hélas ! ce sera son Amante. Il arrive , il la voit l'innocence sur le front , mais déjà condamnée , déjà livrée aux ministres du Tyran ardents à hâter son supplice : il s'élance , il se précipite à travers la foule.

„ Non , Seigneur , non ce n'est point  
„ elle , c'est folie à elle de s'en vanter. Elle  
„ n'y pensa jamais ; jamais elle ne l'osa.  
„ Seule , sans expérience , une femme n'a pu  
„ faire une action si hardie. Comment a-t-  
„ elle trompé les gardes ? Si elle l'a fait ,  
„ qu'elle le dise. C'est moi , Seigneur , c'est  
„ moi qui l'ai enlevée. „ Tant il aimoit  
hélas l'insensible objet de son amour !

„ La nuit j'ai monté au sommet de la  
„ Mosquée , & par l'ouverture qui reçoit la  
„ clarté du jour , je me suis fait une route  
„ inconnue à tout autre : c'est à moi que

„ l'honneur appartient ; c'est à moi que la  
„ mort est due. Qu'elle n'usurpe point mon  
„ supplice : ces fers sont à moi. C'est pour  
„ moi que la flamme s'allume , pour moi  
„ que le bûcher s'apprête. „

Sophonie lève les yeux & jette sur  
Olinde un regard plein de douceur & de  
pitié. — „ Que prétens-tu malheureux  
„ innocent ? Quel dessein , ou quelle fu-  
„ reur te guide ou t'entraîne ? Ne suis-je  
„ pas capable , sans toi , de soutenir tout  
„ ce que peut la colere d'un mortel ? Ce  
„ cœur saura seul braver la mort , & n'a  
„ pas besoin d'un compagnon qui la par-  
„ tage. „

Son discours inutile ne peut fléchir un  
amant obstiné. Spectacle héroïque où la  
vertu la plus généreuse lutte avec l'amour  
le plus tendre ; où la mort est le prix du  
vainqueur , où la vie fera la peine du  
vaincu. A la vue de ce couple constant à  
s'accuser eux-mêmes , le Tytan sent redou-  
bler sa fureur.

Il se croit avili par leur audace ; il croit

que le mépris du supplice est un outrage pour lui-même. „ Je les en crois tous deux , dit-  
 „ il , tous deux auront la victoire & la  
 „ palme qu'ils demandent. „ Les bour-  
 reaux , dociles à ses ordres , chargent  
 Olinde de chaînes ; les deux amans sont  
 liés au même poteau : mais attachés dos à  
 dos ils ne peuvent se voir.

Le bûcher s'élève autour d'eux ; déjà la  
 flamme pétille : le malheureux Olinde adresse  
 à la compagne de son supplice ces tendres  
 plaintes qu'entrecoupent ses sanglots : „ Les  
 „ voilà donc ces liens qui devoient unir ma  
 „ destinée à la tienne ? le voilà ce feu qui  
 „ doit embrâser nos ames d'une égale ar-  
 „ deur ?

„ Amour m'avoit promis d'autres flam-  
 „ mes & d'autres nœuds : & voilà ceux que  
 „ le fort barbare nous réservait ! son in-  
 „ justice , hélas ! n'a que trop bien su nous  
 „ séparer pendant la vie ; plus cruel il nous  
 „ réunit à la mort. Du moins puisque tu de-  
 „ vois périr d'une manière si funeste , mon  
 „ bonheur sera de partager ton tombeau , si

„ je

„ je n'ai pu partager ton lit. Je plains ta  
„ destinée ; la mienne est digne d'envie ,  
„ puisque je meurs à tes côtés.

„ O mort trop heureuse en effet , supplice  
„ délicieux ; si ma bouche collée à ta  
„ bouche pouvoit , avec mon dernier  
„ soupir , te donner mon ame & rece-  
„ voir la tienne. „ Ainsi Olinde déplorait  
son infortune : — Sophronie répond avec  
douceur.

„ Ce moment , ami , demande d'autres  
„ pensées & d'autres pleurs : occupe-toi de  
„ tes fautes , souviens-toi de la noble ré-  
„ compense que le Ciel promet à la vertu ;  
„ offre à Dieu ton supplice ; il n'aura plus  
„ que des douceurs : aspire au séjour éternel  
„ où le bonheur t'attend. Regarde ce beau  
„ Ciel , regarde ce soleil qui nous appelle &  
„ qui nous console. „

Le Payen attendri pousse des cris de dou-  
leur : le Fidele gémit & soupire. Je ne sais  
quelle impression nouvelle, inconnue , passe  
dans l'ame inflexible du Tyran : il le sent ,  
il s'en indigne , & de peur de se laisser flé-

chir , il détourne les yeux & se retire. Seule , ô Sophronie ! tu ne partages point le deuil commun : objet de tant de larmes , tu n'en verses aucune.

Cependant un guerrier paroît : il a un air imposant & altier. Son armure , ses habits étrangers annoncent qu'il arrive d'une région lointaine. Un tigre est sur son casque & attire tous les regards. A cette illustre marque , on croit reconnoître Clorinde ; & c'est Clorinde elle-même.

Dès ses plus jeunes ans cette belle guerrière a méprisé les amusemens & les occupations de son sexe. Sa main superbe a dédaigné de s'abaisser à de vils travaux & de manier l'aiguille ou le fuseau. Elle a fui la mollesse des villes & ces retraites , asyles d'une vertu qui se conserve au sein même de la liberté. Elle arma son front d'orgueil ; elle se plut à mettre de la rudesse dans ses traits ; mais , malgré cette rudesse , ses traits plaisent toujours.

Encore enfant , sa foible main apprit à dompter un coursier ; elle mania la lance &

l'épée ; elle endurecit ses membres à la lutte , & déploya son agilité dans la course. A travers les forêts , à travers les montagnes , elle suivit les bêtes les plus farouches. Dans les combats , c'étoit un lion ; dans les bois , un chasseur infatigable.

Elle vient du fond de la Perse chercher & combattre les Chrétiens : ils ont déjà connu son bras. Plus d'une fois , elle a semé leurs membres dans les plaines , & rougi les eaux de leur sang. Ses premiers regards rencontrent l'appareil de la mort : curieuse , elle presse les flancs de son coursier , elle veut savoir quel crime condamne ces malheureux au supplice.

La foule recule à son aspect : elle s'approche du bûcher ; elle observe le silence de Sophronie , les gémissemens d'Olinde , & un courage plus marqué dans le sexe le plus foible. Mais les larmes d'Olinde sont des larmes de pitié : s'il gémit , ce n'est point sur lui-même. Sophronie en silence , les yeux fixés au Ciel , même avant que de mourir ne tient déjà plus à la terre.

Clorinde s'attendrit : elle les plaint tous deux , elle leur donne à tous deux des pleurs ; mais un sentiment plus vif l'intéresse à celle qui ne paroît point affligée. Elle est émue de son silence plus que des larmes de son Amant. Quels sont ces malheureux , dit-elle aussi-tôt à un vieillard qui est à ses côtés ? „ Quel sort ou quel crime les a conduits au supplice „ ?

Elle dit , & en peu de mots il satisfait à sa demande. Etonnée de son récit , elle sent bientôt que tous deux sont également innocens. „ Ils ne mourront point , ou mes „ prières , ou mes armes seront impuissantes. „ Elle vole au bûcher , fait éteindre la flamme & adresse ce discours aux Bourreaux.

„ Qu'aucun de vous n'ose remplir son „ cruel ministère jusqu'à ce que j'aie „ parlé à votre maître : il n'accusera „ point votre lenteur , c'est moi qui vous „ en réponds. „ Son aspect , son discours les émeut , & ils obéissent. Elle s'avance vers Aladin , qui lui-même porte ses pas à sa rencontre.



„ Je suis Clorinde. Peut-être mon nom  
„ t'est connu. Je viens défendre tes états  
„ & venger avec toi notre croyance com-  
„ mune : ordonne , je suis prête à tenter  
„ tous les hasards. Les plus hautes entre-  
„ prises n'étonneront point mon audace ,  
„ & je ne dédaigne point les plus aisées.  
„ Dans la plaine , au sein de tes ramparts ,  
„ tu trouveras par-tout le secours de mon  
„ bras. „

Elle dit. Aladin lui répond : „ Géné-  
„ reuse héroïne , est-il une région si recu-  
„ lée , un pays si barbare , qui ne soit plein  
„ de ton nom & de ta gloire ? Sûr de com-  
„ battre avec toi , je défie les alarmes , &  
„ je compte sur la victoire. Non , quand  
„ une armée entière se seroit réunie à mes  
„ forces , je n'aurois pas un espoir plus  
„ certain & plus consolant.

„ Déjà , déjà Godefroi tarde trop au gré  
„ de mon impatience. Tu demandes que  
„ j'emploie ton bras : je ne connois que les  
„ grandes , les difficiles entreprises qui  
„ soient dignes de ton courage ; je veux

„ que mes guerriers t'obéissent , & que tes  
„ ordres soient leur loi. , Clorinde répond  
avec modestie à un discours qui la flatte.

„ Tu seras étonné , sans doute , ajouta-  
„ t-elle , de me voir réclamer le prix de  
„ services que je ne t'ai pas encore rendus.  
„ Mais , pleine de confiance en ta bonté ,  
„ j'ose te demander la vie de ces malheu-  
„ reux , pour ma récompense. J'implore ta  
„ clémence , & cependant si le crime est in-  
„ certain , je ne devrois implorer que ta  
„ justice. Mais je ne veux point les justi-  
„ fier ; je ne veux point faire valoir ici les  
„ preuves multipliées qui me démontrent  
„ leur innocence.

„ Les Chrétiens , dites-vous , ont enlevé  
„ l'image que vous cherchez ; cet enlève-  
„ ment n'est point leur ouvrage , j'en suis  
„ convaincue : & ma conviction est légi-  
„ time. L'imagination de ton Enchanteur  
„ étoit un crime , un sacrilège : c'en est un  
„ pour nous d'admettre des idoles dans nos  
„ temples , & sur-tout des idoles étran-  
„ geres.

„ J'aime à reporter à Mahomet lui-même  
„ la gloire de ce miracle. Oui , c'est l'œuvre  
„ de sa puissance. Il rejette la profanation  
„ loin de son temple , & nous défend de  
„ souiller son culte par un mélange impur.  
„ Qu'Ismen emploie les enchantemens , ce  
„ sont-là ses armes : mais nous , guerriers ,  
„ manions le fer ; voilà notre seule science ,  
„ notre seule ressource. „

Elle dit. Le cœur insensible d'Aladin  
résiste toujours à la pitié , mais il cede aux  
desirs de Clorinde. La raison , l'autorité  
de ses prieres le persuade & le subjugué. „ Je  
„ leur donne , dit-il , la vie & la liberté  
„ Justice ou clémence ; innocens , je les ab-  
„ sous ; coupables , je leur fais grace. „

On détache leurs fers. Mais , ô prodige !  
l'amour d'Olinde a enflammé un cœur in-  
sensible. Déjà il est amant aimé ; bientôt  
heureux époux , la flamme du bûcher de-  
vient pour lui le flambeau de l'hymen. Il  
voulut mourir avec Sophronie ; & par un  
généreux retour , Sophronie consent qu'il  
vive avec elle.

Mais le Tyran soupçonneux craint pour ses états une vertu si rare. Tous deux , par ses ordres , vont chercher loin de la Palestine un exil honorable. Il poursuit cependant le cours de ses cruautés : nombre de Chrétiens sont jettés dans les fers ; d'autres sont bannis. Désespérés , ils s'arrachent des bras de leurs peres expirans , & de leurs compagnes éplorées.

Séparation cruelle ! Aladin ne frappe que sur ceux dont la vigueur & l'audace sont à craindre. Les femmes , les enfans , les vieillards , troupe foible & sans courage , sont dans ses mains le gage de la fidélité des époux , des fils & des peres. Ces malheureux , errans , dispersés , quelques-uns prennent les armes : le désespoir étouffe en eux les craintes & les sentimens de la nature. Ils vont se joindre à l'armée qui s'avance , & ils la rencontrent sous les murs d'Emmaüs.

Emmaüs , ton territoire touche au territoire de Solime. Ah combien , à ton aspect , les Chrétiens sentent de joie ! ah quelle impatience presse & transporte leur courage !

mais le soleil a parcouru plus de la moitié de sa route ; & Godefroi se refuse à l'ardeur qui les anime.

Déjà , par ses ordres , les tentes étoient dressées ; déjà le jour alloit se perdre dans l'Océan , quand on voit arriver deux Seigneurs , dont l'habit est inconnu & la démarche étrangère. Tout de leur part , annonce la paix & l'amitié. C'étoient les Ambassadeurs du Monarque Egyptien : un noble & brillant cortége accompagnoit leurs pas.

L'un d'eux est Alete. Du sein de la fange , sans aïeux & sans nom , il s'est élevé jusqu'au pied du trône. Eloquent , flatteur , insinuant , souple , changeant à chaque instant de mœurs & de caractère , il mêle adroitement l'artifice & la feinte. Grand artisan de calomnie , il accuse quand il ne paroît que louer.

L'autre , c'est Argant le circassien : aventurier inconnu à la cour d'Egypte , il s'y est assis au rang des Satrapes. Sa valeur l'a porté aux premiers honneurs de la guerre,

Impatient , inexorable , farouche , infatigable , invincible dans les combats , contempteur de tous les Dieux , son épée est sa raison & sa loi.

Ils demandent audience , & sont admis devant Godefroi. Simple dans son air & dans ses vêtemens , Godefroi étoit assis au milieu des chefs de l'armée : mais la vraie valeur brillante de son propre éclat n'a pas besoin d'ornement étranger : Argant le regarde avec l'indifférence de la grandeur , & le salue à peine.

Mais Alete , la main sur la poitrine , les yeux baissés , incline profondément sa tête & lui rend tous les hommages que l'Egyptien paie à ses maîtres. Une éloquence plus douce que le miel coule de sa bouche ; & les Chrétiens écoutent en silence son discours.

„ Généreux guerrier , dit-il , seul digne  
 „ de commander à tant de fameux héros ,  
 „ qui doivent à ta valeur & à ta sagesse  
 „ les états qu'ils ont conquis & les palmes  
 „ qu'ils ont cueillies même avant qu'ils

„ fussent réunis sous tes ordres : ta gloire ne  
„ finit point aux colonnes d'Hercule ; déjà  
„ elle a retenti parmi nous , & la renommée  
„ a rempli l'Egypte du récit de tes exploits.

„ Mais ces merveilles , dont nous sommes  
„ étonnés , donnent à notre Maître moins  
„ encore de surprise que de plaisir. Il se  
„ plaît à les raconter ; il aime en toi ce qui  
„ inspire à d'autres de la jalousie & des  
„ alarmes. Il aime ta valeur ; & divisés de  
„ croyance , il veut au moins que vous  
„ soyez unis par le sentiment.

„ Poussé par ce noble desir , il te de-  
„ mande la paix & ton amitié. Le lien qui  
„ vous attachera l'un à l'autre , ce sera la  
„ vertu , si ce n'est peut-être la religion.  
„ Mais instruit que tu as pris les armes  
„ pour détrôner son allié , son ami , il a  
„ voulu , avant que tu aies frappé les pre-  
„ miers coups , te découvrir par nous le  
„ secret de son ame.

„ Si content des conquêtes que tu as  
„ faites , tu consens à laisser en paix la Pa-  
„ lestine , & les états qui sont sous la pro-

„ testion de son sceptre , lui de son côté te  
„ promet de soutenir ta puissance encore  
„ chancelante. Unis ensemble , quelle force  
„ osera vous attaquer ? Quand le Turc & le  
„ Persan pourront - ils espérer de réparer  
„ leurs désastres ?

„ Seigneur , la grandeur & la rapidité  
„ de tes conquêtes , iront étonner les siècles  
„ les plus reculés. On vantera des armées  
„ vaincues , des cités détruites , tant d'ob-  
„ stacles surmontés , tant de routes incon-  
„ nues ouvertes à ta valeur ; les provinces  
„ les plus lointaines abattues , consternées  
„ au seul bruit de ta marche. Après tant  
„ d'exploits , peut-être , tu peux encore  
„ aggrandir tes états ; mais envain espère-  
„ rois-tu d'acquérir une nouvelle gloire.

„ La tienne est à son comble , & tu ne  
„ dois plus l'exposer aux hasards d'une  
„ guerre incertaine. Vainqueur , tu ajouteras  
„ à tes possessions sans ajouter à ta gloire :  
„ vaincu , tu perds , & tes états & l'hon-  
„ neur même. Ce seroit une audace im-  
„ prudente de donner tout au caprice de  
„ la



„ la fortune , quand la fortune ne peut  
 „ presque plus rien pour toi.

„ Peut-être de secrets ennemis , jaloux  
 „ de ta grandeur & de ta puissance , nour-  
 „ riront par leurs conseils cette ardeur qui  
 „ t'entraîne : peut-être flatté toi-même de  
 „ l'espoir de vaincre encore , parce que  
 „ tu as toujours vaincu , subjugué par ce  
 „ desir si naturel & si puissant sur les grandes  
 „ ames , de commander à des nations tri-  
 „ butaires & asservies , tu fuiras la paix.

„ On te dira qu'il faut suivre cette route  
 „ heureuse que t'ont ouverte les destins ,  
 „ qu'il ne faut point quitter cette épée fa-  
 „ meuse qui te répond de la victoire , jusqu'à  
 „ ce que Mahomet tombe avec son culte ;  
 „ jusqu'à ce que tu aies fait de l'Asie un  
 „ vaste désert. Douces flatteries , charmantes  
 „ illusions , qui te conduiront peut-être à  
 „ ta perte.

„ Mais si la haine ne t'aveugle point ,  
 „ si elle n'éteint point le flambeau de ta  
 „ raison , tu verras que , dans la guerre ,  
 „ tu n'as rien à espérer & tout à craindre ,

„ que la fortune inconstante & mobile ,  
 „ verse tour à tour les succès & les revers :  
 „ & que souvent du vol le plus élevé , on  
 „ tombe dans le plus affreux précipice.

„ Dis-moi , si l'opulente , la puissante ,  
 „ la redoutable Egypte s'arme pour ta  
 „ perte ; si le Turc , le Perse , le fils de  
 „ Cassan se réunissent pour te combattre ,  
 „ quelles digues apposeras-tu , à leur débordement ? Où trouveras-tu du secours dans  
 „ tes dangers ? Peut-être tu comptes sur le  
 „ Grec jaloux & sur la foi qu'il t'a jurée.

„ La foi du Grec ! hé ! qui ne le connoît  
 „ pas ? trahi déjà une fois , ou plutôt trahi  
 „ mille fois par cette nation avare & per-  
 „ fide , apprends à la redouter : elle t'a  
 „ refusé le passage dans ses états , & tu crois  
 „ qu'elle te donnera & son sang & sa  
 „ vie ?

„ Peut-être tout ton espoir se fonde sur  
 „ ces troupes qui t'environnent ? ceux que  
 „ tu as vaincus séparés , tu te flattes peut-  
 „ être de les vaincre encore unis & ligüés !  
 „ mais tu as vu la guerre & les maladies

„ moissonner une partie de tes soldats ?  
„ mais un nouvel ennemi , l'Egyptien , se  
„ joint aux Turcs & aux Persans que tu as  
„ défaits.

„ Les destins t'ont promis que tu serois  
„ invincible dans les combats & toi-même  
„ tu l'as lu dans les décrets du Ciel ! Je  
„ veux le croire avec toi : mais la famine  
„ t'attend. Quel refuge , quel asyle te dé-  
„ fendra de ce fléau ? arme-toi contre elle  
„ de ta lance , de ton épée & rêve encore  
„ la victoire,

„ La flamme a tout ravagé ; une sage  
„ prévoyance a tout détruit ; avant ton  
„ arrivée , toutes les productions de la terre  
„ ont été renfermées dans Solime & dans  
„ ses tours : toi que ton audace a conduit  
„ jusqu'ici , où trouveras-tu des vivres pour  
„ tes soldats , des fourages pour tes che-  
„ vaux ? Une flotte , dis-tu , t'en donnera ;  
„ ainsi donc esclave des vents , ta subsis-  
„ tance dépend de leur inconstante haleine.

„ Peut-être aussi ta fortune commande  
„ aux vents , les délie , les enchaîne à

„ son gré ? Peut-être cette mer sourde à  
„ nos prières & à nos cris , courbe sous toi  
„ seul ses vagues obéissantes ? Peut-être  
„ encore tu te flattes , que jamais l’Egypte ;  
„ la Perse & la Turquie conjurées ne pour-  
„ ront opposer à ta flotte une flotte aussi  
„ redoutable ?

„ Il faut , Seigneur , une double victoire  
„ pour assurer le succès de ton entreprise :  
„ une seule manquée entraîne ta honte &  
„ ta perte. Ta flotte battue te livre à  
„ toutes les horreurs de la famine ; si toi-  
„ même tu es défait , en vain tes vaisseaux  
„ seront victorieux.

„ Si , malgré de si puissans motifs , tu te  
„ refuses encore à la paix que te propose  
„ le puissant Monarque d’Egypte ; Sei-  
„ gneur , pardonne à ma franchise ; je  
„ crois à tes vertus , mais je ne crois plus  
„ à ta sagesse. Daigne le Ciel t’inspirer &  
„ te fixer à des conseils de paix. Puisses-tu  
„ rendre enfin le calme à l’Asie ; & toi-  
„ même après tant de combats jouir du  
„ fruit de ta victoire.

„ Et vous , Compagnons de ses travaux  
„ & de ses conquêtes , illustres Guerriers ,  
„ n'allez pas , trompés par les faveurs in-  
„ constantes de la fortune , vous précipiter  
„ dans de nouvelles guerres & armer contre  
„ vous de nouveaux ennemis. Tels que le  
„ nocher échappé aux dangers d'une mer  
„ infidèle , reposez-vous enfin dans le port ,  
„ & ne vous abandonnez plus au caprice  
„ des flots. „

Alete se tut. Les Héros répondent à son discours par un sombre murmure : l'indignation éclate dans leur geste & dans leur maintien. Godefroi , d'un œil attentif observe leurs mouvemens. Enfin , sûr de leur aveu , il reporte ses regards sur Alete , & lui parle en ces termes.

„ Ministre du Roi d'Egypte , tu as , avec  
„ adresse , mêlé la flatterie aux menaces.  
„ Si ton Roi m'aime , s'il loue nos exploits ,  
„ je saurai répondre à ses sentimens. Quant  
„ à cette ligue que tu nous annonces , je  
„ te parlerai librement & avec ma franchise  
„ accoutumée.

„ Apprends que nous n'avons bravé les  
„ dangers de la terre & de la mer & l'in-  
„ tempérie des saisons , que pour nous  
„ frayer un chemin jusqu'aux murs de la  
„ Cité Sainte , & pour affranchir Solime  
„ du triste esclavage qui l'accable. Pleins  
„ de ce grand projet , jaloux de mériter  
„ la faveur du Dieu qui nous guide , nous  
„ ne craignons point d'exposer une vaine  
„ gloire , nos états & notre vie.

„ Ce n'est point l'avare soif de l'or , ni  
„ l'ambition des conquêtes qui ont formé  
„ cette entreprise. Que le Ciel arrache de  
„ nos cœurs le germe de ces funestes poi-  
„ sons ! Qu'il ne souffre pas que ce germe  
„ impur infecte nos sentimens & détruise  
„ nos vertus : c'est sa main qui nous a  
„ conduits ; cette main qui pénètre , amollit  
„ les cœurs , les échauffe & les embrase.

„ A travers mille périls & mille obsta-  
„ cles elle a guidé nos pas ; c'est elle qui  
„ applanit les montagnes , qui dessèche les  
„ fleuves , qui tempere l'ardeur des étés &  
„ fond la glace des hyvers , qui appaise

„ les flots en courroux & retient ou dé-  
„ chaîne les vents. C'est elle qui foudroie  
„ les remparts , qui abat & disperse les  
„ armées.

„ Elle inspire notre audace , elle fonde  
„ tout notre espoir : jamais nous ne met-  
„ trons notre confiance dans des armes  
„ fragiles , impuissantes , dans des flottes ,  
„ dans les forces réunies de la Grece & de  
„ l'Europe ; Sûrs d'un bras tout-puissant ,  
„ nous ne craignons point que d'autres  
„ appuis nous manquent. Qui sait com-  
„ ment Dieu protège , comment il frappe ,  
„ ne cherche point d'autre asyle dans ses  
„ dangers.

„ Mais quand nos erreurs , ou ses juge-  
„ mens impénétrables , nous priveroient  
„ de son secours ; eh ! qui d'entre nous ne  
„ se croiroit heureux de trouver son tom-  
„ beau près du tombeau d'un Dieu ? Nous  
„ mourrons & nous ne porterons point  
„ d'envie à ceux qui nous survivront. Nous  
„ mourrons , mais nous ne mourrons pas  
„ sans vengeance. L'Asie ne tira point de

„ notre sort , & nous n'aurons point à en  
„ gémir.

„ Ne crois pas cependant qu'avidés de  
„ combats , nous fuyons , nous redoutions  
„ la paix : nous ne dédaignons point l'ami-  
„ tié de ton Roi , nous ne rejettons point  
„ son alliance : mais tu fais si la Judée est  
„ soumise à son empire : pourquoi donc  
„ est-elle aussi l'objet de ses soins ? qu'il  
„ ne nous défende point de conquérir des  
„ royaumes étrangers , & que tranquille au  
„ sein de ses états il les gouverne dans une  
„ heureuse paix. „

Il dit : & sa réponse porte dans le cœur  
l'Argant le dépit & la rage ; il ne peut les  
contenir : l'œil étincelant , il s'approche de  
Bouillon. „ Tu ne veux pas la paix , dit-il ,  
„ tu auras la guerre : tu la desires puisque  
„ tu te refuses aux conditions que te pro-  
„ pose notre Souverain. „

Il prend un pan de sa robe , il y forme  
un pli , & d'un ton plus insultant & plus  
farouche : „ O toi , dit-il , qui braves les  
„ hasards les plus douteux , je t'apporte



„ ou la paix ou la guerre ; choisis , mais  
„ choisis à l'instant. „

A ce discours , à ce geste outrageant ,  
tous les Héros Chrétiens se levent : tous , sans  
attendre la réponse de Bouillon , s'écrient ,  
la guerre , la guerre. Le barbare déploie sa  
robe , & la secoue. Je vous la déclare ,  
dit-il , & je vous la déclare mortelle. A  
son air audacieux , terrible , on l'auroit  
pris pour un Romain ouvrant le temple de  
Janus.

Il semble que de son sein sortent la fu-  
reur insensée & la discorde impie : ses yeux  
paroissent allumés du flambeau des furies.  
Tel étoit sans doute ce mortel orgueilleux  
qui éleva contre le Ciel la tour d'erreur  
& de confusion : tel le vit Babel lever sa  
tête altière & menacer les étoiles.

„ Nous acceptons , dit Godefroi , la  
„ guerre que vous nous déclarez : dites à  
„ votre Maître , qu'il vienne , qu'il se hâte ,  
„ ou que du moins il nous attende sur les  
„ bords de son Nil. „ Ensuite d'un air doux  
il les accompagne & leur fait d'honorables

présens ; il donne à Alete un casque précieux , pris à la conquête de Nicée.

Argant reçoit une épée dont la poignée d'or étoit enrichie de pierreries ; l'art de l'ouvrier y brille encore plus que la matiere même : le barbare d'un œil distrait en regarde la richesse & les ornemens : „ Tu „ verras bientôt , dit-il à Bouillon , l'usage „ que je fais de tes dons. „

Ils partent. „ Séparons-nous, dit Argant : „ moi j'entrerai avec la nuit dans Jérusalem. Toi , au retour du soleil , tu reprendras la route de l'Egypte. Ma présence „ ou mes lettres sont inutiles à la cour. „ Porte à notre Maître la réponse des Chrétiens : moi, je ne puis quitter le théâtre de „ la guerre. „

Ainsi d'ambassadeur il devient ennemi : sans examiner , sans s'inquiéter si sa démarche est régulière ou déplacée , si elle blesse ou ne blesse pas l'usage antique & le droit des nations ; sans attendre la réponse d'Alete , impatient il marche à la faveur du silence & à la lueur des étoiles vers les rem-

parts de Solime , & laisse son compagnon non moins impatient que lui.

La nuit avoit enveloppé l'univers de ses sombres voiles ; le calme régnoit dans les airs & sur les flots. Les animaux fatigués , les habitans des lacs & des mers , les hôtes farouches des antres & des forêts , les oiseaux & tous les êtres , livrés à un doux sommeil ; oubloient leurs travaux , leurs plaisirs & leurs peines.

Mais les Chrétiens & leur Chef ne ferment point la paupière & ne goûtent point le repos. Leur impatience attend le retour de l'aurore qui doit éclairer leur route & les conduire à leur terme. D'un œil inquiet , attentif ils examinent le Ciel & cherchent à surprendre les premiers rayons qui viendront éclaircir les ombres.





## CHANT III.

DÉJA souffle un vent plus frais , avant-coureur de l'aurore : elle se leve & mêle des roses célestes à l'or de ses rayons. Tous les Chrétiens sont sous les armes. Le camp retentit de leurs cris. Ils appellent les trompettes , qui bientôt par des sons plus vifs & plus éclatans expriment la commune allégresse.

Bouillon , d'une main sage & prudente gouverne leur ardeur qu'il ne peut retenir : avec moins d'efforts on arrêteroit l'onde qui se précipite dans l'abyme de Caribde , ou l'impétueux Borée lorsqu'il ébranle le sommet de l'Apennin & submerge les vaisseaux. Godefroi ordonne la marche : elle est rapide , mais dans sa rapidité elle obéit toujours au son qui la règle & la mesure.

Tous volent & leur vol n'est pas encore assez prompt au gré de leurs desirs ; il leur semble

semble que la terre disparoît trop lentement sous leurs pas. Enfin le soleil plus élevé , darde des feux plus ardens & brûle les campagnes. Tout-à-coup Jérusalem paroît : tous se montrent Jérusalem ; mille voix confondues répètent Jérusalem , Jérusalem.

Tels on voit de hardis navigateurs qui , sur une mer ignorée , sous une pôle inconnu, vont chercher de nouveaux rivages : ils ont erré long - tems à la merci d'une onde trompeuse & des vents infideles ; enfin ils découvrent la terre désirée ; de loin , ils la saluent avec des cris d'allégresse , ils se la montrent les uns aux autres , & à cet aspect , ils oublient leurs ennuis , leurs travaux & leurs peines.

A la joie qu'inspira cette premiere vue , succede tout-à-coup une tristesse profonde , mêlée de crainte & de respect. A peine ils osent lever les yeux vers cette cité qu'un Dieu choisit pour son séjour , où il mourut , où il fut enseveli , où triomphant , il repit sa dépouille mortelle.

De foibles accens , des paroles sourdes ,

*Tome I.*

G

entrecoupées de sanglots , de soupirs & de larmes , expriment la douleur & la joie mêlées & confondues. L'air frémit & murmure. Ainsi , dans l'épaisseur des forêts , le vent souffle & résonne à travers le feuillage : ainsi battue par les rochers , brisée sur le rivage , l'onde siffle , gronde & mugit.

Les pieds nus , à l'exemple de leurs chefs , ils s'avancent vers Solime : tous ont dépouillé l'or & la soie ; tous ont quitté leurs casques & leurs panaches ; leurs cœurs humiliés , anéantis , ont banni l'orgueil & les vaines pensées. Les joues baignées des pleurs que la piété leur fait répandre , ils s'accusent encore de ne pas en verser.

„ Les voilà donc , se dit chaque guerrier ,  
„ les voilà donc , ô mon Dieu , ces lieux  
„ inondés de ton sang ; & mes yeux à  
„ leur aspect ne deviennent pas deux fontaines  
„ de larmes ; & mon cœur tout de  
„ glace ne se fond pas encore ! Cœur dur ,  
„ cœur insensible , tu n'es pas brisé , tu n'es  
„ pas déchiré ! ah ! tu mérites de pleurer

„ éternellement , si tu ne pleures pas aujourd'hui. „

Cependant un soldat qui du haut d'une tour observe & la plaine & les montagnes , apperçoit de loin un tourbillon de poussière. Bientôt c'est une nue qui roule étincelante , enflammée , & qui semble porter dans son sein , la foudre & les éclairs. Enfin , il distingue des armes éclatantes , des hommes & des chevaux.

„ Ciel ! s'écrie-t-il , quel tourbillon de „ poussière obscurcit les airs ? .... comme „ il s'allume ! .... Allons citoyens , aux „ armes ! .... au combat ! .... montez „ sur les remparts ... l'ennemi s'approche... „ hâtez-vous ... accourez ... le voilà ! ... „ Voyez cet horrible nuage , dont le Ciel „ est enveloppé “ ?

Les enfans , les vieillards , troupe foible & sans défense , le vulgaire des femmes qui ne savent , ni frapper ni combattre , alloient porter dans les mosquées leurs prières & leurs larmes. Les habitans les plus vigoureux & les plus braves ont déjà pris les

armes : on court aux portes , on vole aux remparts. Aladin est présent par-tout ; il voit tout ; il étend à tout ses soins.

Ses ordres sont donnés : il va se placer sur une tour élevée , d'où sa vue commande à la plaine & aux montagnes. Delà il peut observer tout & se porter où sa présence est nécessaire. Herminie est avec lui : la belle Herminie qui , après la mort de son pere , & la ruse d'Antioche , a trouvé dans sa cour un asyle honorable.

Pendant Clorinde cherche les Chrétiens : nombre de guerriers veulent partager sa gloire. Elle les devance tous. Argant , caché dans un poste secret , se tient prêt à la soutenir. Par ses discours , & plus encore par son air intrépide , la guerriere anime l'audace de ses compagnons. » Allons , » dit-elle , par un début héroïque , fonder » l'espérance de l'Asie ».

Pendant qu'elle parle , un gros de Chrétiens qu'a entraîné l'appas du butin , va rejoindre l'armée , avec les troupes qu'ils ont enlevés : Clorinde fond sur eux ; leur



chef qui l'apperçoit fond lui-même sur elle. C'est Gardon brave guerrier, mais rival encore trop foible pour lui résister.

Ils se rencontrent ; & du choc , Gardon renversé va mesurer la terre , aux yeux des siens , aux yeux des Payens qui tous jettent des cris de joie ; & de ce premier succès , tirent , pour le reste de la guerre , un heureux mais vain augure. Elle enfonce l'ennemi : sa main se multiplie & frappe cent coups à la fois. Ses guerriers la suivent dans le chemin qu'appplanissent ses efforts & qu'a ouvert son épée.

Elle refaisit le butin : les Chrétiens plient & se retirent à pas lents , sur une hauteur où ils se rallient & se soutiennent. Alors , tel qu'un éclair qui s'élance du sein de la nue , le brave Tancrede , par les ordres de Goderoi , vole à leur secours,

A son air audacieux & terrible , à sa noble contenance , Aladin juge qu'il est un des plus distingués parmi les héros Chrétiens : „ Princesse , dit-il à Herminie , qui „ déjà sent palpiter son cœur , une longue

„ guerre a dû vous apprendre à connoître  
 „ ces guerriers , sous l'armure qui les couvre.

„ Quel est celui dont la mine est si fiere ,  
 „ & la démarche si hautaine „ ? Elle veut  
 répondre ; le soupir est sur ses levres & les  
 larmes dans ses yeux : elle retient cependant  
 & ses soupirs & ses larmes : mais ses prunelles  
 humides & brillantes , & ses levres qui fré-  
 missent , trompent ses efforts & trahissent  
 son cœur.

Ensuite cachant sous le voile de la haine  
 un sentiment plus doux ; „ hélas ! je le  
 „ connois trop bien ; trop de raisons , Sei-  
 „ gneur , ont gravé ses traits dans mon  
 „ ame , & m'ont appris à le distinguer.  
 „ Souvent je l'ai vu inonder les plaines du  
 „ sang de mes sujets , & de leurs cadavres  
 „ combler nos fossés. Ciel ! quels coups  
 „ frappe le cruel ! il n'est point d'herbes ,  
 „ il n'est point de secrets qui guérissent les  
 „ blessures qu'il a faites.

„ C'est Tancrede : ah ! s'il étoit un jour  
 „ mon prisonnier : non je ne voudrois point  
 „ qu'il pérît dans les combats ; je le vou-

„drois vivant ; je voudrois qu'une douce  
„vengeance calmât le transport qui m'a-  
„gite. „ Elle dit : avec ses dernieres pa-  
roles , s'échappe un soupir , qu'envain elle  
veut étouffer. Aladin croit à la haine , quand  
Herminie n'exprime que l'amour.

Cependant Clorinde court à Tancrede qui  
fond sur elle ; tous deux ils s'atteignent à la  
visiere : leurs lances volent en éclats , mais  
les liens qui attachent le casque de Clorinde  
sont brisés du coup : elle demeure la tête nue  
& désarmée : ses cheveux d'or flottent au  
gré des vents , & un guerrier redoutable  
devient une céleste beauté.

Ses yeux étincellent , ses regards sont des  
éclairs ; mais doux même dans la colere ;  
que seroit-ce , animés par les ris ? Tancrede ,  
où s'égarent tes pensées ? où s'arrête ta vue ?  
Ne reconnois-tu point ce visage adoré ? Les  
voilà ces traits qui ont enflammé ton ame !  
ton cœur , où son image est gravée , te  
dira : Voilà cette beauté qui vint chercher  
l'ombre & le frais à cette fontaine solitaire.

Il ne l'a reconnue , ni à son casque , ni à

son bouclier chargé de trophées. Enfin il la voit ; il devient immobile à sa vue. Clorinde se couvre la tête , & poursuit Tancrede qui cede & se détourne. Il charge d'autres guerriers : il promene dans la foule sa foudroyante épée : mais toujours attachée à ses pas , Clorinde le poursuit. D'une voix menaçante elle crie : viens , arrête , & lui présente deux morts à la fois.

Le guerrier frappé , ne frappe point à son tour. Moins occupé de sa défense , que de ces yeux d'où l'amour lance d'inévitables traits : les coups que portent ton bras , disoit-il en lui-même , se perdent dans les airs ! mais ceux qui partent de ce beau visage , ne tombent jamais envain , & vont percer le cœur.

Enfin quoique sans espoir & résolu de mourir , il ne veut pas du moins emporter au tombeau le secret de son amour. Clorinde saura qu'elle va frapper un captif enchaîné , suppliant , tremblant à ses genoux.  
„ O toi , dit - il , qui , au milieu de tant  
„ d'ennemis , sembles n'avoir d'ennemi que

„ moi , viens , sortons de la mêlée , seuls ,  
„ à l'écart , nous pourrons nous éprouver  
„ & nous connoître.

„ On verra mieux si ma valeur égale la  
„ tienne. „ Elle accepte le défi , sans  
songer à son casque qu'elle n'a plus. Elle  
s'avance avec audace : Tancrede la suit ,  
morne & abattu. Déjà elle étoit sous les  
armes , déjà elle l'attaquoit : „ Arrête ,  
„ lui dit-il ; avant le combat faisons-en les  
„ conditions. „

Elle s'arrête : un amour désespéré rend  
Tancrede plus hardi. — „ Puisque tu ne  
„ veux point de paix avec moi , lui dit-il ,  
„ les conditions seront , que tu m'arraches  
„ le cœur ! ce cœur qui n'est plus à moi de-  
„ mande la mort , si sa vie te déplaît. De-  
„ puis long-temps il est à toi : prends-le ; je  
„ n'ai pas le droit de le défendre.

„ Voilà mon sein ; que ne frappes-tu !  
„ faut-il du secours à ton bras ? faut-il offrir  
„ à tes coups ma poitrine nue & sans dé-  
„ fense ? ma main ôtera ma cuirasse. „ Le  
malheureux amant alloit exprimer plus vive-

ment encore ses douleurs : mais tout-à-coup les Payens se replient sur eux-mêmes, & la troupe de Tancrede les poursuit.

Terreur ou feinte, les Infideles fuyoient devant les Chrétiens : un de ces derniers, un barbare, voit les cheveux de Clorinde voltiger, épars au gré des vents : il leve le bras ; il va la frapper par derriere : Tancrede pousse un cri ; Tancrede accourt & oppose son épée à l'épée meurtriere.

Le coup n'est pas sans effet ; Clorinde est atteinte d'une légère blessure : quelques gouttes de sang teignent l'ivoire de son col, & mêlent leur pourpre à l'or de ses cheveux. Tel on voit sous la main d'un habile ouvrier l'or étinceler du feu des rubis. Tancrede furieux, le fer nud, se précipite sur ce vil assassin.

Le lâche s'éloigne : Tancrede plus irrité le poursuit : tous deux volent comme le trait dans les airs. Clorinde, étonnée, immobile, a long-temps le regard attaché sur eux, & ne pense point à les suivre : enfin elle se retire avec sa troupe qui fuit : mais

souvent elle présente le front aux Chrétiens ; souvent elle les attaque : elle se tourne , se retourne ; fuit & poursuit tour à tour : ce n'est ni une fuite ni une victoire.

Tel dans un vaste cirque on voit un fier taureau combattre contre des chiens : s'il leur présente ses cornes , ils se retirent ; s'il fuit , tous reviennent sur lui plus hardis & le poursuivent. Clorinde , dans sa fuite , couvre sa tête de son bouclier , & repousse encore les coups qu'on lui porte. Tel on voit le More , dans ses jeux , se garantir , même en fuyant , des balles qu'on lui lance.

Déjà , & Sarrafins & Chrétiens étoient sous les remparts de Solime : tout-à-coup les Infideles poussent d'horribles cris , font un grand circuit , reviennent sur l'ennemi & le pressent par derrière. Argant lui-même , avec sa troupe , s'ébranle & l'attaque en tête.

Le farouche Circassien sort des rangs , impatient de frapper le premier coup. Déjà un guerrier , renversé sous son cheval , a

mordu la poussière, nombre d'autres tombent à ses côtés : mais sa lance terrible se brise & vole en éclats. Argant prend son épée, enfonce les Chrétiens, tue, abat, ou blesse tous ceux qu'il atteint.

Clorinde, son émule, a tranché les jours du brave Ardelion. Ce guerrier, dans un âge avancé, conservoit une vigueur indomptée : il avoit deux fils, appuis de sa vieillesse. Mais appuis inutiles dans ce fatal instant. Alcandre l'aîné, atteint d'une blessure cruelle, ne peut veiller sur une tête si chère. Poliferne qui combattoit encore à ses côtés, se sauve à peine lui-même.

Cependant Tancrede qui n'a pu atteindre le barbare monté sur un coursier plus agile que le sien, reporte ses regards en arrière : il voit qu'une audace imprudente a emporté les Chrétiens ; il les voit enveloppés. Soudain il accourt : une troupe de guerriers, troupe qui vole par-tout où le danger l'appelle, se précipite après lui.

Ce sont les Aventuriers : ces héros brillans, l'élite & la fleur de l'armée. Renaud



le plus courageux & le plus aimable , devance les autres de bien loin. L'éclair est moins rapide. Herminie l'a bientôt reconnu à sa démarche fiere , à l'aigle qu'il porte sur un champ d'azur.

„ Voilà , dit-elle au Roi qui a les yeux  
„ attachés sur lui , voilà de tous les guerriers , le guerrier les plus intrépide.

„ Il n'a peut-être pas dans l'univers un  
„ seul rival digne de lui , & ce n'est encore qu'un enfant. Si l'armée ennemie  
„ comptoit six guerriers aussi terribles , déjà  
„ l'Asie vaincue gémiroit dans les fers des  
„ Chrétiens. Déjà les peuples du midi & les  
„ peuples de l'aurore trembleroient sous  
„ leurs loix , & peut-être le Nil caché dans  
„ sa source inconnue , ne sauveroit pas sa  
„ tête de leur joug.

„ Renaud est son nom. Son bras irrité est  
„ plus redoutable pour nos murailles , que  
„ les machines les plus terribles. Portez  
„ plus loin vos regards : voyez ce guerrier  
„ dont la cotte d'armes est or & vert. C'est  
„ Dudon. Illustre par sa naissance , illustre

„ par ses exploits , il guide les Aventuriers :  
 „ il est leur égal en valeur , & son âge l'a  
 „ mis à leur tête.

„ Cet autre dont la démarche est si al-  
 „ tière , & dont les armes sont brunes , c'est  
 „ Gernand , frere du Roi de Norwege. La  
 „ terre ne porte point de mortel plus or-  
 „ gueilleux , & ce vice est le seul qui flé-  
 „ trisse l'éclat de ses actions. Ces deux  
 „ guerriers qui portent une armure blanche  
 „ & des ornemens tout blancs , c'est Gil-  
 „ dippe & Odoard , amans , époux , fameux  
 „ par leur valeur , fameux par leur ten-  
 „ dresse & leur fidélité. „

Cependant le carnage s'anime ; le sang  
 ruisselle : Tancrede & Renaud ont enfoncé  
 la troupe qui les environne. Dudon & ses  
 héros arrivent encore & multiplient les  
 coups & la mort. Argant , Argant lui-  
 même , sous les efforts de Renaud , chan-  
 celle , est abattu & se relève à peine.

Peut-être le barbare eût péri : mais dans  
 ce moment le coursier de Renaud tombe ,  
 l'embarrasse , l'entraîne dans sa chute. Peu-

dant qu'on dégage le héros , les Payens en désordre se réforment & fuient vers Solime. Argant & Clorinde résistent seuls , & seuls ils font une digue au torrent débordé.

Ils marchent les derniers , l'effort des Chrétiens s'arrête sur eux , ou plutôt se ralentit. A l'ombre de leur bras , les Payens échappent au danger qui les presse. Cependant Dudon , ardent , poursuit la victoire ; il pousse son courfier sur Tigrane , le renverse , & de son épée lui tranche la tête.

Algazar est vainement défendu par sa cuirasse. Le robuste Corban ne trouve aucune ressource dans son casque. Amurat perd , sous les coups du héros , une vie qu'il regrette. Méhemet & le cruel Almanzor ont mordu la poussière. Le fier Argant lui-même ne peut plus marcher en sûreté.

Il frémit : quelquefois il s'arrête & se retourne ; puis il cède encore : enfin tout-à-coup il revient sur Dudon , & d'un revers il lui ouvre , dans le flanc , une profonde & mortelle blessure. Le guerrier tombe :

un cruel , un dernier sommeil presse ses paupieres appésanties.

Trois fois il ouvre les yeux , & cherche la lumiere. Trois fois , sur un bras , il essaie de se soulever ; trois fois il retombe ; trois fois un voile épais s'étend sur ses paupieres , qui enfin s'abaissent & se ferment. Une sueur froide se répand sur ses membres immobiles , & la main de la mort les roidit & les glace. Le farouche Argant ne s'arrête point sur ce corps inanimé ; il continue sa marche.

Cependant il se retourne vers les Chrétiens , & leur crie : „ Guerriers, cette épée „ sanglante est celle qu'hier me donna votre „ Général ; allez lui dire quel usage j'en ai „ fait aujourd'hui : une pareille nouvelle le „ flattera sans doute. Il doit apprendre „ avec plaisir que la bonté de son présent „ en égale la richesse.

„ Dites-lui que lui-même bientôt il en „ fera l'expérience ; que s'il diffère encore „ de nous attaquer , j'irai le surprendre

„ jusqu'es sous sa tente. „ A ce discours audacieux tous les Chrétiens irrités s'ébranloient pour fondre sur lui : mais déjà d'une course rapide il a rejoint sa troupe , & il trouve avec elle un asyle assuré sous les murs de Solime.

Du haut de ces murs, les assiégés font pleuvoir des pierres : une nuée de fleches obscurcit les airs. Les Chrétiens sont forcés de se retirer , & les Sarrafins rentrent dans la ville. Mais Renaud paroît.

Il vient enflammé de courroux venger la mort de Dudon sur son barbare meurtrier.

„ Qui vous arrête encore , crie-t-il à ses  
„ compagnons ; qu'attendez-vous ? Puisque  
„ nous avons perdu le héros qui nous conduisoit , que ne courons-nous le venger ?  
„ Quoi, dans la juste colere qui nous anime,  
„ un fragile rempart sera une barriere pour  
„ nous ?

„ Non ; cette muraille fût-elle d'un acier  
„ & d'un diamant impénétrables , jamais  
„ dans son enceinte le farouche Argant ne  
„ trouveroit un asyle contre vos coups ;

„allons à l'assaut,, ! Il dit ; & lui-même y vole le premier. A l'abri de son casque , sa tête ne craint , ni les pierres qu'on lui lance , ni la grêle de traits dont on l'accable.

Sur son front élevé respirent l'audace & la terreur : sa vue jusqu'au sein des remparts porte l'épouvante & l'effroi. Il encourage les Chrétiens, il menace les Sarrafins : mais tout-à-coup on vient donner un frein à son ardeur. C'est le sage Sigier , le ministre sévère des ordres de Godefroi.

Il gourmande , au nom du chef , leur indiscrette ardeur ; il leur commande de retourner aussi-tôt sur leurs pas : » Retirez-  
„vous , dit-il ; ce n'est point ici , ce n'est  
„point dans ce moment que vous devez  
„vous abandonner à votre courroux.  
„Obéissez , Godefroi vous l'ordonne. » A ces mots , Renaud s'arrête ; mais il en frémit , & son dépit , qu'il ne peut cacher , éclate dans son air & dans ses discours.

Les Chrétiens se retirent , & le Payen , témoin de leur retraite , n'ose la troubler. Le

corps du généreux Dudon ne reste point privé des honneurs suprêmes : ses fideles amis , les yeux baignés de larmes , portent , sur leur bras , ses dépouilles honorées & chéries. Cependant Bouillon , sur une hauteur , examine & la situation & les fortifications de Solime.

Solime est assise sur deux collines opposées & de hauteur inégale ; un vallon les sépare & parage la ville : elle a de trois côtés un accès difficile. Le quatrieme s'élève d'une maniere douce & presque insensible ; c'est le côté du nord : des fossés profonds & de hautes murailles l'environnent & la défendent.

Au-dedans sont des citernes & des sources d'eau vive : les dehors n'offrent qu'une terre aride & nue : aucune fontaine , aucun ruisseau ne l'arrosent : jamais on n'y vit éclore des fleurs ; jamais arbre , de son superbe ombrage , n'y forma un asyle contre les rayons du soleil. Seulement , à plus de six mille de distance , s'élève un bois dont

l'ombre funeste répand l'horreur & la tristesse.

Du côté que le soleil éclaire, de ses premiers rayons, le Jourdain roule ses ondes illustres & fortunées. A l'occident, la mer Méditerranée mugit sur le sable qui l'arrête & la captive. Au nord est Bethel qui éleva des autels au veau d'or, & l'infidèle Samarie. Bethléem, le berceau d'un Dieu est du côté qu'attristent les pluies & les orages.

Pendant que Godefroi considère, & la ville & sa situation & ses environs; pendant que de l'œil il mesure l'affiette de son camp, & qu'il détermine le côté qu'il peut attaquer avec le plus d'avantage, Hermine l'aperçoit, & le montrant au Roi,  
 „ Ce guerrier, dit-elle, que tu vois cou-  
 „ vert d'un manteau de pourpre, dont  
 „ l'air est si auguste & si majestueux, c'est  
 „ Godefroi.

„ Vraiment né pour l'Empire, il fait &  
 „ régner & commander; grand Général,



„ vaillant Chevalier , il combat comme il  
„ ordonne : parmi cette foule de Chrétiens  
„ je ne puis te montrer un guerrier plus  
„ intrépide , ni un homme plus sage. Il  
„ n'a de rivaux , que Raymond au conseil ,  
„ Renaud & Tancrede dans les batailles.

„ Je le connois , dit Aladin : je l'ai vu  
„ jadis en France , dans cette cour superbe ,  
„ où j'étois ambassadeur du roi d'Egypte.  
„ Je l'ai vu manier la lance dans les tour-  
„ nois ; il étoit à peine sorti de l'enfance :  
„ mais déjà , son air , ses discours , ses  
„ exploits lui présageoient les plus hautes  
„ destinées.

„ Présage , hélas ! trop véritable „ ! A  
ces mots , Aladin se trouble & baisse les  
yeux : mais reprenant un air plus calme :  
„ Quel est , dit-il , ce Guerrier qui semble  
„ marcher son égal ? il est d'une taille  
„ moins haute , mais que ses traits ressem-  
„ blent aux siens ! — C'est Baudoin : sa  
„ figure annonce qu'il est son frere & ses  
„ exploits encore mieux.

„ Cet autre qui est à côté de Godefroi  
 „ & qui semble lui donner des conseils ,  
 „ c'est ce Raymond dont je t'ai vanté la  
 „ sagesse. Ce vieillard a blanchi dans la  
 „ guerre : parmi tous les Chrétiens , nul  
 „ ne fait mieux que lui ourdir un strata-  
 „ gème. Celui que tu vois plus loin , dont  
 „ le casque brille de l'or qui le couvre ,  
 „ c'est Guillaume , le fils du roi d'An-  
 „ gleterre.

„ Voilà Guelfe , digne rival des héros :  
 „ illustre par son rang , illustre par sa naîs-  
 „ sance. Je le reconnois à ses larges épaules  
 „ & à sa large poitrine. Mais mon cruel  
 „ ennemi , l'homicide Bohemond , le des-  
 „ tructeur de ma famille , mes yeux ne le  
 „ rencontrent point parmi tous ces guer-  
 „ riers. „

Cependant Godefroi , après avoir tout  
 reconnu , tout examiné , va rejoindre les  
 siens : il fait qu'envain il attaqueroit So-  
 lime par les côtés escarpés & d'un difficile  
 abord. Il fait dresser les tentes vis-à-vis la

porte septentrionale & dans la plaine qu'elle regarde : delà il les prolonge jusqu'au dessous de la tour angulaire.

Dans cet espace , il renferme presque le tiers de la ville. Jamais il n'auroit pu en embrasser toute l'enceinte : mais il ferme tout accès aux secours & fait occuper tous les passages.

Pour garantir son camp des sorties des habitans & des attaques de l'étranger , il le couvre par des tranchées ; il fait creuser des fossés larges & profonds. Après avoir satisfait à ces soins importants , il va rendre aux restes du généreux Dudon de pieux & tristes devoirs. Une troupe , gémissante , éplorée , entouroit le corps de ce héros.

Il reposoit sur un lit que ses fideles amis avoient orné avec une pompe guerriere : à la vue de Godefroi , leurs regrets s'exhalent par des sons plus lugubres & plus lamentables. Bouillon ne patoit , ni ferein , ni abaïtu : toute sa douleur est dans son ame. Recueilli en lui-même , les yeux fixés sur le corps de Dudon , il garde quelque-tems

le silence : enfin il lui adresse ce discours.

„ Généreux guerrier , ce n'est point à  
 „ toi que nous devons des regrets & des  
 „ larmes ; tu n'es mort ici bas que pour  
 „ renaître dans le séjour de la félicité. Ces  
 „ lieux où tu as laissé ta dépouille mor-  
 „ telle , sont tout pleins de ta gloire &  
 „ de tes vertus. Tu as vécu , tu es mort  
 „ en Héros & en Chrétien. Heureux au  
 „ sein du Dieu qui couronne tes travaux ,  
 „ nageant dans son immensité , tu t'enivres  
 „ d'éternelles voluptés.

„ C'est notre sort , non , ce n'est pas le  
 „ tien qui demande nos larmes. En te per-  
 „ dant , nous perdons la plus belle partie  
 „ de nous-mêmes. Mais si cet accident  
 „ que le vulgaire appelle la mort , nous  
 „ enleve le secours de ton bras , tu peux  
 „ du séjour des élus nous obtenir le secours  
 „ de Dieu même.

„ Mortel , nous t'avons vu combattre  
 „ pour nous : immortel aujourd'hui , tu  
 „ seconderas nos armes avec des armes  
 „ invincibles & célestes. Accoutume - toi à  
 „ recevoir

„ recevoir nos hommages ; sois notre re-  
„ fuge , notre asyle dans nos dangers.  
„ Victorieux un jour , & triomphans , nous  
„ irons acquitter , dans les temples , les  
„ vœux que nous t'aurons faits. „

Ainsi parla Bouillon : déjà la nuit obscure avoit éteint le flambeau du jour. Le sommeil vient charmer les ennuis & suspendre la douleur & les larmes des Chrétiens : mais leur chef tout plein du siège de Solime , songe à construire des machines & ne se livre qu'un moment aux douceurs du repos.

Il se leve avec le soleil , & lui-même il veut accompagner la pompe funebre. A la vue du camp , au pied d'une colline , on a fait à Dudon un cercueil de cyprès ; un palmier superbe le couvre de ses rameaux : on y dépose le corps du guerrier : les Prêtres par des chants & par des sacrifices implorent la clémence céleste.

Aux branches du palmier sont suspendus des trophées & des armes que jadis , dans des combats plus heureux , Dudon

avoit conquises sur les Syriens & sur les Persans. Au tñonc sont attachés sa cuirasse & son armure. On y grave ensuite ces mots : *Ci gît Dudon. Passant , honore les cendres d'un Héros.*

Bouillon , après avoir rempli ce triste & pieux devoir , envoie tous les travailleurs , sous une escorte sûre , dans une forêt voisine : elle est cachée dans des vallons : un Syrien l'avoit fait connoître aux François. C'est-là que vont se préparer les instrumens de la perte de Solime.

Animés d'un zele égal , ils font gémir les arbres sous les coups redoublés de la coignée. Tous sont à cette antique forêt des outrages qu'elle n'avoit point encore éprouvés. Le palmier sacré , le frene sauvage , le funebre cyprès , les sapins & les hêtres tombent sous l'acier tranchant. L'orme expire avec la vigne qui l'embrasse.

On abbat & les ifs & les chênes qui virent mille fois renouveler le printems & leur feuillage , qui mille fois résisterent immobiles à l'effort des vents conjurés. Les

chariots gémissent , les effieux crient sous les fardeaux dont ils sont chargés. Au bruit des armes , aux cris confus des Chrétiens , les bêtes sauvages désertent leurs retraites , & les oiseaux abandonnent leurs asyles.





## CHANT IV.

PENDANT que tout conspire à hâter les instrumens destructeurs de Solime , l'éternel ennemi des humains , lance sur l'armée chrétienne des regards allumés du sombre feu de l'envie : à la vue du zèle qui l'anime , sa rage s'enflamme ; lui-même il se déchire de ses propres morsures ; & tel qu'un taureau frappé du coup mortel , il exhale sa douleur par des soupirs & par des mugissemens.

Bientôt il ne songe plus qu'à réunir sur la tête des Chrétiens les plus cruels fléaux : il ordonne que dans son noir palais , son horrible sénat s'assemble : insensé ! qui croit que sa fureur peut balancer les décrets de l'Être-suprême ; qui ose s'égalér à lui & qui oublie quels foudres , quels carreaux lance le bras d'un Dieu vengeur.

D'un son lugubre & rauque , l'inférieure trompette appelle les habitans des ombres



éternelles : le Tartare est ébranlé dans ses gouffres noirs & profonds : l'air ténébreux répond par de longs frémissemens. Tel, & moins bruyant encore, le tonnerre gronde, éclate & tombe : de moins terribles secousses font trembler la terre quand les vapeurs amoncelées dans son sein, s'agitent, s'allument & s'embrasent.

Soudain les puissances de l'abyme accourent à pas précipités : ciel ! quels spectres, étranges, horribles, épouvantables ! la terreur & la mort habitent dans leurs yeux : quelques-uns, avec une figure humaine, ont des pieds de bêtes farouches ; leurs cheveux sont entrelacés de serpens : leur croupe immense & fourchue se recourbe en replis tortueux.

On voit d'immondes harpies, des centaures, des sphinx, des gorgones, des scyllés qui abboient & dévorent ; des hydres, des pythons, des chimères, qui vomissent des torrens de flamme & de fumée : des Polyphèmes, des Gériens, mille monstres nouveaux, mille formes plus bizarres, que

jamais n'en rêva l'imagination , mêlées & confondues ensemble.

Ils se placent , les uns à la gauche , les autres à la droite de leur sombre Monarque. Assis au milieu d'eux , il tient d'une main un sceptre rude & pesant : son front superbe armé de cornes menaçantes surpasse en hauteur le roc le plus élevé , l'écueil le plus sourcilleux ; Calpé , l'immense Atlas lui-même ne seroient auprès de lui que d'humbles collines.

Une horrible majesté empreinte sur son farouche aspect , accroît la terreur & redouble son orgueil : son regard , tel qu'une funeste comète , brille de l'éclat des poisons dont ses yeux sont abreuvés. Une barbe longue , épaisse , hideuse , enveloppe son menton & descend sur sa poitrine velue : sa bouche dégouttante d'un sang impur s'ouvre comme un vaste abyme.

De cette bouche empestée s'exhalent un souffle empoisonné & des tourbillons de flamme & de fumée. Ainsi l'Ethna , de ses flancs embrasés , vomit , avec un bruit

affreux , de noirs torrens de soufre & de bitume. Au son de sa voix terrible , Cerbere se taît épouvanté ; l'Hydre est muette ; le Cocyte s'arrête immobile , l'abyme tremble , & ses gouffres ténébreux répètent ces sinistres accens.

„ Divinités de l'enfer , vous qui méritiez  
„ mieux d'être assis au-dessus du soleil ,  
„ dans ces régions d'où vous tirez votre  
„ origine ; vous que la grande révolution  
„ précipita jadis avec moi du séjour du  
„ bonheur dans ces horribles cachots , je  
„ ne vous rappellerai point les soupçons  
„ jaloux & les cruels dédains du tyran qui  
„ nous opprime ; ni notre glorieuse & trop  
„ funeste entreprise. Arbitre de tout , il  
„ regne aujourd'hui sur les étoiles ; & nous ,  
„ l'événement a décidé que nous étions des  
„ rebelles.

„ Au lieu de ce jour pur & serein , au  
„ lieu de ce soleil , au lieu de ces globes  
„ lumineux , qu'autrefois nous habitions ,  
„ le barbare nous a renfermés dans cet  
„ abyme obscur ; il ne nous permet plus

„ d'aspirer à nos premiers honneurs , à  
„ notre félicité première. Et encore , ah  
„ cruel souvenir ! souvenir affreux qui  
„ aigrit mes peines & mes supplices , dans  
„ cet immortel séjour sa haine appella  
„ l'homme , l'homme , sa créature , cet  
„ infecte aussi vil que la fange dont il est  
„ né !

„ C'étoit trop peu pour sa vengeance :  
„ afin de mieux nous punir , il a livré en  
„ proie à la mort son fils même. Il est  
„ venu ce fils ; il a brisé les barrières du  
„ tartare ; il a osé porter ses pas dans notre  
„ empire , & nous arracher des âmes que  
„ le sort nous avoit dévouées. Riche de  
„ nos dépouilles , il est retourné dans les  
„ cieus , & l'enfer vaincu a servi d'orne-  
„ ment à son triomphe.

„ Mais pourquoi renouveler encore nos  
„ profondes douleurs ? qui ne connoît pas  
„ & ses injures & les affronts qu'il nous a  
„ faits ? en quel tems , en quel lieu le bar-  
„ bare a-t-il suspendu le cours de ses ou-  
„ trages ? mais oublions d'anciens ressentis-

„ mens ; de nouvelles offenses doivent  
„ enflammer notre courroux. Eh ! Ne voyez-  
„ vous pas comme il tente de rappeler  
„ toutes les nations à son culte ?

„ Et nous , engourdis par nos malheurs ,  
„ nous traînerons dans l'inaction des mo-  
„ mens inutiles ! un généreux courroux  
„ n'enflammera pas votre courage ? &  
„ nous souffrirons que chaque jour le peuple  
„ soumis à ses loix s'aggrandisse dans  
„ l'Asie , qu'il subjugué la Palestine , que  
„ le culte , que la gloire de notre oppresseur  
„ s'étende encore , que son nom retentisse  
„ dans de nouvelles langues , qu'il soit  
„ chanté dans de nouvelles hymnes , qu'on  
„ le grave sur des nouveaux bronzes & sur  
„ des marbres nouveaux ?

„ Nous souffrirons que nos idoles tom-  
„ bent anéanties : que nos autels deviennent  
„ ses autels , qu'à lui seul on adresse des  
„ vœux , que pour lui seul l'encens brûle ,  
„ qu'à lui seul on offre de l'or & des par-  
„ fums ? & nous , pour qui jamais temple  
„ ne fut impénétrable , nous n'aurons plus

„ un asyle sur la terre ; & privé du tribut  
„ accoutumé , errant au milieu d'un em-  
„ pire solitaire , votre Roi regnera sur des  
„ déserts !

„ Non. J'en jure par cette antique valeur  
„ qui respire & qui vit encore en nous. Ne  
„ sommes - nous pas tels que nous étions ,  
„ lorsque armés du fer & de la flamme ,  
„ nous disputâmes l'empire des cieux ? nous  
„ succombâmes , je l'avoue , dans ce com-  
„ bat ; mais le courage ne manqua point  
„ à nos projets : la palme fut au plus heu-  
„ reux ; il nous resta la gloire d'avoir tout  
„ osé , & de n'avoir pas été accablés par  
„ notre infortune.

„ Mais pourquoi vous arrêterai-je encore ?  
„ Allez , ô mes fideles compagnons , ma  
„ force & mon appui ! Allez , volez , anéan-  
„ tissez dans son berceau une puissance en-  
„ nemie : éteignez cette flamme naissante  
„ avant qu'elle ait embrassé la Palestine :  
„ mêlez-vous parmi eux , & pour les perdre ,  
„ employez tour à tour , & la ruse & la  
„ force.

„ Que ma volonté soit le destin. Que les  
„ uns errent dispersés ; que les autres tom-  
„ bent sous vos coups : que d'autres , ido-  
„ lâtres d'un doux regard , esclaves d'un  
„ sourire , languissent plongés dans la mol-  
„ lesse & dans de honteuses amours , que  
„ rebelles & divisés , Chrétiens contre  
„ Chrétiens , eux-mêmes ils se déchirent &  
„ s'égorgent. Que tout le camp périsse exter-  
„ miné , & que les derniers vestiges en  
„ disparoissent. „

Il parloit encore ; & déjà les esprits in-  
fernaux se sont élancés avec furie du sein  
de la nuit profonde vers le séjour de la  
lumière. Ainsi les vents mutinés & les  
bruyantes tempêtes s'échappent de leurs  
prisons , vont obscurcir le ciel & portent  
sur la terre & sur la mer le ravage & la  
destruction.

Bientôt , les ailes déployées , ils se dis-  
persent dans les différentes parties du monde ;  
& par de nouvelles ruses , par de nouveaux  
artifices , ils commencent à signaler leur fu-  
neste adresse. O Muse ! redis - moi quels

furent les premiers fléaux dont ils frappèrent les Chrétiens ; quelles mains servirent leur fureur ? tu le fais : la renommée l'a publié ; mais à peine ses derniers accens ont retenti jusqu'à nous.

Sur le trône de Damas étoit assis le fameux Hidraot , magicien célèbre : dès l'âge le plus tendre , Hidraot s'étoit adonné à l'art des devins ; & ce goût funeste étoit devenu sa passion. Mais que lui sert une science trompeuse , s'il ne peut prévoir l'issue d'une guerre incertaine ? ni l'aspect des étoiles fixes ou errantes , ni l'enfer même , n'ont pû lui découvrir la vérité.

O chimere ! ô profonde ignorance des mortels ! que leurs jugemens sont vains ! que de ténèbres dans leurs clartés ! Hidraot a prédit que le ciel préparoit , dans l'orient , la destruction & la mort à l'invincible armée des Chrétiens. Il voit l'Egyptien couronné par la victoire , & dans son erreur , il veut que son peuple partage ses lauriers & ses conquêtes.

Mais la valeur trop connue des Chrétiens



tiens lui fait craindre une victoire funeste & sanglante. Il forme le dessein de les affoiblir & de les livrer à demi vaincus aux forces de l'Egypte & aux siennes. Pendant qu'il roule ces pensées, un ange de ténèbres vient verser dans son sein de nouvelles noirceurs & de nouveaux poisons.

Lui-même il l'inspire ; lui-même lui fournit les moyens de consommer ses projets. Hidraot a une niece à laquelle tout l'Orient donne la palme de la beauté : elle a tous les attraits, tout l'art de son sexe ; elle connoît tous les secrets de la magie. Hidraot l'appelle, lui confie ses desseins, & veut qu'elle-même les conduise & les exécute.

„ Objet de ma tendresse, lui dit-il, toi  
 „ qui sous une blonde chevelure, sous les  
 „ traits les plus enchanteurs, caches le cou-  
 „ rage le plus mâle & la prudence de l'âge  
 „ le plus mûr ; toi qui déjà m'effaces dans  
 „ l'art dont je te donnai les premières le-  
 „ çons, je roule dans ma pensée un projet  
 „ important : si tu me secondes, le succès  
 „ est assuré. Que ta main fidele & hardie

---

## 110 LA JÉRUSALEM

---

„acheve une trame qu'a ourdi ma vieil-  
„lesse.

„Va dans le camp de nos ennemis ;  
„emploie , pour les séduire , tout l'art de  
„ton sexe & tous les secrets de l'amour.  
„Les yeux baignés de larmes , laisse tomber  
„d'humbles prières : que des soupirs se  
„confondent avec tes paroles & les entre-  
„coupent. Beauté gémissante , éplorée ,  
„fléchis les cœurs les plus obstinés. Que le  
„voile de la pudeur couvre l'audace de  
„tes desirs ; que dans tes mains , le men-  
„songe se peigne des couleurs de la vérité.

„Séduis , s'il se peut , Godefroi le pre-  
„mier. Qu'épris de tes regards , enivré de  
„tes discours , il oublie , auprès de toi , la  
„gloire & les conquêtes & ne respire plus  
„que l'amour. S'il t'échappe , enchaîne du  
„moins les guerriers les plus distingués ;  
„entraîne-les à ta suite dans des lieux  
„d'où ils ne reviennent jamais. „ Il entre  
„ensuite dans des détails plu étendus :  
„Enfin , ajoute-t-il , pour ta religion ,  
„pour ta patrie , ose tout : une si belle  
„cause rend tout légitime. „

Armide , fiere de sa beauté , des avantages de son sexe & de son âge , se dévoue à l'entreprise. Dès que la nuit a répandu ses premieres ombres , elle part & marche par des sentiers inconnus & secrets. En habits de femme , sans armes que ses attraits , elle se croit déjà sûre de la victoire , & voit à ses pieds des Héros indomptés. Une adroite politique donne à son départ des motifs chimériques , & amuse le peuple par de vaines rumeurs.

Bientôt Armide est dans les lieux où les Chrétiens ont dressé leurs tentes. Au premier aspect de cette beauté s'élève un murmure confus ; tous les regards se fixent sur elle. Telle une comete , ou un astre inconnu , attire les yeux des mortels étonnés de son éclat. On s'empresse autour d'elle ; on se demande quelle est cette belle étrangere & quel motif l'amene.

Jamais Argos , jamais Chypre ou Délos , ne virent une figure si parfaite , des traits si touchans. L'or de sa chevelure tantôt brille au travers du voile transparent qui la couvre ,

tantôt se dérobe au voile même & répand un plus vif éclat. Ainsi, quand le ciel devient plus pur & plus serein, le soleil, du sein de la nue qui le captive, lance des rayons encore pâles; mais bientôt dégagé de sa prison, il darde tous ses feux & redouble la clarré.

Ses cheveux flottent en ondes sur ses épaules, & le zéphyr, en se jouant, y forme des ondes nouvelles. Son œil avare des trésors de l'amour & des siens, les cache sous sa paupière abaissée. Sur son teint, l'incarnat de la rose se mêle & se confond avec l'ivoire; mais, sur sa bouche, qui respire un souffle amoureux, brille le seul incarnat de la rose.

Sa gorge à demi-nue étale la blancheur de l'albâtre le plus pur : c'est-là que l'amour repose; c'est de-là qu'il lance & ses traits & ses feux : deux globes arrondis par la main des graces, s'élèvent & s'abaissent tour à tour : l'œil en découvre une partie; l'autre est cachée par une robe envieuse & jalouse : impuissante barrière qui résiste aux regards

& ne peut arrêter la pensée. Moins enchantée de ce qu'on voit, qu'avide de ce qu'on ne voit pas, l'imagination s'élance & pénétre les appas les plus secrets.

Tel qu'un rayon de lumière passe à travers l'onde ou le crystal, sans les diviser; telle l'imagination perce les voiles les plus sombres & les plus épais : elle erre au milieu des merveilles les plus cachées; les contemple à loisir, & les peint ensuite au désir qui brûle & s'enflamme encore davantage.

Armide s'avance au milieu d'une foule empressée qui la loue & qui la dévore des yeux. Elle apperçoit l'impression que fait sa beauté & semble ne pas l'appercevoir; mais elle sourit dans son cœur, & déjà elle compte ses succès & ses victoires. Elle s'arrête un moment & demande à paroître devant Bouillon. Eustache accourt; Eustache le plus jeune des frères de Godefroi.

A l'éclat de cette beauté divine, le guerrier imprudent se précipite; semblable à cet insecte ailé qui va chercher la lumière & la mort; il veut contempler de plus près

ces yeux qu'une douce pudeur semble abaïffer. Il les voit ; un feu soudain s'en échappe & l'embrase : plein de la hardisse que son âge & l'amour lui inspirent.

„ Madame, lui dit-il , si pourtant je  
 „ dois vous appeller de ce nom , car vous  
 „ n'avez rien de mortel : non, jamais le ciel  
 „ ne répandit sur une foible créature tant  
 „ de graces & tant d'éclat : que cherchez-  
 „ vous ? d'où venez-vous ? Quel bonheur ,  
 „ ou quelle infortune vous conduit en ces  
 „ lieux ? Dites-moi qui vous êtes ? faites  
 „ que je vous rende les hommages , ou plu-  
 „ tôt le culte qui vous est dû.

„ — Vous louez trop , Seigneur , une  
 „ triste & malheureuse beauté : ce n'est déjà  
 „ plus une mortelle que vous voyez ; c'est  
 „ une infortunée , morte aux plaisirs , &  
 „ qui ne vit que pour la douleur : étrangère ,  
 „ fugitive , sans autre bien que ma vertu ,  
 „ je viens , dans ces lieux , chercher un  
 „ asyle : je viens mettre aux pieds de Gode-  
 „ froi mes malheurs & une confiance que sa  
 „ bonté connue a fait naître.

„ O vous , si vous êtes en effet généreux  
„ & sensible , daignez m'ouvrir un accès  
„ facile auprès de ce Héros. Il est juste ,  
„ répond Eustache , que le frere de Gode-  
„ froi soit auprès de lui votre introducteur  
„ & votre appui : non , beauté charmante ,  
„ vos vœux ne seront point trompés : je  
„ vous réponds d'un frere qui m'aime & me  
„ considère ; disposez & de son pouvoir &  
„ de mon bras. „

Il dit , & guide ses pas dans l'asyle secret  
où le pieux Bouillon seul avec des guerriers  
choisis se dérobe aux regards d'une foule  
importune. Elle s'incline avec respect , &  
le front couvert d'une modeste rougeur , elle  
garde le silence : le Héros calme ses craintes,  
rassure ses esprits & la console : enfin d'un  
son de voix dont la douceur enchante les  
sens , elle adresse à Godefroi ce perfide dis-  
cours.

„ Prince invincible , dont le nom vole  
„ avec tant de gloire dans tout l'univers ;  
„ vainqueur de tant de Rois & de tant de  
„ nations qui s'honorent de tes fers & de  
„ leur défaite , par-tout on connoît ta vertu,

„ tes ennemis mêmes l'estiment & la louent ;  
 „ elle fait naître leur confiance & les in-  
 „ vite à implorer tes bontés & ton appui.

„ Quoique née au sein d'une religion que  
 „ tu as abaissée & qu'aujourd'hui tu veux  
 „ anéantir, j'ose te redemander le trône &  
 „ le sceptre de mes aïeux : j'espère l'obtenir  
 „ de ta valeur & de ta générosité. D'autres  
 „ implorent le bras de leurs amis contre la  
 „ fureur d'un étranger, & moi c'est un fer  
 „ ennemi que j'invoque contre mon propre  
 „ sang, contre ce sang qui a juré ma  
 „ perte.

„ Oui , c'est toi que j'implore ; c'est en  
 „ toi que j'espère ; seul tu peux me replacer  
 „ au rang d'où j'ai été précipitée. Ce bras  
 „ funeste à tes ennemis, doit être aussi se-  
 „ courable aux malheureux. On ne vantera  
 „ pas moins ta bienfaisance que tes triom-  
 „ phes. Parmi tant de trônes abattus , on  
 „ comptera encore pour ta gloire, mon trône  
 „ relevé par tes mains.

„ Peut-être une croyance qui n'est pas la  
 „ tienne, sera-t-elle un titre à tes yeux pour



„ dédaigner mes prieres & mes larmes !  
„ mais si je ne crois pas à ta loi , je crois à  
„ tes vertus : ma confiance me donne des  
„ droits sur ton cœur , & ces droits ne sau-  
„ roient être vains : j'atteste le Dieu su-  
„ prême , ce Dieu que j'adore comme toi ,  
„ jamais cause plus juste n'obtint le secours  
„ de ton bras. Mais pour mieux t'en con-  
„ vaincre , entends l'histoire de mes mal-  
„ heurs & des crimes qui les ont produits.

„ Je suis fille d'Arbilan , qui régna sur  
„ Damas : né loin du trône , la belle Cha-  
„ rielée l'y fit monter en lui donnant sa  
„ main. Hélas ! mes yeux n'ont jamais vu  
„ cette vertueuse mere. Les siens se ferme-  
„ rent quand les miens s'ouvrirent à la lu-  
„ miere ; & le jour funeste qui éclaira sa  
„ mort éclaira ma naissance.

„ A peine un lustre s'étoit écoulé depuis  
„ qu'elle eut quitté sa dépouille mortelle ,  
„ mon malheureux pere succomba lui-même  
„ à son sort , & laissa mon enfance & les  
„ rênes de l'état entre les mains d'un frere  
„ qu'il chérissoit de l'amitié la plus tendre :

„ son attachement & ses bienfaits devoient  
 „ lui assurer sa foi , si la vertu & la recon-  
 „ noissance habitoient dans le cœur d'un  
 „ mortel.

„ Chargé de ce double dépôt , il ne  
 „ sembla d'abord occupé que de mon bon-  
 „ heur : tout l'Orient vantoit sa fidélité in-  
 „ corruptible , sa tendresse , son amour  
 „ vraiment paternel. Peut-être déjà sous un  
 „ masque imposteur , le cruel cachoit ses  
 „ ténébreux desseins : peut-être aussi que  
 „ destinant à son fils mes états & ma main ,  
 „ son cœur n'étoit pas encore ouvert au  
 „ crime.

„ Je croissois ; son fils croissoit avec  
 „ moi : enfant indocile dont l'ame épaisse  
 „ & grossiere ne put être façonnée par l'édu-  
 „ cation. Sous l'aspect le plus hideux , il  
 „ cache le cœur le plus vil ; il a la bassesse  
 „ de l'avarice & les hauteurs de l'orgueil ,  
 „ sauvage dans ses manieres , corrompu  
 „ dans ses mœurs , c'est un composé monf-  
 „ trueux de vices que ne rachètent aucunes  
 „ vertus.

„ Et c'étoit-là l'époux que me réservait  
„ mon fideletuteur ! plus d'une fois il m'an-  
„ nonça qu'il falloit avec lui partager &  
„ mon lit & mon trône : discours séduifans,  
„ ruse , adrefse , il employa tout pour m'y  
„ faire consentir : mais jamais il ne put  
„ m'arracher la fatale promesse ; jamais il  
„ n'obtint de moi que le silence ou le refus.

„ Enfin un jour il me quitte d'un air  
„ fombre & ténébreux , miroir trop fidele  
„ de fon cœur agité : je crus bien alors lire  
„ fur fon front l'histoire de mes malheurs.  
„ Pendant l'horreur des nuits , des songes  
„ effrayans , des spectres hideux , vintrent  
„ troubler mon sommeil : une fatale horreur  
„ imprima , dans mon ame , le funeste  
„ préfage de mes infortunes.

„ Souvent l'ombre de ma mere s'offroit à  
„ ma vue , pâle , défigurée & couverte d'un  
„ nuage de douleur. Hélas , qu'elle étoit  
„ changée ! qu'elle ressembloit peu à ce  
„ que je l'avois vue dans ses portraits !  
„ fuis , ma fille , fuis , me disoit-elle , la  
„ mort affreuse qui te menace. Pars , déjà

„ je vois le poison , déjà je vois le fer dans  
„ la main d'un perfide prêt à t'égorger.

„ Que servoient , hélas ! ces présages du  
„ péril qui s'approchoit. Tremblante , ir-  
„ résolue , ma timide jeunesse ne trouvoit  
„ ni conseils ni secours. Sortir seule de mes  
„ états , aller mendier la pitié dans une  
„ terre étrangere , c'étoit pour moi un  
„ sort plus affreux que la mort même. Oui ,  
„ j'aimois mieux perdre la vie dans les  
„ lieux qui m'avoient vu naître.

„ Malheureuse , je craignois la mort &  
„ je n'osois la fuir ! je craignois de déceler  
„ mes craintes mêmes & de hâter l'heure  
„ marquée pour ma perte. Ainsi toujours  
„ inquiète & troublée , je traînois dans un  
„ long supplice le reste de mes déplorables  
„ jours. Semblable à un infortuné qui croit  
„ voir à chaque instant tomber le glaive  
„ fatal suspendu sur sa tête.

„ Enfin un jour , dois-je en rendre  
„ graces au destin , ou le sort me réservait-  
„ il à de plus affreux revers ; un jour l'un  
„ des ministres dont mon pere avoit élevé  
„ l'enfance ,

„ l'enfance , se présente à ma vue , m'an-  
„ nonce que le tyran a juré ma perte , que le  
„ terme s'approche , que lui - même il a  
„ promis au barbare de m'apporter , dans  
„ le jour , la coupe empoisonnée.

„ Il m'ajoute que la fuite seule peut dé-  
„ rober ma tête au coup qui la menace :  
„ lui-même il m'offre son secours , me ras-  
„ sure & m'encourage. Je me livre à ses  
„ conseils , & je me détermine à fuir au  
„ milieu des ténèbres , loin du tyran &  
„ loin de ma patrie.

„ La nuit se leve plus noire & plus obs-  
„ cure , & couvre notre entreprise du secret  
„ de son ombre. Je pars avec deux de mes  
„ femmes que j'avois choisies pour compa-  
„ gnes de mon infortune : mais toujours  
„ mes yeux se reportent sur les lieux où je  
„ commençai de respirer le jour ; ils s'y at-  
„ tachent , & ne peuvent se rassasier d'une  
„ vue si chère.

„ Mes regards & ma pensée m'y rappel-  
„ lent sans cesse , & mes pas m'en éloignent  
„ malgré moi. Tels des matelots qu'une

„ tempête soudaine arrache à un rivage  
„ chéri , luttent contre les flots qui les en-  
„ traînent , & cherchent encore des yeux  
„ cette terre qui se dérobe & s'enfuit . Toute  
„ la nuit & tout le jour qui lui succéda ,  
„ nous errâmes dans des lieux où jamais  
„ mortel n'imprima ses pas. Enfin nous ar-  
„ rivâmes à un château assis sur les frontières  
„ de mon royaume .

„ C'étoit le château d'Aronte ; le fidèle  
„ Aronte qui m'avoit sauvée & qui avoit  
„ accompagné ma fuite. Cependant le  
„ traître qui voit que sa victime échappe au  
„ coup mortel , entre dans des transports  
„ de fureur & de rage ; il rejette sur nous  
„ ses propres forfaits , & nous accuse ,  
„ Aronte & moi , du crime qu'il a voulu  
„ commettre .

„ Il publie qu'Aronte , séduit par mes  
„ présens , lui préparoit un breuvage em-  
„ poisonné ; que j'ai voulu sa mort pour  
„ me délivrer d'un censeur importun , qui  
„ éclaire ma conduite & retient mes cou-  
„ pables penchans : qu'entraînée enfin par

„ une passion infâme , je vais livrer à mille  
„ amans ma jeunesse & mes appas. Honneur  
„ sacré que j'adore , ah plutôt que d'être  
„ infidèle à tes loix , puisse la foudre me  
„ frapper & m'anéantir !

„ Qu'affamé de mes trésors , altéré de  
„ mon sang innocent , le barbare ait juré  
„ ma perte , ce n'est qu'un malheur ; mais  
„ que d'un souffle impur il ose flétrir ma  
„ vertu ; ah ! c'est le plus cruel , le plus  
„ sensible des outrages. L'impie qui craint  
„ le ressentiment de mes sujets , les abuse  
„ par des mensonges adroitement tissus ; &  
„ leur bras , prêt à venger mon innocence ,  
„ s'arrête dans la crainte de protéger le  
„ crime.

„ Assis sur mon trône , le front orné de  
„ mon diadème , le cruel ne met point  
„ encore de terme à l'infortune & à l'op-  
„ probe dont il veut m'accabler. Furieux ,  
„ il menace de brûler Aronte dans son châ-  
„ teau , si de lui-même il ne vient lui de-  
„ mander des fers : & à moi , malheu-  
„ reuse ! & aux compagnes de mon sort ,

„ ce n'est plus la guerre qu'il nous annonce ,  
„ c'est la mort & l'échaffaud.

„ Il veut , dit-il , laver dans mon sang la  
„ honte que j'ai imprimée sur son front , &  
„ rendre à mon rang & à ma famille l'hon-  
„ neur & l'éclat que je leur ai fait perdre .  
„ Mais il ne craint en effet que de se voir  
„ enlever le sceptre qui m'appartient , & ce  
„ n'est que sur mes débris qu'il croit pou-  
„ voir affermir son trône.

„ Hélas ! il ne réussira que trop dans ses  
„ coupables desseins. Oui , Seigneur , si ton  
„ bras ne me protège , mon sang éteindra  
„ sa colere que n'ont pu éteindre mes larmes.  
„ Malheureuse , innocente , sans ressource ,  
„ sans appui , je me jette à tes pieds , j'em-  
„ brasse tes genoux , je te demande & l'hon-  
„ neur & la vie.

„ Je t'en conjure par ce bras qui anéantit  
„ l'orgueil & l'impiété ; par ce bras ven-  
„ geur de la justice , par tes victoires , par  
„ ces temples que tu as relevés & que tu vas  
„ secourir ; daigne te laisser fléchir à mes  
„ prières : que ta pitié me conserve à la fois



» & le sceptre & la vie. Ta pitié ! non Seigneur , je n'implore que ta raison & ton  
» équité.

» Le ciel t'a donné de vouloir être  
» juste , & le destin , de pouvoir ce que  
» tu veux : en me sauvant , tu peux acquérir des états qui ne seront soumis à  
» mes loix que pour obéir aux tiennes. De  
» tant de héros , permets que dix seulement  
» m'accompagnent. Seuls ils suffiront pour  
» me rétablir sur un trône où me rappelle  
» lent l'attachement des grands & la  
» fidélité du peuple.

» Un des habitans les plus distingués de  
» Damas , chargé de la garde d'une porte  
» secrète , me promet de me la livrer &  
» de m'introduire la nuit dans le palais  
» même : il me garantit le succès si j'obtiens  
» quelques secours de toi , si foible qu'il  
» soit , il y comptera plus que sur une  
» armée qui viendrait d'ailleurs , tant il  
» estime le nom & la valeur des Chrétiens.

A ces mots , elle se tait , & attend la  
réponse de Godefroi. Mais son attitude &

son silence même parlent encore , & ont l'énergie de la prière la plus touchante. Godefroi balance incertain & ne fait à quel parti s'arrêter ; il craint les artifices des Sarrafins ; il sent , qu'infidèle à Dieu , l'homme est toujours près de l'être à l'homme : mais une sensibilité impérieuse , la vertu des grandes ames , le presse & le domine.

D'autres motifs encore l'intéressent aux infortunes d'une Reine qui l'implore. Il sent combien il importe à ses projets de placer sur le trône de Damas une Princesse qui , liée par ses bienfaits , lui ouvre les chemins , seconde ses desseins & lui fournisse contre l'Egypte & ses alliés , des troupes , des armes & des trésors.

Pendant qu'il flotte irrésolu , & que les yeux baissés il pèse les motifs qui doivent le déterminer , Armide , les regards attachés sur lui , attend en suspens l'arrêt de sa bouche : elle l'observe & l'érudie : la réponse tarde déjà trop au gré de ses desirs ; elle s'en alarme , elle en soupire ; enfin le

héros prononce un refus dont ses expressions adoucissent la rigueur.

» Madame, si une entreprise pour laquelle  
» le ciel même nous a choisis ne deman-  
» doit pas ici nos bras & nos épées, vous  
» pourriez fonder sur nous l'espoir le plus  
» certain : ce ne seroit pas une stérile pitié,  
» ce seroient des secours prompts & efficaces  
» que nous vous offririons. Mais notre pre-  
» mier devoir est d'affranchir le Peuple de  
» Dieu & de rendre à ces murs sacrés leur  
» liberté première. Ce seroit un crime pour  
» nous d'affoiblir notre armée & de rallen-  
» tir le cours de nos victoires.

» Mais je vous promets, recevez pour  
» gage de ma promesse une foi qui jamais  
» ne fut donnée en vain, je vous promets  
» que si jamais nous arrachons, à un joug  
» odieux, ces murs révéérés, ces murs chéris  
» des cieux, nous suivrons l'impulsion de  
» notre pitié, & nous vous rendrons le  
» trône que vous avez perdu. Aujourd'hui  
» si je cédois à vos larmes, je serois un

» impie , & ma sensibilité seroit un par-  
» jure ».

A ces mots , Armide s'incline , & les  
yeux collés contre terre , elle reste un mo-  
ment immobile : bientôt elle leve vers le  
ciel ses regards affligés & toute baignée de  
larmes , dans l'attitude de la douleur la plus  
profonde : » Malheureuse ! s'écrie-t-elle ; eh !  
» quelle destinée fut jamais aussi constam-  
» ment déplorable que la mienne ? pour  
» que mon sort affreux ne change point ,  
» il faut que tout change dans la nature.

» Il n'est plus d'espoir pour moi : envain  
» je gémis & je pleure ; la prière ne peut  
» plus rien sur le cœur des mortels. Je  
» dois peut-être espérer que ma douleur  
» qui n'a pu te fléchir , fléchira le barbare  
» qui m'opprime ? Je ne t'accuserai point  
» d'inclémence ; je n'accuse que le ciel ,  
» auteur de mes disgraces : il endurecra ta  
» sensibilité , il rend ta pitié même inexo-  
» rable.

» Non , Seigneur , non , cè n'est point

» toi , c'est mon destin qui me refuse le  
» secours que j'implore. Destin cruel , fu-  
» neste destin , arrache-moi encore les restes  
» d'une odieuse vie ! hélas ! c'étoit trop peu  
» de m'avoir enlevé mes parens au printems  
» de leurs jours , il faut que tu me précipites  
» de mon trône & que tu enfonces le poi-  
» gnard dans le sein de ta victime !

» Partons , quittons des lieux où l'hon-  
» neur ne me permet plus de m'arrêter.  
» Mais où fuir ? où cacher mon infortune ?  
» Quel asyle me reste contre le tyran qui  
» me poursuit ? Il n'est point dans l'univers  
», de retraite inaccessible à sa fureur. Mais  
», pourquoi balancer ? Je vois la mort , je  
», ne puis la fuir , allons , ma main pré-  
», viendra ses coups , , !

Elle se tait : un noble & généreux dépit  
se peint dans ses regards. D'un air triste ,  
indigné , elle se détourne & feint de s'éloi-  
gner. Ses larmes , des larmes de colere &  
de douleur coulent en abondance & sem-  
blent , aux rayons du soleil , des perles qui  
tombent de ses yeux.

Ses joues en sont inondées : tel paroît un lys lorsqu'aux premiers feux du jour le zéphir épanouit son sein tout brillant des pleurs de l'aurore , & d'un souffle amoureux le flatte & le caresse.

Mais de ces larmes naît un feu secret qui s'insinue dans les cœurs , s'y attache & les embrase. Amour ! tout reconnoît ta puissance , tout sert à nourrir tes flammes ; mais , en faveur d'Armide , tu redoubles encore tes miracles.

Ses feintes douleurs arrachent de véritables pleurs & déchirent les cœurs les plus insensibles : tous s'affligent avec elle ; tous se disent à eux-mêmes , si elle ne trouve pas grace aux yeux de Godefroi , il faut qu'en naissant , il ait succé le lait d'une tigresse , que les Alpes l'aient enfanté au sein du rocher le plus affreux , ou que la mer en courroux l'ait vomie sur une rive sauvage ; le cruel ! qui peut affliger d'un refus une beauté si touchante ?

Pendant qu'ils murmurent & n'osent parler , le jeune Eustache tout brûlant

d'amour & de pitié, s'avance & adresse à  
Godefroï ce discours hardi : „ Mon frere ,  
„ vous seriez trop dur & trop insensible ,  
„ si vous ne cédiez pas enfin à nos vœux ,  
„ à nos desirs & à nos prieres.

„ Sans doute il ne faut pas que les Chefs  
„ abandonnent le siège , leurs troupes &  
„ leurs emplois : mais nous , guerriers isolés,  
„ qui ne recevons la loi que de notre cou-  
„ rage & qui ne commandons à personne ,  
„ nous pouvons fournir à votre choix dix  
„ défenseurs d'une si juste cause.

„ Venger l'innocence & la beauté , c'est  
„ toujours combattre pour le ciel ; & les  
„ dépouilles d'un injuste usurpateur , sont  
„ le plus noble trophée qu'on puisse con-  
„ sacrer à l'Etre-suprême. Quand un in-  
„ térêt certain ne m'entraîneroit pas à cette  
„ illustre entreprise , je m'y dévouerois par  
„ devoir : j'ai juré de protéger un sexe  
„ foible & sans défense , & je remplirai  
„ mes sermens.

„ Ciel ! si jamais en France & dans ces  
„ heureux climats où regne la courtoisie ,

„ on disoit que pour une cause si belle &  
 „ si légitime , nous avons craint de braver  
 „ les dangers & les fatigues : ah ! j'aime  
 „ mieux déposer ici mon casque & ma cui-  
 „ rasse ! allons guerriers sans courage ,  
 „ chevaliers sans honneur , quittons des  
 „ armes avilies dans nos mains , & n'usur-  
 „ pons plus un titre que notre lâcheté des-  
 „ honore. „

Il dit , & tous ses compagnons , d'une  
 voix unanime applaudissent à son discours ;  
 tous approuvent son conseil & en vantent  
 l'utilité : ils environnent Godefroi , ils le  
 pressent , ils le conjurent : „ Je cede , dit-il,  
 „ je me rends à tant de vœux réunis. Vous  
 „ le voulez ; la Princesse tiendra de vous  
 „ seuls un secours que ma raison ne peut  
 „ lui accorder.

„ Mais si vous en croyez Godefroi , mo-  
 „ dérez le zèle qui vous transporte. „ Il  
 dit : chacun croit qu'il autorise ce qu'il ne  
 fait que souffrir & brûle d'être un de ceux  
 que favorisera son choix. Que ne peuvent les  
 larmes de la beauté ? que ne peuvent des  
 discours



discours qu'une belle bouche prononce ? Il semble que des levres d'Armide pend une chaîne invisible qui lie & attache toutes les volontés à la sienne.

Eustache la rappelle : » Suspendez , dit-  
 » il , ô beauté divine , le cours de vos  
 » douleurs , bientôt vous aurez un secours  
 » qui calmera vos alarmes. » A ces mots  
 son front s'éclaircit ; le sourire de la joie  
 est sur ses levres ; de son voile elle sèche  
 ses yeux humides , & ses regards plus se-  
 reins semblent embellir la Nature.

Ensuite , du ton le plus doux & le plus  
 touchant , elle leur parle de sa reconnois-  
 sance & de leurs bienfaits : » Ils vivront  
 » éternellement , dit-elle , dans mon cœur ,  
 » & les siècles en conserveront la mémoire. »  
 Une éloquence muette , des gestes énergi-  
 ques , rendent ce que ne peut exprimer sa  
 langue. Enfin sous un masque imposteur ,  
 elle cache si bien ses desseins , qu'ils échap-  
 pent à l'œil le plus soupçonneux.

Fière de son premier succès , elle se  
 livre à la fortune qui sourit à ses artifices

& se hâte d'achever son criminel ouvrage. Par ses regards , par ses attraits , elle prétend effacer tout ce que firent jamais Médée & Circé avec leurs enchantemens. D'une voix de syrene elle se flatte d'endormir la prudence des plus sages guerriers.

Pour envelopper de nouveaux amans dans ses filets , elle emploie tous ses secrets & tous ses charmes. Sa figure inconstante & mobile , varie & se décompose à son gré. Elle change à chaque instant & d'air & de maintien : tantôt la pudeur est sur son front & tient ses yeux baissés ; tantôt elle promene ses regards avides : & tour-à-tour armée du frein ou de l'aiguillon , elle presse l'amant timide , ou retient l'amant indiscret.

Quand un guerrier modeste n'ose écouter ses desirs & cherche à éteindre ses feux , un doux sourire l'encourage : d'un œil satisfait & serein , Armide ranime son amour & dans son cœur glacé rallume la flamme & l'espérance.

Réservée dans ses discours , avare d'un

coup-d'œil, elle arrête l'audacieux au moment où il va s'oublier & lui imprime la crainte & le respect. Mais à travers les dédains dont son front est chargé, elle fait luire encore un rayon de pitié : l'amour est alarmé ; mais il n'éprouve point le désespoir & il s'accroît par les rigueurs mêmes.

Quelquefois elle se tient à l'écart, compose son visage & son attitude, & paroît absorbée dans la douleur. Des larmes naissent dans ses yeux & s'évanouissent ; ses amans trompés pleurent autour d'elle, & l'amour qui se déguise en pitié leur enfonce encore des traits plus cruels & plus perçans.

Soudain ce voile de douleur se déchire ; l'espérance renaît sur son front, elle revient à ses amans, elle leur parle ; son teint s'anime du feu de la gaité ; ses yeux en étincellent ; un ris céleste dissipe le nuage épais dont sa tristesse avoit enveloppé le cœur de ces guerriers.

Sa douce voix, son doux sourire, enivrent leurs sens ; leur ame succombe à tant

de plaisirs & semble prête à les abandonner. Amour , cruel amour , tes amertumes & tes douceurs sont également funestes , & les mortels périssent toujours , ou de tes maux , ou de tes remèdes !

Ainsi brûlés & glacés tour à tour , passant à chaque instant , du plaisir à la douleur , de la crainte à l'espérance , ces infortunés servent de jouet à la beauté qui les trompe. Si d'une voix foible & tremblante , ils osent murmurer leurs peines , simple & novice en amour , elle feint de ne pas les entendre.

Ou bien les yeux baissés , elle colore ses joues du rouge de la pudeur : les lys disparaissent sous les roses qui les effacent. Telle paroît l'aurore lorsqu'elle embellit le ciel de ses premiers rayons. Des nuances plus fortes expriment le dédain qui se mêle & se confond avec la pudeur.

Si elle surprend les premiers indices d'un feu prêt à éclater , elle fuit & se dérobe à l'amant interdit ; puis reparoît , & tour à tour lui offre & lui reprend l'occasion d'a-

vouer sa flamme. Ainsi, tout le jour, elle l'abuse, le fatigue par de vaines erreurs, & enfin lui ôte jusqu'à l'espérance : le malheureux soupire, semblable au chasseur qui, surpris par la nuit, perd la trace de la proie qu'il a poursuivie.

Tels furent les liens secrets dont Armide enchaîna mille & mille héros ; ou plutôt telles furent les armes qu'elle employa pour les dompter & les asservir à l'amour. Amour ! faut-il s'étonner si le fier Achille, Hercule, Thésée, céderent à ta puissance, quand des Chrétiens armés pour venger la querelle d'un Dieu, sont eux-mêmes arrêtés dans tes fers ?





## CHANT V.

PENDANT que la perfide remplit les cœurs d'une funeste ivresse , & que ne se bornant plus au nombre de guerriers qui lui ont été promis , elle se flatte d'en entraîner beaucoup d'autres sur ses pas ; Godefroi songe à qui il confiera l'exécution de cette hasardeuse entreprise. Entre tant de héros qui tous méritent & tous désirent de le fixer , son choix balance suspendu.

Enfin sa prudence décide qu'eux-mêmes ils donneront , au généreux Dudon , un successeur qui prendra sur lui ce choix difficile ; du moins personne ne pourra lui reprocher une injurieuse préférence : & il aura marqué , à cette troupe brillante , tous les égards & toute l'estime qu'il lui doit.

Il les appelle , & leur adresse ce discours :  
„ Braves Guerriers , mes sentimens vous  
„ sont connus ; je n'ai point prétendu re-

„ fuser à la Princesse le secours qu'elle de-  
„ mande , mais j'ai voulu attendre , pour  
„ le lui accorder , le moment favorable.  
„ Cet avis , je vous le propose encore &  
„ vous pouvez l'adopter : dans ce monde  
„ changeant & mobile , c'est souvent  
„ constance de varier dans ses desseins.

„ Mais si vous croyez toujours qu'il soit  
„ indigne de vous de ne pas courir au dan-  
„ ger , si votre généreuse audace dédaigne  
„ un conseil que dicte ma prudence peut-  
„ être trop timide à vos yeux , il ne sera  
„ pas dit que , malgré vous , j'aie arrêté  
„ vos pas. Jamais ma main n'appesantira  
„ sur vous un pouvoir que je dois à vos  
„ suffrages.

„ Pesez vous-mêmes les raisons & décidez  
„ à votre gré : mais avant tout , je veux que  
„ vous donniez un successeur à l'infortuné  
„ Dudon , & un chef à votre troupe : lui-  
„ même choisira parmi vous dix guerriers ;  
„ il n'en choisira que dix ; soumis dans ce  
„ seul point à mes ordres suprêmes , je ne

„ marque d'ailleurs aucunes bornes à son  
„ pouvoir. „

Il dit. Eustache , de l'aveu de ses compa-  
gnons , répond à son discours : „ Seigneur ,  
„ cette vertu lente dont les regards se por-  
„ tent dans l'avenir , doit être la tienne ; le  
„ courage & l'audace , voilà les nôtres. Ce  
„ sang-froid qui toujours marche d'un pas  
„ réfléchi , prudence dans un Général , ne  
„ seroit en nous que lâcheté.

„ D'ailleurs le danger auquel nous expose  
„ cette entreprise , balance-t-il les avan-  
„ tages qu'elle nous procure ? Dix guerriers  
„ iront donc , puisque tu le permets , tenter  
„ cette illustre aventure. „ Ainsi du voile  
de l'intérêt public , il couvre la passion qui  
l'entraîne ; & comme lui , ses compagnons  
cachent les désirs de l'amour sous le désir  
apparent de la gloire.

Cependant le jeune Bouillon regarde d'un  
œil jaloux le fils de la belle Sophie ; il admire  
en lui , mais il envie encore davantage cette  
valeur que rehaussent les dons de la nature :



il craint auprès d'Armide ce dangereux rival , & sa jalousie inspire à son cœur les moyens de l'éloigner. Il l'appelle à l'écart , & par ce discours adroit il cherche à séduire sa vanité.

„ Toi qui effaces la gloire de ton illustre  
„ pere , & qui jeune encore égales déjà les  
„ guerriers les plus renommés , Renaud ,  
„ dis-moi qui sera digne de nous comman-  
„ der ? moi qui soumis , à regret , au fa-  
„ meux Dudon , ne lui cédaï qu'en faveur  
„ de sa vieillesse , moi frere de Bouillon , à  
„ qui dois-je désormais obéir ? je ne con-  
„ nois que toi.

„ Egal de tous les guerriers par ta nais-  
„ sance , toi seul par ta gloire & par tes ex-  
„ ploits tu mérites de m'être préféré : je n'en  
„ rougis point, Godefroi lui-même rendroit  
„ hommage à ta valeur & te céderoit la  
„ palme : c'est donc toi que je veux recon-  
„ noître pour mon chef , si tu n'aimes mieux  
„ être le vengeur de la Princesse. Mais sans  
„ doute une gloire obscure & des exploits  
„ nocturnes ne flatteront pas ton courage.

„ Ici tu sauras , avec plus d'éclat , em-  
„ ployer ton bras & ta valeur. Si tu avoues  
„ mon zele , j'engagerai mes compagnons à  
„ te décerner le rang suprême : pour moi ,  
„ incertain encore , & irrésolu , je te de-  
„ mande de me laisser le maître , ou de  
„ suivre Armide , ou de combattre à tes  
„ côtés. „

A ces derniers mots , une rougeur involontaire couvre ses joues ; Renaud lit sur son front le secret qu'il veut cacher , & il en sourit : pour lui , les traits d'amour plus lents n'ont fait qu'effleurer son cœur ; & peu jaloux de suivre Armide , il souffre sans peine un rival.

Il est encore tout plein de la mort du généreux Dudon : il se croit avili si l'audacieux Argant survit encore long-temps à ce héros : il aime à entendre la voix de l'honneur qui l'appelle , & son jeune courage s'agite & s'anime au son de la véritable louange.

„ Je suis moins flatté , répond-il , d'ob-  
„ tenir les premiers rangs que de les mériter.  
„ Les sceptres & les dignités ne furent ja-

„ mais , à mes yeux , le prix de mes vertus ,  
„ ni l'objet de mon ambition : mais si tu  
„ m'appelles à cet honneur , si tu penses  
„ que je doive y prétendre , je n'aurai point  
„ la foiblesse de m'en croire indigne , &  
„ j'estimerai une valeur que vous jugerez de-  
„ voir récompenser d'un si beau titre.

„ Je ne brigue point , je ne refuse point  
„ ce haut rang ; & si je suis ton chef , tu  
„ dois compter sur mon choix. „ Eustache  
le quitte & va plier à ses desseins la fierté de  
ses compagnons. Mais Gernand prétend lui-  
même à la première place. Son cœur est  
blessé des traits d'Armide ; mais ce cœur al-  
tier ne balance point entre l'amour & la  
gloire.

Gernand descend de ces Rois de Norwege  
qui commanderent à de nombreuses pro-  
vinces : tant de couronnes entassées dans sa  
maison , les sceptres de son pere & de ses  
aïeux , nourrissent son orgueil. Renaud est  
né d'ancêtres , qui depuis plus de cinq  
siècles se sont illustrés , & dans la paix &  
dans la guerre ; mais fier de ses propres ex-

ploits , il n'emprunte point l'éclat d'un mérite étranger.

Gernand , qui pese tout au poids de l'or , qui ne mesure que l'étendue des possessions , & ne voit qu'obscurité par-tout où ne brille pas une couronne ; Gernand ne peut souffrir qu'un simple Chevalier ose être son rival ; il s'en indigne : la colere & le dépit qui le transportent ne connoissent plus de bornes ni de frein.

Un Ange de ténèbres qui voit la blessure profonde dont son cœur est atteint , s'insinue secrètement dans son sein , s'empare de ses pensées , les agite & les trouble. Il aigrit le courroux qui l'anime & la haine qui le dévore : sans cesse il fait retentir , au fond de son cœur , ces sinistres accens.

„ Renaud ton rival ! lui lutter contre toi  
 „ & t'opposer ses chimériques aïeux ? qu'il  
 „ compte , ce téméraire qui veut marcher  
 „ ton égal , qu'il compte les peuples soumis  
 „ à ses loix & les nations tributaires de son  
 „ sceptre ? Que sur les cendres de ses an-  
 „ cêtres , il montre autant de couronnes  
 „ qu'en

„ qu'en portent aujourd'hui tes parens ?  
„ Quelle audace dans le petit tyran d'un  
„ petit état ; dans un homme né en Italie au  
„ sein de la servitude ?

„ Qu'il triomphe , ou qu'il succombe ;  
„ qu'importe ? c'est déjà une victoire pour  
„ lui d'être devenu ton rival. Que dira  
„ l'univers ? Que Renaud a concouru avec  
„ Gernand ! Le rang qu'occupoit Dudon  
„ pouvoit te donner autant de gloire &  
„ d'éclat qu'il en eût reçu de toi ; mais il  
„ est avili depuis que Renaud a commencé  
„ d'y prétendre.

„ Ah ! si du séjour des immortels le gé-  
„ néreux Dudon abaisse encore ses regards  
„ sur la terre ; quel noble courroux doit  
„ l'enflammer quand il considère ce jeune  
„ téméraire , quand il songe à son orgueil  
„ & à son audace , quand il voit un enfant  
„ sans expérience se mesurer avec lui & as-  
„ pirer au prix qu'avoient obtenu son âge &  
„ ses exploits.

„ Il y aspire , il le demande , & au lieu  
„ du châtiment qui lui est dû , il remporte ,

„ & de l'honneur & des louanges. O honte !  
 „ ô bassesse ! on encourage son ambition ,  
 „ on applaudit à sa témérité. Mais si Bouil-  
 „ lon le voit , si Bouillon permet qu'il obtienne  
 „ le rang qui t'appartient , ne le souffre pas :  
 „ non tu ne dois pas le souffrir ; tu dois mon-  
 „ trer , & ce que tu es , & ce que tu peux. „

Au son de cette voix inconnue , son dé-  
 pit s'allume & s'enflamme : déjà son cœur  
 gonflé ne peut plus le contenir : il sort par  
 ses regards , il s'exhale dans ses discours. Si  
 quelque défaut se mêle aux vertus de son  
 rival , il l'exagère , il le grossit : sa fierté  
 n'est qu'orgueil ; son courage que témérité ,  
 démesure & fureur.

Il flétrit ses sentimens ; il obscurcit l'éclat  
 de ses exploits. Sa bouche distille sur-tout le  
 fiel & le poison de l'envie. Ses plaintes re-  
 tentissent aux oreilles même de Renaud :  
 rien ne peut arrêter sa colère & le mouve-  
 ment aveugle qui l'entraîne à la mort.

L'esprit ténébreux qui l'anime , qui fait  
 mouvoir sa langue & dicte ses discours ,  
 sans cesse renouvelle ses injustes outrages &

fournit de nouveaux alimens à sa haine. Dans le camp est une vaste enceinte où se rassemble l'élite des héros : là , dans les tournois & les joutes , ils exercent leur force & leur adresse.

C'est au milieu d'eux qu'entraîné par sa destinée , Gernand va publiquement outrager Renaud. Sa langue abreuvée du poison de l'enfer , telle qu'un trait acéré blesse son ennemi & se tourne dans sa plaie : Renaud le voit , il l'entend , la fureur se rend maîtresse de ses sens : tu mens ! s'écrie-t-il , & soudain le fer nud il se précipite sur lui.

Sa voix est un tonnerre ; son épée brille comme l'éclair avant-coureur de la foudre. Gernand tremble ; il voit la mort présente , il ne peut la fuir , rien ne peut le dérober à ses coups : mais l'aspect de tout un camp qui le regarde , lui fait retrouver un reste d'audace & d'intrépidité : le fer à la main il attend son ennemi & semble prêt à se défendre.

Au même instant mille épées brillent &

étincellent ; mille guerriers accourent , se heurtent & se pressent autour d'eux : des voix incertaines , des accens confus , se mêlent à l'air qui frémit & résonne. Tel , au rivage des mers , le murmure des vents se confond avec les mugissemens de l'onde.

Mais rien ne peut ralentir l'impétueuse colere du guerrier outragé : tout plein de sa vengeance , il méprise les cris & les barrières qu'on lui oppose. Il se précipite au milieu des hommes , au milieu des armes ; il promène dans la foule sa foudroyante épée , enfin il s'ouvre un large chemin , & seul il affronte Gernand malgré mille bras levés pour le défendre.

Toujours maître de lui-même malgré la colere qui l'anime , il dirige ses coups vers son rival. Il les porte au cœur , à la tête , à la droite , à la gauche ; sa main , rapide , impétueuse , trompe l'œil qui la suit & va percer l'endroit où elle est le moins attendue.

Enfin il enfonce le fer dans le sein de son ennemi , l'en retire & l'y plonge une seconde fois. Le malheureux tombe , & par



une double blessure son ame s'écoule avec son sang. Le vainqueur remet son épée encore toute sanglante, dépouille sa colere & sa vengeance, & se retire.

Cependant Godefroi arrive attiré par le tumulte & les cris : un spectacle cruel, inattendu frappe ses regards. Il voit Germand couché sur la poussiere, les cheveux souillés de sang, le visage pâle, défiguré, couvert des ombres de la mort. Il entend les soupirs, les gémissemens & les plaintes des guetriers qui l'entourent. Interdit, étonné : „ Quel est, dit-il, l'audacieux qui a „ bravé mes défenses & commis ce for- „ fait ? „

Arnaud, un des plus chers favoris de l'infortuné Prince de Norwege, lui expose les circonstances de ce malheureux événement, & en les exposant les aggrave : „ C'est Re- „ naud qui l'a tué ; c'est lui qu'une fureur „ insensée, allumée par le plus léger mo- „ tif, a poussé à une action si atroce : le „ fer qu'il avoit ceint pour venger Dieu, „ il l'a tourné contre le vengeur de Dieu

„ même ; il a méprisé ton autorité ; il a  
 „ bravé des loix publiques & connues.

„ Les loix veulent sa mort ; la mort lui  
 „ est due : son crime la demande , son  
 „ crime & le lieu où il l'a commis. Eh ! s'il  
 „ obtient grace , son exemple encouragera  
 „ l'audace : quiconque aura été offensé  
 „ voudra prendre lui-même une vengeance  
 „ qu'il doit attendre de la justice.

„ Bientôt tout sera livré aux querelles &  
 „ à la discorde. „ Il rappelle ensuite les  
 exploits & les vertus du Prince ; il dit tout  
 ce qui peut exciter l'indignation ou la pitié.  
 Mais Tancrede paroît & entreprend de jus-  
 tifier Renaud. Godefroi l'écoute ; son regard  
 sévère inspire plus de crainte que d'espé-  
 rance.

„ Seigneur , ajoute Tancrede , songe quel  
 „ est Renaud , songe ce qu'on doit à son  
 „ mérite , à l'éclat de son sang , à Guelfe  
 „ son oncle. L'autorité ne doit pas s'appé-  
 „ sentir également sur tous les coupables.  
 „ La différence des rangs met de la diffé-  
 „ rence dans les crimes , & l'égalité dans

„ les peines n'est une justice que quand il y  
„ a égalité dans les personnes.

„ C'est aux plus élevés , dit Godefroi ,  
„ à donner aux autres l'exemple de l'o-  
„ béissance. Tancrede , tes conseils sont fu-  
„ nestes si tu veux que j'abandonne les  
„ Grands à la licence : eh ! quelle est donc  
„ mon autorité si je ne commande qu'à une'  
„ vile populace ? Sceptre impuissant , hon-  
„ teux empire ! je n'en suis plus jaloux ,  
„ s'il faut les tenir à ce prix.

„ Le pouvoir me fut donné sans limites  
„ & sans bornes , je ne souffrirai point qu'il  
„ s'avilisse dans mes mains. Je fais quand  
„ il faut varier les récompenses & les pei-  
„ nes ; je fais aussi quand il faut faire  
„ plier , & les grands & les petits sous la  
„ loi d'une parfaite égalité. „ Il dit : Tan-  
crede que le respect enchaîne , garde le  
silence.

Rigoureux imitateur de l'antique sévé-  
rité , Raymond applaudit au discours de  
Godefroi : „ C'est ainsi , dit-il , que l'au-  
torité se fait respecter. Il n'y a plus de

„ discipline quand le coupable échappe au  
 „ châtiment, & la clémence est une vertu  
 „ funeste quand elle fait disparaître la  
 „ crainte. „

Tancrede frappé de ces sinistres paroles,  
 se retire, & sur un coursier qui paroît avoir  
 des ailes, il vole vers Renaud. Tranquille  
 & désarmé, Renaud, étoit alors sous sa  
 tente. Tancrede l'aborde & lui raconte  
 en peu de mots tout ce qui s'est passé.

„ Les dehors de l'homme, ajoute-t-il,  
 „ ne sont pas toujours l'expression fidele  
 „ de ses sentimens, & le cœur des mor-  
 „ tels est un abîme : cependant, si j'en crois  
 „ les regards de Bouillon, si j'en crois  
 „ ses discours, il veut te confondre avec  
 „ le vulgaire des coupables, & te soumettre  
 „ à toute la rigueur des loix. „

Renaud, avec un sourire au travers du-  
 quel éclate son indignation : „ Que l'esclave,  
 „ dit-il, ou celui qui mérite de l'être se  
 „ justifie dans les fers : moi je suis né libre,  
 „ j'ai vécu libre, je mourrai libre, &  
 „ jamais je ne verrai ces bras chargés d'in-

„ dignes chaînes. Cette main fait manier  
 „ le fer & cueillir des lauriers , mais elle  
 „ se refuse à des liens qui l'aviliroient.

„ Si Godefroi n'a que des fers à me  
 „ donner pour récompense , s'il veut me  
 „ jeter dans un cachot comme un cri-  
 „ minel obscur , s'il croit me conduire  
 „ enchaîné dans une prison vulgaire , qu'il  
 „ envoie les ministres de ses ordres , qu'il  
 „ vienne lui-même , je l'attends ; la force  
 „ & les armes jugeront entre lui & moi :  
 „ il apprête à nos ennemis le spectacle d'une  
 „ sanglante tragédie. „

A ces mots , il demande son armure.  
 Bientôt il est tout couvert de fer : il charge  
 son bras de son pesant bouclier ; sa fatale  
 épée pend à son côté ; ses regards étincel-  
 lent , ses armes brillent comme l'éclair .  
 Tel jadis on te peignoit , ô Dieu des com-  
 bats , descendant de l'Olympe , couvert  
 de fer , d'épouvante & d'horreur.

Cependant Tancrede tente d'amollir son  
 farouche courage : „ Guerrier indompté ,  
 „ lui dit-il , je sais que rien ne peut résister

„ à ton bras , je fais que c'est au milieu  
„ des armes , au sein de la terreur que  
„ ta haute vaillance triomphe avec plus d'é-  
„ clat , mais à Dieu ne plaise qu'aujourd'-  
„ d'hui elle se déploie si cruellement pour  
„ notre malheur.

„ Dis-moi , quels sont tes desseins ? veux-  
„ tu donc tremper tes mains dans le sang  
„ de tes amis & de tes freres ? Veux-tu ,  
„ en immolant indignement des Chré-  
„ tiens , percer le Dieu même dont ils sont  
„ les membres ? Un honneur passager , de  
„ vains égards pour une opinion qui sem-  
„ blable aux flots de la mer , paroît &  
„ s'évanouit , pourront-ils plus sur toi ,  
„ que la foi , que l'amour d'une gloire qui  
„ nous immortalise dans le ciel ?

„ Ah ! je t'en conjure au nom de notre  
„ Dieu , triomphe de toi-même ; dépouille  
„ ta fierté , ton orgueil : cede à l'orage.  
„ Non ce ne sera point une lâcheté : ce  
„ sera le sublime effort d'une vertu qui  
„ t'assure la palme de la victoire. Si ma  
„ jeunesse méritoit de servir aux autres

„ d'exemple , je te dirois que moi aussi  
„ j'ai été offensé : mais je n'ai point armé  
„ mon bras contre des Chrétiens ; j'ai su  
„ dompter mon ressentiment.

„ Vainqueur de la Cilicie , j'y avois  
„ arboré l'enseigne de la croix : Baudouin  
„ arrive ; il cache son ambition sous le  
„ voile de l'amitié , me trompe & s'em-  
„ pare lâchement de ma conquête. Je pou-  
„ vois peut-être m'en refaire par la force  
„ des armes : j'eus le courage de ne point  
„ le tenter.

„ Ton ame s'indigne contre l'idée de la  
„ prison ; tu rougirois de voir tes bras  
„ chargés de fers honteux : tu veux suivre  
„ les loix & les usages que le vulgaire a  
„ consacrés sous le nom de l'honneur.  
„ Laisse-moi ici pour te défendre auprès de  
„ Godefrois ; toi , va dans Antioche deman-  
„ der un asyle à Bohemond. Il vaut mieux  
„ te dérober aujourd'hui à un arrêt qu'un  
„ premier mouvement rendroit peut-être  
„ injuste.

„ Bientôt si l'Egypte ou quelque autre



» puissance infidèle s'arme contre nous ,  
 » nous regretterons le secours de ton bras :  
 » cette éclipse d'un moment donnera plus  
 » d'éclat à ta valeur ; & privé de toi , le  
 » camp ne paroîtra plus qu'un corps ani-  
 » méré , sans vigueur & sans vie ». Guelfe  
 qui survient applaudit à ce discours & veut  
 que Renaud parte sans différer.

Enfin l'audacieux guerrier cède & plie  
 sous des conseils contre lesquels son cœur  
 se révolte en secret. Il ne refuse plus de  
 s'éloigner : une foule d'amis accourt à sa  
 tente & tous veulent accompagner sa fuite.  
 Il rend grace à leur zèle , & seul avec deux  
 fideles écuyers , il monte sur son agile  
 courfier.

Il part : son cœur est plein du désir  
 d'une gloire immortelle & pure. Il brûle  
 de courir à de hautes entreprises & de signa-  
 ler son bras par de nouveaux mirales. Il  
 veut , pour venger son Dieu , se précipiter  
 au milieu des ennemis & s'y couvrir de  
 palmes ou de cyprès : il veut parcourir  
 l'Egypte



l'Egypte & pénétrer jusqu'aux lieux où le Nil cache sa source inconnue.

Guelfe , après avoir reçu les adieux du jeune héros , court vers Godefroi , d'un pas précipité. Le Général l'aperçoit & lui crie :  
 „ Guelfe , c'est toi que je demande : déjà ,  
 „ par mes ordres , mes hérauts ont été te  
 „ chercher dans les différens quartiers. „

Il ordonne qu'on s'éloigne , & baissant la voix , il continue son discours. „ Guelfe ,  
 „ il faut l'avouer , ton neveu obéit trop aux  
 „ premiers transports de sa colere : com-  
 „ ment excuser le crime qu'il vient de  
 „ commettre ? Que ne peut-on le justifier  
 „ à mes yeux ! mais Godefroi commande  
 „ à tous & doit à tous une égale justice.

„ Gardien sévère des loix & de l'équité ,  
 „ j'en défendrai toujours les droits , &  
 „ jamais dans mes jugemens je ne plierai  
 „ sous la tyrannie des passions. Si en effet ,  
 „ comme on le prétend , Renaud s'est vu  
 „ forcé de violer mes défenses & de briser  
 „ le lien de la discipline , qu'il vienne  
 „ plaider sa cause , & qu'il humilie son

„ orgueil devant le tribunal qui doit le  
 „ juger.

„ Qu'il y vienne libre : en faveur de son  
 „ mérite je lui fais grace des fers ; c'est  
 „ tout ce que je puis. Mais s'il balance , si  
 „ son audace indomptée qui ne m'est que  
 „ trop connue refuse de se soumettre , c'est  
 „ à toi de l'amener , c'est à toi d'empêcher  
 „ qu'il ne force un chef doux & modéré à  
 „ devenir le juste & sévère vengeur des loix  
 „ & de l'autorité blessées.

Il dit : & Guelfe lui répond : „ Seigneur,  
 „ une ame qui s'indigne contre l'idée de  
 „ l'infamie n'a pu souffrir les mépris & les  
 „ affronts : Renaud , sensible à l'outrage , a  
 „ été forcé de le repousser ; s'il a immolé  
 „ l'agresseur , eh ! quel autre à sa place eût  
 „ mis des bornes à une juste vengeance ?  
 „ quel autre eût compté ses coups , & dans  
 „ le feu du combat , mesuré l'offense à la  
 „ réparation ?

„ Vous demandez qu'il vienne se sou-  
 „ mettre à votre autorité suprême : il ne le  
 „ peut plus ; déjà d'une course rapide il

„ s'est éloigné du camp : mais avec ce bras  
„ j'offre de prouver à son lâche accusateur ,  
„ & à quiconque osera comme lui le ca-  
„ lomnier , qu'il a tiré une vengeance légi-  
„ time d'un injuste outrage.

„ Oui , Seigneur , il a dû punir l'orgueil  
„ du superbe Gernand. S'il est coupable ,  
„ son seul crime a été d'oublier votre dé-  
„ fense : j'en gémis & ne puis approuver  
„ son action. Qu'il aille , dit Godefroi ,  
„ porter ailleurs la discorde ; je ne veux  
„ point qu'on jette ici la semence de nou-  
„ velles haines. Etouffons , je t'en conjure  
„ les dernières étincelles d'un feu si dan-  
„ gereux. „

Cependant l'infidelle beauté presse tou-  
jours le secours qu'on lui a promis : le  
jour , elle emploie l'adresse & la prière ,  
les ressources de l'art & le pouvoir de ses  
charmes : quand la nuit étend ses voiles  
obscurs , & ferme au soleil les portes de  
l'Occident , seule avec ses deux femmes &  
ses deux écuyers , elle se retire sous une  
tente.

Mais , ni toutes les ressources de son art , ni ses discours séduisans , ni son air plus séduisant encore , ni cette beauté que jamais rien n'égala dans l'univers , cette beauté qui enchaîne les guerriers les plus redoutés , rien ne peut attacher le pieux Bouillon , rien ne peut allumer dans son cœur le feu d'un coupable amour.

En vain elle essaie de le charmer ; en vain elle veut faire couler dans ses sens un doux & funeste poison , le héros rassasié d'un monde qu'il méprise , détourne ses yeux des appas qu'elle lui présente. Le ciel seul a ses vœux & ses desirs. Il échappe à tous les pièges & trompe tous les efforts de la beauté.

Aucun obstacle ne peut écarter ses pas du sentier que Dieu lui a tracé. Armide le poursuit ; nouveau Protée , elle se montre à lui sous mille formes différentes : son air & ses regards eussent allumé l'amour dans le cœur le plus glacé. Mais un céleste bouclier repousse tous ses traits loin de Godefroi , & lasse enfin sa constance.

Cette beauté qui d'un coup-d'œil croyoit embraser les cœurs les plus purs , honteuse & désespérée voit échouer ses attraits impuissans. Pleine d'étonnement & de dépit , elle se réserve à de plus faciles conquêtes. Tel un Général habile abandonne un siège qui épuise inutilement ses forces & porte ailleurs ses efforts & son audace.

Tancrede aussi oppose à ses charmes une résistance invincible : un autre amour brûle dans son cœur & le ferme à une ardeur nouvelle. Ainsi contre les poisons , Mithridate s'arma du poison même. Mais Bouillon & Tancrede sont les seuls qui résistent ; tous les autres sont échauffés ou consumés du feu qu'allument ses regards.

Un triomphe imparfait humilie son orgueil & l'afflige ; mais elle se console à la vue de tant de héros enchaînés dans ses fers. Avant qu'on ait percé le voile qui couvre ses desseins , elle songe à les conduire dans des lieux plus sûrs où elle leur donnera d'autres fers & d'autres liens.

Le moment marqué par Godefroi pour

le secours qui lui a été promis est enfin arrivé : d'un air respectueux elle aborde le héros : „ Seigneur , lui dit-elle , le jour où „ tu devois acquitter ta promesse est expiré ? „ Si le tyran apprend que j'ai imploré ton „ appui , il armera lui-même pour sa défense & préparera des obstacles à notre „ entreprise.

„ Avant que la voix incertaine de la „ renommée ait porté cette nouvelle jusqu'à „ lui , ou qu'il en ait été instruit par des „ espions fideles, daigne choisir mes illustres „ vengeurs , & ordonne qu'ils partent avec „ moi. Si le ciel protege encore l'innocence , „ s'il n'est point insensible aux vertus des „ mortels , je serai replacée sur mon trône , „ & docile à tes loix , je suivrai ta destinée „ dans la paix & dans la guerre. „

Elle dit : Godefroi cede à des prieres qu'il ne peut plus rejeter. L'impatience de la Princesse le force à se charger du choix fatal qu'il voulut éviter. Mais tous briguent la préférence , & leur émulation dégénere en importunité.

Armide qui les voit & les pénètre , allume encore le desir qui les transporte : elle met dans leur cœur l'aiguillon de la crainte & de la jalousie. Elle sait que l'amour tranquille languit & s'endort. Semblable au coursier qui ne s'anime qu'au bruit d'un autre coursier qui le suit ou le devance.

Elle distribue , avec adresse , de tendres discours , de tendres regards , un doux sourire ; il n'est point d'amant qui n'envie le sort d'un autre amant : toujours la crainte se mêle à l'espérance. Cette foule insensée qu'agite un coup-d'œil , court sans pudeur & sans frein : vainement Godefroi les gourmande & tente de les arrêter.

Jaloux de les satisfaire tous , Godefroi ne penche pour aucun : il est honteux de leur erreur & s'indigne de leur folie : mais désespérant de vaincre leur obstination , il leur propose enfin un moyen de les accorder. Que vos noms , dit-il , soient écrits sur des billets , qu'ils soient mêlés dans un vase & que le sort en décide.

Soudain les noms sont écrits : on les jette

dans une urne ; on les remue , on les agite : le premier qui paroît c'est Artemidore , Comte de Pembrok. Gerard vient ensuite : Venceslas les suit ; Venceslas jadis l'exemple des sages , aujourd'hui en cheveux blancs , il soupire de ridicules amours.

Quelle joie se déploie sur le front de ces trois guerriers ! leurs yeux sont tout brillans du plaisir dont leur ame est inondée. Ceux dont l'urne cache encore les noms sentent palpiter leur cœur : la sombre jalousie est dans leurs regards : incertains & tremblans ils attendent l'arrêt du sort.

Gaston est le quatrième ; Rodolphe lui succede , Olderic à Rodolphe : le septieme , c'est Guillaume de Roussillon que suivent le Bavaois Everard , & le François Henri. Raimbaud est le dernier : Raimbaud qui depuis vaincu par l'amour abjura sa croyance & fut l'ennemi du Dieu dont il avoit été le vengeur.

Enflammés de jalousie , d'envie & de rage , les autres accusent l'injustice de la fortune. Ils t'accusent , amour , d'avoir



remis leur sort & ton pouvoir dans ses aveugles mains. En proie à des désirs qu'irrite la défense, plusieurs, en dépit du sort, veulent suivre les pas d'Armide, & n'attendent que les ombres de la nuit.

Ils jurent de demeurer attachés à sa fortune; de braver, pour elle, les dangers & la mort. Par des paroles, par des soupirs qui lui échappent, elle excite leur ardeur: elle se plaint, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, d'être forcée de partir sans eux. Cependant les dix guerriers se sont armés, & vont prendre les derniers ordres de Godefroi.

Le sage leur prodigue ses leçons & ses avis: il les avertit de se défier d'un peuple infidèle, inconstant & léger; il leur enseigne par quel art ils pourront éviter les pièges & se dérober aux malheurs. Mais ses discours inutiles sont emportés par les vents, & l'amour rit de ses conseils. Enfin Godefroi reçoit leurs adieux. L'impatiente Armide n'attend point le retour de l'aurore.

Elle part victorieuse, & traîne à sa suite ces rivaux enchaînés, ornement de son

triomphe. La foule de ses autres amans demeure en proie aux maux les plus cruels. Mais dès que la nuit parut & amena sous ses ailes le silence & les songes légers, la plupart entraînés par l'amour se dérobent en secret & suivent ses traces.

Eustache est le premier : à peine peut-il attendre la nuit & les ombres : impatient, il s'échappe & marche dans l'obscurité sur les pas de l'aveugle guide qui le conduit. Il erre toute la nuit : enfin aux premiers rayons du jour, il aperçoit Armide & ses guerriers dans un bourg qui leur a servi d'asyle.

Il se précipite vers elle : Raimbaud l'a bientôt reconnu à son armure : » Qui t'a-  
» mene en ces lieux ? Qu'y viens tu cher-  
» cher ? — Armide. Si elle ne dédaigne  
» point mon bras & mes hommages, elle  
» n'aura, ni défenseur plus intrépide, ni  
» esclave plus fidele. — Qui t'appelle à  
» cet honneur insigne ? — L'amour.

» J'ai été choisi par l'amour, & toi par  
» la fortune. A ton avis, qui des deux a le  
» droit le plus légitime ? — Ton vain

» titre ne te servira de rien : sans mission &  
» sans droit , inutilement tu tenteras de te  
» mêler avec les vengeurs avoués de la Prin-  
» cesse. — Eh ! qui osera me le disputer ?

» Moi ». A ce mot Raimbaud s'avance  
l'épée à la main : avec un dédain égal , avec  
une égale audace , Eustache s'avance à son  
tour. Mais Armide étend son bras , & d'un  
coup-d'œil qui maîtrise les ames , elle arrête  
leur impétueux mouvement : » De grace ,  
» dit-elle à Raimbaud , souffre un compa-  
» gnon qui me donne un vengeur de plus.

» Si mon salut , si ma vie t'intéresse ,  
» pourquoi me priver d'un nouvel appui  
» dans un si pressant besoin ? Je rends  
» graces au destin qui t'amene , dit-elle à  
» Eustache , pour défendre mes jours &  
» venger mon honneur. Je serois aveugle ,  
» insensée , si je dédaignois un compagnon  
» si généreux & un si noble appui ». Pen-  
dant qu'elle parle , elle voit accourir de  
nouveaux défenseurs.

Ils arrivent par des chemins différens ;  
tous se regardent d'un œil mécontent &

jaloux : Armide les accueille , leur sourit , & chacun croit lire sur son front qu'elle distingue ses sentimens & sa valeur. Cependant les ombres s'éclaircissent : déjà Godefroi s'est apperçu de la désertion de ces guerriers. De sinistres pressentimens du malheur qui les attend , portent dans son ame le trouble & l'inquiétude.

Pendant qu'il en est tout occupé , arrive un courrier haletant & couvert de poussière. Ses regards sombres , la douleur empreinte sur son front , annoncent qu'il est chargé de tristes nouvelles : » Bientôt , dit-il à » Godefroi , la flotte Egyptienne couvrira » les mers : Guillaume qui commande aux » vaisseaux génois , m'a ordonné de t'ap- » porter cet avis ».

Il ajoute qu'un convoi considérable , que la flotte envoyoit au camp , a été arrêté au milieu de la route. Qu'une horde d'Arabes a tout-à-coup , dans le fond d'un vallon , attaqué l'escorte qui le conduisoit , en a égorgé une partie & chargé les autres de fers :

fers : que personne n'a pu échapper à ces brigands.

Que l'audace & la licence de ces barbares errans ne connoît plus de bornes : qu'ils se répandent , tels qu'un déluge , dans toute la campagne , & ne trouvent aucune digue qui les arrête. Que pour leur inspirer de la terreur & assurer les chemins , qui de la mer de Palestine conduisent au camp , il est nécessaire d'envoyer contre eux des détachemens.

En un moment ces funestes nouvelles voient dans toute l'armée : le vulgaire des soldats redoute la famine & la voit avec toutes ses horreurs. Le sage Bouillon , qui ne retrouve plus leur courage & leur audace accoutumée , d'un air calme & tranquille cherche à les rassurer , & les console par ses discours.

» O vous , leur dit-il , qui à travers mille  
 » obstacles , à travers mille dangers , avez  
 » franchi , avec moi , tant de climats di-  
 » vers , Guerriers , qui naquîtes pour ven-

» ger la querelle du ciel & téparer les pertes  
 » d'une religion sainte ; vous qui avez  
 » triomphé des forces de la Perse & de la  
 » perfidie des Grecs , des monts & des  
 » mers , de l'hiver & de ses tempêtes , de la  
 » soif & de la faim , vous connoissez donc  
 » enfin la crainte ?

» Ce Dieu qui dirige nos pas & qui nous  
 » fait mouvoir , ce Dieu éprouvé tant de  
 » fois dans de plus grands périls , ne peut  
 » donc vous rassurer aujourd'hui ? Croyez-  
 » vous qu'il ait retiré son bras & détourné  
 » ses regards ? Un jour , & ce jour n'est pas  
 » loin , vous acquitterez les vœux que vous  
 » lui avez faits , & vous aimerez à vous rap-  
 » peller les hasards que vous aurez courus.  
 » Allons , ranimez votre courage , & réser-  
 » vez-vous pour les succès qui vous atten-  
 » dent ».

Ainsi Bouillon relève leur espoir abattu ,  
 & d'un visage riant & serein les calme & les  
 console : mais il cache au fond de son cœur  
 la cruelle inquiétude & les soucis dévorans ;

il songe comment, au milieu de la disette  
qui le menace, il nourrira son armée,  
comment il repoussera les efforts de l'Egypte  
& de ses flottes : quelle barriere enfin il op-  
posera au brigandage des Arabes.





## CHANT VI.

C E P E N D A N T la douce espérance console les assiégés & calme leurs alarmes : la nuit , à la faveur de ses ombres , leur amene sans cesse de nouvelles provisions : des armes , des machines de guerre hérissent les remparts du côté du nord , & présentent un front terrible & menaçant : les murs se sont élevés , & leur masse , solide , impénétrable , paroît braver tous les efforts & toutes les secousses.

L'infatigable Aladin fait toujours exhausser les remparts & fortifier les tours : soit que le soleil allume son flambeau , soit que les ombres obscurcissent le ciel , les travailleurs pressent les ouvrages : leurs bras fatigués s'épuisent à fabriquer de nouvelles armes ; mais Argant qui ne peut souffrir ces éternels préparatifs , aborde le Monarque & lui tient ce discours.



» Jusqu'à quand nous retiendras-tu cap-  
 » tifs dans ces murs ? Jusqu'à quand cache-  
 » rons-nous notre honte & notre lâcheté ?  
 » J'entends gémir les enclumes sous le poids  
 » des marteaux , j'entends résonner les cas-  
 » ques , les cuirasses , les boucliers , mais  
 » j'ignore à quel usage tu les destines. Ce-  
 » pendant les brigands ravagent tes campa-  
 » gnes , pillent tes châteaux ; personne  
 » n'ose arrêter leurs courses ; le son de la  
 » trompette ne va pas seulement troubler  
 » leur sommeil.

» Rien ne dérange leurs repas & leurs  
 » fêtes : tranquilles tout le jour , ils reposent  
 » toute la nuit ; & toi , par ta lenteur , par  
 » ton indolence , par cette attente éternelle  
 » des secours de l'Egypte , tu hâtes la fa-  
 » mine qui va te livrer aux fers des ennemis ,  
 » ou à une mort honteuse.

» Pour moi je ne veux pas qu'une fin in-  
 » connue ensevelisse mes jours dans un obs-  
 » cur oubli : je ne veux pas que le soleil , à  
 » son retour , me surprenne encore caché  
 » dans tes murs : que le sort fasse de ma vie  
 » ce qui en a été arrêté dans les célestes dé-

» crets ; il ne sera pas dit au moins qu'Ar-  
» gant périsse loin des combats , sans gloire  
» & sans vengeance.

» Et pourtant si ta valeur première n'étoit  
» point éteinte , s'il en restoit encore quel-  
» ques étincelles ; ah ! ce ne seroit pas à une  
» mort honorable , ce seroit à la vie , ce se-  
» roit à la victoire que j'oserois prétendre.  
» Allons ensemble , allons chercher notre  
» ennemi & notre destinée ! Souvent dans  
» les plus grands périls , les conseils de l'au-  
» dace sont les conseils de la prudence.

» Mais si tu n'esperes plus rien de l'audace ,  
» si tu crains d'exposer toutes tes forces aux  
» hasards d'un combat , fais du moins que  
» deux guerriers décident la querelle : pour  
» faire plus sûrement accepter le défi au gé-  
» néral des Chrétiens , que lui-même choi-  
» sisse les armes , qu'il fixe le lieu & les con-  
» ditions du combat.

» Si l'ennemi qu'on m'opposera n'a que  
» deux bras & une seule ame , quelque auda-  
» cieux , quelque intrépide qu'il puisse être ,  
» tu ne dois craindre aucun revers pour une

» cause juste & défendue par Argant. Oui,  
» cette main sera pour toi la fortune & le  
» destin; elle te donnera la victoire, reçois-  
» là pour gage de ma promesse & de ta sû-  
» reté ».

Il dit : » Jeune audacieux, répond Aladin,  
» quoiqu'appesantis par l'âge, ces bras ne  
» craignent point encore de manier le fer. Je  
» n'ai point une ame assez vile, assez lâche,  
» pour préférer une mort déshonorante à  
» une mort illustre & généreuse, si je  
» croyois en effet devoir redouter ces dé-  
» sastres & cette famine que tu m'annonces.

» Ciel ! éloigne de moi cette infamie.  
» Mais un secret que ma politique cache aux  
» autres, je vais le déposer dans le sein d'Ar-  
» gant. Soliman qui brûle de venger l'af-  
» front qu'il a reçu dans Nicée, a ramassé  
» jusqu'au fond de la Lybie des hordes  
» d'Arabes errans & vagabonds, il vient  
» avec eux surprendre nos ennemis dans  
» l'ombre de la nuit, & nous apporte des  
» secours & des vivres.

» Bientôt il sera sous nos murs. Laissons,

» en attendant, les Chrétiens s'enivrer de  
 » leurs vaines conquêtes, & ne songeons  
 » qu'à conserver mon sceptre & le siège de  
 » mon empire. Modère, de grace, le feu  
 » de ton courage & ta trop bouillante au-  
 » dace; attends le moment marqué pour ta  
 » gloire & pour ma vengeance ».

Au nom de Soliman, son antique rival,  
 le fier Circassien est enflammé de colere &  
 s'indigne qu'Aladin se promette tant de ses  
 efforts : » Seigneur, lui dit-il, tu feras à  
 », ton gré, ou la paix ou la guerre, je ne  
 », t'en parle plus; temporise, attends So-  
 », liman, & flatte-toi que qui a perdu ses  
 », états, défendra les tiens.

», Qu'il vienne cet ange tutélaire, ce li-  
 », bérateur des Croyans? pour moi je crois  
 », me suffire à moi-même; je ne veux de  
 », liberté que de ma main : pendant que  
 », tout languit ici dans le repos, permets  
 », que je descende dans la plaine, puisque  
 », tu n'avoues point mon audace, j'irai en  
 », mon nom combattre les Chrétiens.

—, Tu devrois réserver pour un meil-

„ leur usage , ta valeur & ton épée : tu peux  
„ cependant si tu le veux , aller défier quel-  
„ que guerrier ennemi ». Argant , sans ba-  
lancer : » Va , dit-il au héraut , va dans la  
„ plaine , & à la vue de tout le camp des  
„ Chrétiens , porte à leur général mon  
„ cartel.

„ Dis-lui qu'un guerrier qui s'indigne de  
„ rester caché dans nos murailles , brûle de  
„ montrer ce que peut son courage ; qu'il  
„ est prêt à combattre dans cette plaine qui  
„ sépare la ville & le camp , & qu'il défie  
„ celui des Chrétiens qui compte le plus sur  
„ sa valeur.

„ Qu'il ne se borne pas à un seul ennemi :  
„ qu'après le second & le troisième , le qua-  
„ trième & le cinquième pourront encore se  
„ présenter : qu'illustre ou inconnu , tout  
„ Chrétien peut se mesurer avec lui : que le  
„ vaincu fera , suivant les loix de la guerre ,  
„ l'esclave du vainqueur. „ Il dit , & soudain  
le héraut a revêtu sa cotte-d'armes où l'or se  
mêle avec la pourpre.

Il part , il arrive en présence de Godefroi

& des Guerriers qui l'entourent : » Seigneur , dit-il , permets-tu à un héraut  
 ,, d'armes de remplir les ordres dont il est  
 ,, chargé ? — Je le permets ; parle sans  
 ,, crainte : — Tu verras , dit l'infidèle , si  
 ,, ma mission doit te flatter ou t'alarmer. »

Il continue , & d'un ton altier & imposant , il prononce le défi : tous les Chrétiens  
 frémissent , tous font éclater leur indignation. » Le Guerrier qui t'envoie , lui ré-  
 ,, pond Bouillon , tente une pénible entre-  
 ,, prise ; bientôt il en sentira tout le poids ,  
 ,, & il n'ira pas jusqu'au cinquième adver-  
 ,, faire.

» Qu'il vienne ; le champ de bataille sera  
 ,, libre , & il ne doit craindre aucun ou-  
 ,, trage : quelqu'un de mes guerriers combat-  
 ,, tra contre lui , & je te jure qu'il ne com-  
 ,, battra qu'avec des armes égales. » Il dit ;  
 le héraut revole porter sa réponse au fier  
 Circassien.

» Arme-toi , Seigneur , lui dit-il , qui  
 ,, t'arrête ? Les Chrétiens acceptent ton défi :  
 ,, les moins braves comme les plus intrépides

„ brûlent de se mesurer avec toi ? J'ai vu  
 „ mille regards menaçans , j'ai vu mille  
 „ bras armés : Le Général donnera une sau-  
 „ vegarde au champ de bataille. „ Aussi-tôt  
 Argant demande son armure.

Il la revêt avec impatience ; il brûle de  
 voler dans la plaine : „ Il n'est pas juste , dit  
 „ Aladin à Clorinde , qu'il parte seul &  
 „ que vous restiez ici : Prenez mille de nos  
 „ guerriers avec vous ; suivez ses pas , &  
 „ de loin , à la tête de votre troupe , veillez  
 „ sur lui. „

Il se tait : Clorinde & ses soldats s'arment  
 & sortent de la ville : Argant les précède ;  
 il est sur un coussier , couvert de son armure  
 accoutumée : entre les murs & le camp ,  
 s'étend un vaste terrain dont la surface égale  
 paroît faite exprès pour être le théâtre d'un  
 combat.

C'est-là que descend le farouche Argant ;  
 c'est-là que seul il s'arrête à la vue de l'en-  
 nemi. Fier de son courage , de sa taille , de  
 ses forces , son air respire l'orgueil & la me-  
 nace. Tel Phlégre vit Encelade : ou tel pa-

rut le géant des Philistins dans le vallon témoin de sa défaite. La plupart des Chrétiens qui ne connoissent point tout ce que peut son bras , le voient sans terreur.

Godefroi n'a point encore fixé son choix : mais tous les vœux , tous les regards se tournent sur Tancrede. Parmi tant de héros , un suffrage unanime le désigne comme le héros le plus intrépide. Bientôt on prononce son nom , & Bouillon semble applaudir.

Déjà tous cedent à ce rival , & le vœu du Général n'est plus un secret : „ Va , dit-il à „ Tancrede , je te permets de combattre : „ réprime la fureur de ce Barbare. „ Tancrede orgueilleux de ce choix , fait éclater sa joie & son audace : il demande son casque & son cheval , & suivi d'une troupe nombreuse , il sort des retranchemens.

Il n'est point encore sur le champ de bataille , où l'attend le Circassien : tout-à-coup s'offre à sa vue l'altière Clorinde : sa noble contenance fixe ses regards : son habillement efface la blancheur de la neige qui couronne le sommet des Alpes. Elle a ôté

la



la visière de son casque , & placée sur une éminence , on la découvre toute entière.

Tancrede ne voit plus Argant , il ne voit plus ce front menaçant : les regards attachés sur la colline où est la guerrière , il ne presse plus son coursier qui s'avance d'un pas tardif & lent : bientôt immobile , il s'arrête , il semble transformé en rocher ; il est tout de glace au-dehors , mais son cœur brûle , il n'a que des yeux , il paroît avoir oublié le combat.

Argant, qui ne voit personne prêt à se mesurer avec lui : „ Je suis venu , s'écrie-t-il , „ chercher un ennemi : en est-il un qui ose „ avancer & me combattre „ ? Toujours interdit , étonné , Tancrede regarde Clorinde & n'entend rien. Othon alors pousse son cheval & le premier il s'élance dans l'arène.

Othon avoit lui-même aspiré à l'honneur de combattre le Circassien ; mais il avoit cédé à Tancrede & n'étoit sorti du camp que pour l'accompagner : cependant quand il voit le héros livré à d'autres objets ne plus

songer au combat , jeune , impatient , audacieux , il saisit avidement l'occasion qui lui est offerte.

Plus rapide que le tigre ou le léopard dans les bois , il fond sur le Sarrafin qui l'attend la lance en arrêt. Tancrede enfin se réveille , il s'arrache aux pensées qui l'absorboient : c'est à moi de combattre , s'écrie-t-il , mais déjà Othon ne l'entend plus.

Il s'arrête tout brûlant de colere & de dépit : la rage est dans ses yeux ? il rougit qu'un autre l'ait prévenu. Cependant Argant reçoit un coup violent sur son casque : de son côté il traverse le bouclier d'Othon & perce sa cuirasse.

Le jeune Guerrier chancelle sur son cheval & tombe : le Sarrafin plus fort & plus vigoureux en est à peine ébranlé : d'un ton superbe & dédaigneux il insulte à son ennemi : „ Rends - toi , lui dit - il , c'est „ assez pour ta gloire de pouvoir dire que „ tu as combattu contre moi.

„ — Non réplique Othon, un Chrétien ne

„ quitte pas sitôt ses armes & son audace :  
 „ la chute d'un autre paiera la mienne :  
 „ je veux ou me venger ou périr. „ Sem-  
 blable à une furie , le Circassien frémit &  
 semble vomir des flammes : „ Tu dédaignes  
 „ ma courtoisie , dit-il , connois donc ma  
 „ valeur. „

Il dit : & oubliant les loix de l'honneur  
 & de la Chevalerie , il pousse son coursier  
 sur le Chrétien. Othon s'écarte , se détourne  
 & porte à son vainqueur un coup dans le  
 côté : il en retire son fer tout sanglant.  
 Inutile blessure qui n'affoiblit point ses  
 forces & enflamme encore sa colere & sa  
 fureur.

Argant arrête son coursier , retourne sur  
 ses pas , & plus rapide que l'éclair , il fond  
 sur son eunemi : de ce terrible choc , Othon  
 sent ses jambes tremblantes se dérober sous  
 lui : pâle , foible & presque sans haleine ,  
 ses forces l'abandonnent ; il va mesurer la  
 terre.

Cruel dans sa colere , le Circassien fait  
 marcher son cheval sur le corps du vaincu :

Que tout orgueilleux , s'écrie-t-il , périsse  
comme le téméraire que je foule aux pieds !  
A cette vue Tancrede indigné ne balance  
plus ; il veut qu'un coup illustre couvre sa  
faute & donne à sa gloire un nouvel éclat.

Il s'avance en criant : ,, Ame vile , qui  
,, porte la bassesse jusques dans la victoire ,  
,, quel honneur attens - tu d'une pareille  
,, barbarie ? Il faut que tu aies été nourri  
,, aux forfaits parmi les brigands de l'Arabie  
,, ou quelque horde encore plus sauvage.  
,, Fuis la lumière , monstre des forêts ,  
,, cours-y cacher ta cruauté. ,,

Il se tait : l'infidèle impatient de cet  
affront , écume de rage & de fureur : il veut  
répondre , mais un son confus sort de sa  
bouche semblable au rugissement d'un lion  
irrité , ou tel que le bruit de la foudre  
lorsqu'elle déchire le sein de la nue & s'en  
échappe : ainsi les mots retentissent dans  
son sein enflammé & s'en arrachent avec  
violence.

Après que par des menaces ils ont tour  
à tour aigri leur colere & leur orgueil ,

tous deux avec une égale rapidité , ils s'éloignent pour prendre leur essor. O Muse, donne à ma voix plus de force & plus d'éclat ; verse dans mon cœur la fureur qui les anime ; que mes sons rendent toute l'horreur de ce combat , & que le bruit des armes retentisse dans mes vers.

Leurs lances sont en arrêt ; ils se précipitent l'un sur l'autre ; l'aigle qui fond sur sa proie , le trait qui fend les airs , sont moins vîtes & moins rapides : rien n'égala jamais leur furie : leurs lances se brisent sur leurs casques : mille éclats , mille étincelles volent à la fois.

Le bruit seul du coup fait trembler la terre ; les montagnes en mugissent : mais ni le choc , ni le coup ne font plier le front superbe de ces deux rivaux. Leurs chevaux se heurtent , tombent & font pour se relever de lents & pénibles efforts : les Guerriers les abandonnent , prennent leurs épées & combattent à pied.

Chacun de la main suit la main de son ennemi , de ses regards cherche ses regards ,

mesure ses pas sur ses pas ; varie l'attaque & la défense ; trompe l'art par l'art , la feinte par la feinte , tourne , s'avance , recule , menace un côté , frappe l'autre , se découvre afin de forcer son adversaire à se découvrir à son tour.

Tancrede offre son flanc nud & désarmé ; Argant va le frapper & laisse lui-même son côté gauche sans défense : Tancrede d'un seul coup repousse son épée , le blesse , puis se retire , se remet sous les armes & s'en couvre tout entier.

Le Circassien voit couler son propre sang , plein d'horreur & de trouble , transporté de douleur , il frémit , il soupire ; il élève & l'épée & la voix ; il veut frapper & lui-même est frappé à l'endroit où finit l'épaule & commence le bras.

Tel que dans les forêts qui couronnent le sommet des Alpes , l'ours blessé par des chasseurs , s'élance furieux au milieu des armes , affronte avec audace & les périls & la mort , tel le Circassien percé d'une double blessure , couvert d'une double honte , tout

à la colere & à la vengeance, ne connoît plus le danger & oublie le soin de sa propre défense.

Il réunit toutes ses forces & imprime à son épée un mouvement si impétueux que la terre en tremble & l'air en étincelle : Tancrede ne peut plus attaquer ; il se défend, il respire à peine ; rien ne peut le garantir de l'impétuosité d'Argant ni de ses efforts.

Ramassé sous ses armes, il attend en vain que l'orage cesse : il recule ; toujours le fier Sarrafin le presse avec la même furie : enfin lui-même forcé de s'abandonner à ses transports, il fond, il se précipite sur son ennemi.

La raison & l'adresse cedent à la colere, la fureur entretient leurs forces & les ranime. Leurs bras ne portent pas un coup qui ne perce, qui ne déchire ; la terre est couverte du débris de leurs armes : leurs armes sont teintes de sang, & le sang coule avec la sueur : leurs épées brillent comme l'éclair,

éclatent comme le tonnerre & frappent comme la foudre.

L'un & l'autre peuple , interdit , incertain , contemple un spectacle si atroce & si nouveau : partagé entre la crainte & l'espérance , il en attend la fin : leurs regards suivent les mouvemens des guerriers , parmi tant de spectateurs , on ne voit aucun geste , on n'entend aucun mot ; tous restent muets , immobiles , & l'agitation n'est que dans leur cœur.

Déjà les deux combattans étoient épuisés , & peut-être la lassitude alloit décider la victoire : mais la nuit étend ses voiles obscurs & tous les objets se perdent dans ses ombres. Des deux côtés un héraut s'avance & vient séparer les guerriers. Le chrétien est Aridée ; l'infidèle est Pindore , sage vieillard qui avoit porté le carrel d'Argent.

Tous deux avec cette assurance que leur donnent l'usage antique & le droit des Nations , ils étendent leurs sceptres pacifiques. „ O Guerriers , dit Pindore , vous avez



„ acquis une gloire égale , vous avez montré  
„ une égale valeur ; cessez le combat ; respec-  
„ tez les ombres & le repos qu'elles amènent.

„ Le soleil en terminant son cours doit  
„ terminer vos travaux & la nuit doit  
„ donner la paix à toute la Nature. Des  
„ cœurs généreux dédaignent des exploits  
„ nocturnes , ensevelis dans les ténèbres &  
„ dans le silence. Je voudrois , dit Argant ,  
„ ne combattre qu'à la clarté des cieux ,  
„ mais l'obscurité ne me fera point aban-  
„ donner le champ de bataille , si mon en-  
„ nemi ne jure qu'il y reviendra.

„ Et toi , dit Tancrede , jure que tu re-  
„ viendras toi-même , & que tu ramèneras  
„ ton prisonnier ; ce n'est qu'à cette con-  
„ dition que je puis consentir à reculer la fin  
„ de notre querelle. „ Tous deux ils jurent ;  
& les hérauts , pour leur donner le temps de  
réparer leurs forces & de guérir leurs bles-  
sures , arrêtent que la sixième aurore les  
verra recommencer.

Ce terrible combat laisse dans le cœur  
des Chrétiens & des Sarrafins une impression

profonde & durable d'étonnement & d'horreur : on ne parle plus que de l'audace & de la valeur des deux guerriers. On les compare, & le vulgaire partagé dans ses opinions ne s'accorde point à donner la palme.

On attend en suspens que l'événement ait nommé le vainqueur & décidé si la fureur l'emporte sur le courage, ou si l'audace cède à la bravoure. Mais personne ne prend au succès de ce combat un intérêt plus tendre, personne n'en est plus occupé, plus agité que la belle Herminie, qui voit la moitié de sa vie soumise aux arrêts inconnus du hasard.

Fille de Cassan qui régna sur Antioche, Herminie vit tomber son trône sous l'effort des Chrétiens & fut elle-même le prix du vainqueur. Mais Tancrede généreux & sensible respecta ses malheurs, les plaignit & au milieu des ruines de sa patrie, elle fut encore honorée comme une Reine.

Ce héros consola sa captive, la servit, lui rendit sa liberté, ses diamans & ses trésors : mais sa jeunesse, sa beauté, ses vertus

tus , son courage enflammerent le cœur de la Princesse & l'enchaînerent des liens les plus forts que jamais amour eût formés.

Libre , elle regrette ses fers, elle regrette un vainqueur qu'elle adore & une prison chérie ; mais l'honneur commande : elle obéit & va dans une terre amie chercher avec sa mere un odieux asyle.

Elle vient à Solime ; elle y est accueillie par le tyran de la Palestine : bientôt couverte d'un lugubre voile , elle est réduite à pleurer sur le tombeau de sa mere : mais ni sa perte , ni son malheureux exil , ne peuvent arracher de son cœur le trait qui l'a blessée , ni éteindre l'ardeur qui la consume.

Elle aime , l'infortunée ! elle brûle : mais loin de l'objet de sa tendresse , le feu caché dans son sein se nourrit plutôt de souvenir que d'espérance : plus il est secret , plus il s'enflamme. Enfin le siège de Solime amene Tancrede & réveille son espoir.

A l'aspect de tant de Nations si fieres , si indomptées tout est abattu , tout est consterné : Herminie seule éclaireit les om-

bres qui couvrent son front : d'un œil avide , curieux , elle parcourt l'armée Chrétienne : elle y cherche son amant : souvent elle l'y cherche envain : quelquefois ses regards l'y rencontrent & elle se dit : Le voilà, c'est lui-même.

Dans le palais des Rois , près des remparts , s'élève une tour antique : du sommet on découvre le camp des Chrétiens : on commande à la plaine & aux montagnes. Là , dès que le soleil donne sa lumière au monde jusqu'au moment où la nuit répand son obscurité , Herminie assise contemple les Chrétiens , s'entretient de son amour & soupire.

C'est delà qu'elle a vu le combat : son cœur qui palpiroit sembloit lui dire : Voilà l'objet de ta flamme , le voilà exposé à la mort. Ses regards inquiets suivent tous les mouvemens ; à chaque coup que porte Argant , elle sent dans son cœur le fer & la blessure.

Quand elle apprend la fin de cette journée , quand elle apprend que le combat doit recommencer ,

recommencer , une crainte nouvelle vient glacer ses esprits : elle verse en secret des larmes ; des soupir échappent de sa bouche : pâle , défigurée , son visage est plein de douleur & d'épouvante.

D'horribles images la poursuivent & troublent ses pensées ; le sommeil plus cruel que la mort lui présente les songes les plus effrayans , les spectres les plus étranges. Elle croit voir son amant sanglant , déchiré ; elle croit l'entendre implorer son secours. Elle se réveille , trouve ses yeux humides & son sein baigné de ses larmes.

Ce n'est pas seulement la crainte d'un nouveau danger qui l'agite & l'alarme ; elle craint les blessures que le héros a reçues , & rien ne peut calmer son inquiétude : de trompeuses rumeurs retentissent autour d'elle & redoublent ses peines : elle voit déjà Tancrede couché languissant & prêt à fermer sa paupière.

Sa mere lui apprend à connoître les vertus secretes des plantes ; elle lui apprend , suivant l'usage de l'Orient , à tromper la dou-

leur par des charmes , & à guérir les plaies les plus cruelles. Que ne peut-elle aller rendre elle-même la santé & la vie au héros qu'elle adore !

Hélas ! elle voudroit guérir son amant , & c'est à l'ennemi de son amant qu'elle est forcée de donner ses soins ! Quelques-fois elle est tentée de verser sur les plaies d'Argant des sucres mortels , de funestes poisons ; mais ces mains innocentes & pures se refusent au crime : elle desireroit au moins que les plantes , que les charmes perdent leur force & leur vertu.

Elle ne craindroit point d'aller au milieu des Chrétiens : ses yeux sont depuis long-tems accoutumés à la vue des combats & du carnage. L'habitude des périls , les peines & les fatigues ont aguerri son ame : ce n'est plus une femme timide , qu'une ombre épouvante , qui frémit à l'idée du moindre danger.

L'amour sur-tout , l'amour , étouffe la crainte dans son sein. Pour suivre le penchant qui l'entraîne , elle iroit d'un pas

tranquille affronter dans les forêts de l'Afrique les monstres & les poisons : mais si elle ne craint point pour ses jours , elle doit craindre pour sa gloire. L'honneur , l'amour , deux puissans rivaux , se disputent son cœur & le déchirent.

„ Jeune Princesse , lui crie l'honneur ,  
„ toi qui jusqu'à ce jour as vécu soumise  
„ à mes loix , j'ai conservé ta vertu dans  
„ les fers des ennemis , & libre aujourd'hui  
„ tu voudrois perdre ce trésor qu'ont respecté tes malheurs ! Qui peut allumer  
„ dans ton tendre cœur le feu qui l'em-  
„ brâse ? quelles sont tes pensées ? quel est  
„ ton espoir ?

„ L'estime publique , ce tribut de gloire  
„ qu'on paie à la sagesse & à la vertu , ne  
„ sont donc rien à tes yeux ? Amante nocturne , tu iras au milieu des ennemis  
„ chercher le mépris & la honte ? Ton superbe vainqueur te dira : En perdant ton  
„ trône , tu as perdu tes sentimens : tu es  
„ indigne de moi ; vil objet de ses rebuts

„ & de ses dédains , tu seras livrée aux  
 „ outrages de ses soldats. „

L'amour , par de perfides conseils , la sé-  
 duit & l'attire ! „ Un monstre ne t'a point  
 „ enfanté dans les forêts ? Tu n'es point  
 „ née au sein des glaces & des rochers ?  
 „ Jeune & sensible , ce n'est pas à toi  
 „ de braver l'amour & ses feux. Pour fuir  
 „ à chaque instant l'objet qui t'a charmée ,  
 „ pour rougir du nom d'amante , la na-  
 „ ture ne t'a pas fait un cœur de fer &  
 „ & de diamant.

„ Va , cours où t'entraînent tes desirs !  
 „ tu crains un vainqueur cruel ? Eh ! ne l'as-  
 „ tu pas vu partager tes douleurs répondre à  
 „ tes plaintes , & s'attendrir à tes larmes ?  
 „ Lui cruel ! ah c'est à toi que ce titre est  
 „ dû , à toi qui balances encore à sauver  
 „ ton amant ! barbare ! ingrate ! le géné-  
 „ reux Tancrede languit , & tu n'es occu-  
 „ pée qu'à soulager son ennemi ?

„ Rends la vie au farouche Argant ,  
 „ afin qu'il aille porter la mort dans le sein  
 „ de ton libérateur : voilà donc le tribut de



„ ta reconnoissance & le prix des services  
„ qu'il t'a rendus ? Tu peux encore prêter  
„ tes mains à ce ministère impie , & l'hor-  
„ reur de le remplir ne te donne pas des  
„ ailes pour fuir de ces tristes lieux ?

„ Quel plaisir pour ton cœur sensible ,  
„ quel bonheur pour ton amour , si ta  
„ main secourable à ton vainqueur , rani-  
„ moit le flambeau de ses jours prêt à  
„ s'éteindre ; si rendu par toi à la vie ,  
„ Tancrede te devoit le retour de sa beauté !  
„ les roses de son teint renaîtroient pour  
„ toi , & en adorant ses charmes , tu ado-  
„ rerois ton ouvrage.

„ Sa gloire deviendrait la tienne , tu  
„ partagerois ses exploits ; heureuse dans ses  
„ chastes embrassemens , tu goûterois , avec  
„ lui , les plaisirs purs de l'hyménée :  
„ épouse honorée , tu fixerois tous les re-  
„ gards , tu brillerois au milieu des Dames  
„ Latines , dans cette belle Italie , où  
„ regne la vraie valeur , où triomphe le vrai  
„ culte. „

Hélas ! abusée par ces illusions , l'insensée

se forge la félicité suprême ; mais mille doutes enveloppent ses esprits d'un nuage épais : comment sortira-t-elle de Solime ? comment trompera-t-elle ces gardes qui veillent sans cesse autour du palais & des remparts ? comment franchira-t-elle des portes que la crainte du danger tient toujours fermées ?

Herminie est auprès de Clorinde une compagne assidue : l'aurore la voit avec elle , le soleil à son déclin l'y voit encore : quand la nuit enveloppe l'univers de ses ombres , un même lit les reçoit souvent toutes deux. Tous ses secrets sont connus de Clorinde , tous hors celui de son amour.

C'est le seul que lui cache Herminie. Si quelquefois son amitié surprend ses soupirs , elle feint une autre cause à sa douleur , & semble ne se plaindre que de ses infortunes : l'union qui les lie ne connoît ni les heures ni les momens : toujours Clorinde est accessible pour elle ; présente , absente , jamais son asyle ne lui est fermé.

Un jour que la Guerrière étoit sortie ,

Herminie entre dans son appartement ; elle s'y arrête & roule dans sa pensée les moyens d'exécuter & de cacher sa fuite : pendant qu'incertaine , irrésolue , elle flotte entre mille desseins , elle voit l'armure de Clorinde , elle la voit & soupire.

„ Trop heureuse Guerrière , se dit-elle ,  
„ ah , que ne puis-je te ressembler ! ce n'est  
„ point tes exploits , ce n'est point le vain  
„ honneur de ta beauté que j'envie : . . . .  
„ une longue robe n'enchaîne point ses  
„ pas ; une jalouse retraite ne captive point  
„ sa valeur : elle revêt son armure , si elle  
„ veut sortir elle part ; ni la crainte , ni la  
„ pudeur ne l'arrêtent.

„ Ah pourquoi la nature & le ciel me  
„ refuserent - ils sa vigueur & son courage !  
„ j'aurois pu comme elle échanger contre  
„ une cuirasse , contre un casque ce voile  
„ & ces vêtemens importuns. Les feux de  
„ l'Été , les glaces de l'Hyver , les tem-  
„ pêtes , les orages , rien ne pourroit m'ar-  
„ rêter : seule ou accompagnée , j'irois dans

„ la plaine , à la clarté du jour , ou à la  
„ lueur des étoiles.

„ Impitoyable Argant , tu n'aurois pas  
„ été le premier à combattre mon ennemi !  
„ j'aurai devancé tes pas : peut-être il seroit  
„ aujourd'hui mon captif ; sous l'empire  
„ de son amante, il porteroit des fers légers :  
„ sa chaîne adouciroit la mienne & dimi-  
„ nueroit le poids de mon esclavage.

„ Ou bien sa main m'auroit percé ;  
„ m'auroit déchiré le sein : du moins ce  
„ coup auroit guéri la blessure de l'amour ;  
„ mon ame enfin connoîtroit la paix & je  
„ reposerois au sein de la mort : peut-être  
„ mon vainqueur eût donné quelques lar-  
„ mes à mon trépas & un asyle à ma cendre.

„ Mais hélas ! où s'égarent mes vœux ?  
„ Je me perds dans des chimères & dans  
„ de folles pensées. Ainsi donc tremblante ,  
„ éperdue , vil rebut de mon sexe , je  
„ demeurerai captive dans ces murs ? Non,  
„ rassure-toi , mon cœur , & connois l'au-  
„ dace ! pourquoi du moins une fois ne

„ prendrai-je pas les armes ? Pourquoi ces  
„ bras tout foibles , tout débiles qu'ils  
„ sont , ne pourroient-ils pas au moins un  
„ instant en soutenir le poids ?

„ Ils le pourront : oui l'amour m'en  
„ donnera la force ; l'amour inspire le  
„ courage aux âmes les plus timides : dès  
„ qu'il a senti ses feux , le cerf s'arme  
„ d'audace & vole au combat , & moi ce  
„ n'est point au combat que je veux aller ;  
„ je ne veux avec ces armes produire qu'une  
„ courte illusion : je veux être un moment  
„ Clorinde : cachée sous sa ressemblance ,  
„ je suis sûre de sortir de ces lieux.

„ Jamais les Gardes qui veillent aux  
„ portes , n'oseront lui résister ..... non....  
„ il n'est point de plus heureux stratagème :  
„ cette voie seule est ouverte à mes vœux.  
„ Amour , qui m'inspires , favorise cet arti-  
„ fice innocent , fortune , souris à mon  
„ entreprise ! Partons ; Clorinde est encore  
„ auprès du Roi : jamais instant ne sera  
„ plus propice. „

Le dessein en est pris : en proie aux fu-

reurs de l'amour , elle ne peut plus s'arrêter : elle saisit l'armure de Clorinde & l'emporte dans son appartement. Le hasard a écarté tous les témoins , & la nuit favorable aux larcins & aux amans , couvre son vol de ses ombres.

Deja le ciel plus obscur se couronnoit d'étoiles : l'impatiente Herminie appelle en secret son fidele écuyer & la plus chérie de ses femmes : elle leur découvre une partie de ses projets , le projet de sa fuite , & donne à sa démarche une cause imaginaire.

Bientôt l'écuyer a tout disposé pour le départ : cependant la Princesse dépouille ses pompeux habits ; sans parure , elle n'en est que plus belle : chaque ornement qu'elle ôte , découvre un trésor de plus : elle s'arme seule avec le secours de celle qui doit accompagner sa fuite.

Un dur acier presse l'ivoire de son col & sa blonde chevelure : sa tendre main saisit le bouclier & tremble sous cet énorme poids : bientôt elle est toute couverte de

fer & travaille à se donner l'air & le maintien guerrier : l'amour qui la voit , sourit à sa métamorphose : tel jadis il sourit , quand Alcide travesti en femme , manioit la quenouille & le fuseau.

Elle gémit , elle plie sous le fardeau qui la blesse , & traîne avec peine ses pas lents & tardifs. Son corps se courbe & s'appuie sur sa fidele compagne qui la précède : mais l'amour & l'espérance soutiennent son courage & rendent la vigueur à ses membres fatigués. Enfin elle arrive au lieu où l'attend son fidele écuyer , & monte sur le cheval qu'il lui a préparé.

- Tous trois travestis , ils marchent par les rues les plus secretes & les plus détournées : mais ils ne peuvent échapper à tous les yeux : les armes étincellent dans les ombres & attirent les regards : cependant personne n'ose arrêter leurs pas ; tout cede , tout s'éloigne à leur aspect. Cette armure connue , ce tigre redouté , impriment le respect & la crainte.

Quoique déjà moins inquiète , Herminie

tremble encore d'être reconnue : elle est étonnée de son audace , elle arrive à la porte : le garde à sa vue se trouble & s'abuse : ouvre , lui dit - elle , le Roi m'a donné ses ordres , je vais les exécuter.

Sa voix & l'armure de la Guerrière achèvent l'illusion : le Garde obéit ; elle s'élance hors de la porte & sa suite avec elle : pour mieux assurer leur fuite , ils s'enfoncent dans le vallon & suivent ses obliques détours.

Parvenue enfin dans un lieu solitaire , à l'abri des côteaux qui la cachent , la Princesse ralentit sa course : les premiers dangers sont évanouis ; elle ne craint plus qu'on arrête ses pas : mais de nouveaux périls viennent la troubler : elle voit à son entrée dans le camp des obstacles que l'amour lui avoit dissimulés.

Cette armure si favorable à ses premiers pas , lui fera funeste au milieu des ennemis : elle ne voudroit pourtant se découvrir qu'aux yeux de son vainqueur. Inconnue à tout autre , elle voudroit percer jusqu'à lui sans exposer



exposer son honneur & sa gloire : elle s'arrête & appelle son écuyer.

„ Il faut , lui dit-elle , que tu me devances & que tu m'annonces : sois prudent , sois discret : va dans le camp , fais - toi conduire à la tente de Tancrede : tu diras à ce Guerrier qu'une Dame vient lui rendre la vie , & que pour prix de ce service , elle lui demande la paix : oui la paix puisqu'amour m'a déclaré la guerre.

„ Tu lui diras que sûre de sa générosité , elle se livre à sa foi , qu'elle ne craint de sa part ni affronts , ni dédains. Tu ne lui en diras pas davantage. S'il te presse , tu lui diras que tu ne fais rien de plus. Va , cours & reviens promptement : moi cependant je t'attendrai dans ces lieux , où rien ne me paroît à craindre. „ Elle dit , & son fidele écuyer vole avec la rapidité de l'oiseau qui fend les airs.

Il entre dans le camp & s'y ménage un favorable accueil : on le conduit vers le

héros qui couché sous sa tente , le reçoit & l'écoute avec une joie mêlée d'une douce inquiétude. „ Elle peut entrer , lui répond- „ il , je ne trahirai point le secret qu'elle „ me demande. „ L'écuyer part & va reporter à la Princesse cette flatteuse réponse.

Déjà l'impatiente Herminie avoit compté ses pas : il entre dans le camp , disoit-elle..... il aborde Tancrede..... il revient.... mais il ne reparoit point encore!..... déjà elle accuse sa lenteur , elle s'afflige ; enfin elle presse son coursier & monte sur une hauteur , d'où ses yeux commencent à découvrir les tentes des Chrétiens.

La nuit régnoit encore : aucun nuage n'obscurcissoit son front chargé d'étoiles : la lune naissante répandoit sa douce clarté : l'amoureuse beauté prend le ciel à témoin de sa flamme ; le silence & les champs sont les confidens muets de sa peine.

Elle porte ses regards sur les tentes des Chrétiens : „ O camp des Latins , dit-elle , „ objet cher à ma vue ! quel air on y

„ respire ! comme il ranime mes sens &c  
„ les récrée ! ah ! si jamais le ciel donne  
„ un asyle à ma vie agitée , je ne le trou-  
„ verai que dans cette enceinte : non ce  
„ n'est qu'au milieu des armes que m'attend  
„ le repos.

„ O camp des Chrétiens , reçois la triste  
„ Herminie ! qu'elle obtienne , dans ton  
„ sein , cette pitié qu'amour lui promit ;  
„ cette pitié que jadis captive elle trouva  
„ dans l'ame de son généreux vainqueur.  
„ Je ne redemande point mes états , je ne  
„ redemande point le sceptre qui m'a été  
„ ravi : ô Chrétiens , je serai trop heu-  
„ reuse , si je puis seulement servir sous  
„ vos drapeaux ! ,

Ainsi parloit Herminie : hélas ! elle ne  
prévoit pas les maux que lui apprête la  
fortune. Des rayons de lumière réfléchis sur  
ses armes , vont au loin frapper les regards :  
son habillement blanc , ce tigre d'argent  
qui brille sur son casque , annoncent Clo-  
rinda.

Non loin delà est une garde avancée ;

à la tête sont deux freres , Alcandre & Polipherne : ils sont chargés d'empêcher que des provisions n'entrent dans Solime : l'écuyer d'Herminie n'a trompé leur vigilance , que par son éloignement & la rapidité de sa course.

Le jeune Polipherne qui a vu expirer son pere sous les coups de Clorinde , à cette armure blanche , à ce tigre odieux , croit reconnoître la Guerriere : il irrite contre elle ses soldats ; lui-même est transporté de fureur & de rage : Tu es morte , s'écrie-t-il , & il lui lance un javelot inutile.

Telle la biche altérée va chercher une onde pure & limpide qui distille d'un rocher , ou qui tombe à travers des gazons fleuris : mais si des chiens viennent la surprendre , au moment où elle croit se délasser à l'ombre , ou dans les eaux , soudain elle s'élance & dans sa frayeur , elle oublie , & sa soif & sa lassitude.

Telle Herminie toujours brûlée du feu qui la dévore , croyoit l'éteindre dans les chastes embrassemens de Tancrede : elle

croyoit y trouver le repos ; mais à l'aspect de l'ennemi qui la menace , au bruit du fer qui siffle , elle oublie ses desirs & ses projets ; & dans sa crainte elle presse les flancs de son coursier.

Elle fuit , l'infortunée Princesse : plus prompt que l'éclair , son coursier dévore la terre : sa compagne dispaeroit avec elle : Polipherne les poursuit : cependant l'écuyer revient ; il la cherche , la voit & se précipite sur ses pas , la frayeur les sépare & les disperse.

Alcandre aussi a vu la fausse Clorinde ; mais plus sage que son frere & plus éloigné d'elle , il n'a point tenté de la suivre & s'est tenu dans son poste. Il envoie dire à Godefroi qu'il n'a vu conduire à Solime ni troupeaux , ni vivres , mais que Clorinde effrayée fuit devant son frere.

Que sans doute une Guerriere , si redoutable , si considérée , n'est sortie pendant la nuit que pour exécuter une entreprise hardie : que c'est à Bouillon de décider & de commander , qu'il est prêt d'obéir à ses

ordres. Cette nouvelle se répand dans le camp , & bientôt elle retentit dans toutes les tentes.

Tancrede déjà plein d'une idée qui flatte son amour , ne doute plus de son bonheur. Ah ! c'est elle-même , se dit-il , elle venoit adoucir mes peines ; c'est pour moi qu'elle expose sa vie : il oublie tout ; prend une partie de ses armes , monte à cheval , part , suit les indices qu'on lui donne & les traces qu'il croit voir.





## C H A N T V I I.

C E P E N D A N T Herminie est emportée par son cheval dans l'épaisseur d'une antique forêt, sans sentiment & presque sans vie, ses mains tramblantes laissent flotter ses guides : le courfier fuit & se précipite par mille sentiers, par mille détours : enfin les Chrétiens la perdent de vue & leur poursuite est inutile.

Pleins de colere, la honte sur le front, épuisés de lassitude, ils reviennent à leur poste : tels, après une chasse longue & pénible, des chiens qui ont perdu, dans les bois, la trace de la bête qu'ils poursuivoient, reviennent haletants, l'œil morne & la tête baissée : cependant la Princesse fuit toujours : craintive, éperdue, elle n'ose regarder en arrière si on la suit encore.

Elle fuit toute la nuit ; tout le jour elle erre sans conseil & sans guide : elle ne voit que ses larmes, elle n'entend que ses cris :

enfin au moment où le soleil détele ses cour-  
riers & se plonge dans l'Océan , elle arrive  
sur les bords du Jourdain , met pied à terre  
& se couche sur le sable.

Elle ne se repaît que de ses maux , elle  
ne s'abreuve que de ses larmes : mais le som-  
meil , ce doux consolateur des humains ,  
qui leur apporte le repos & l'oubli de leurs  
peines , vient assoupir ses sens & ses dou-  
leurs & la couvre de ses ailes bienfaisantes.  
Cependant l'amour sous mille formes diffé-  
rentes trouble encore la paix de son cœur.

Le gazouillement des oiseaux qui saluent  
l'aurore , le fleuve qui murmure , le zéphir  
qui se joue avec les ondes & soupire à travers  
les feuillages , la réveillent aux premiers  
rayons du jour : elle ouvre des yeux languis-  
sants & promene ses regards sur les asyles  
solitaires des Bergers : elle croit entendre  
une voix qui la rappelle à la douleur & aux  
larmes.

Elle pleure ; mais tout-à-coup ses gémisse-  
mens sont interrompus par des chants qui  
se mêlent aux accords des musettes champê-



tres : elle se leve & se traîne à pas lents vers l'endroit d'où viennent ces sons ; elle voit un vieillard assis à l'ombre & travaillant une corbeille d'osier : son troupeau pâit auprès de lui , & son oreille est attentive aux chants de trois jeunes Bergers qui l'entourent.

A la vue soudaine d'armes inconnues , ils se troublent & s'effraient ; mais Hermine les salue , les rassure , découvre ses beaux yeux & sa blonde chevelure ? „ Heu-  
„ reux Bergers , leur dit-elle , continuez  
„ vos jeux & vos ouvrages ; ces armes ne  
„ sont point destinées à troubler vos tra-  
„ vaux ni vos chants.

„ O vieillard , ajoute-t-elle , comment au  
„ milieu du vaste incendie qui dévore ces  
„ contrées , êtes-vous en paix dans cet  
„ asyle , sans craindre la guerre & ses fu-  
„ reurs ? “ Il lui répond : „ O mon fils !  
„ ma famille & mes troupeaux ont toujours  
„ été à l'abri des injures & des outrages , &  
„ le bruit des combats n'a point encore trou-  
„ blé notre retraite.

„ Peut-être le ciel propice , veille sur  
 „ l'humble innocence & la protège ; peut-  
 „ être que semblable à la foudre qui épar-  
 „ gne les vallons & ne frappe que la cime  
 „ des montagnes , la fureur de ces étrangers  
 „ n'écrase que la tête altière des Rois ? no-  
 „ tre pauvreté vile & méprisée ne tente point  
 „ l'avidité du soldat.

„ Pauvreté vile & méprisée & cependant  
 „ si chère à mon cœur ! je ne desire ni  
 „ les sceptres , ni les trésors ; les soucis de  
 „ l'ambition ou de l'avarice n'habitent  
 „ point dans mon ame : une onde pure me dé-  
 „ saltere , & je ne crains point qu'une main  
 „ perfide y mêle des poisons : mes brebis ,  
 „ mon jardin , fournissent à ma table  
 „ frugale des mets qui ne me coûtent que  
 „ des soins.

„ Comme nos besoins , nos desirs sont  
 „ bornés : mes enfans gardent mon trou-  
 „ peau , & je ne dois rien à des mains  
 „ mercenaires. Les chevreaux qui bondissent  
 „ dans la plaine , les poissons qui se jouent  
 „ dans les ondes , les oiseaux qui étalent

„ au soleil leur superbe plumage , voilà  
 „ mes spectacles & mes plaisirs.

„ Il fut un tems où séduit par les illu-  
 „ sions de la jeunesse , je connus d'autres  
 „ desirs : je dédaignai la houlette des ber-  
 „ gers & je suis loin des lieux qui m'avoient  
 „ vu naître : je vécus à Memphis ; je fus  
 „ admis dans le palais des Rois : quoi-  
 „ qu'intendant des jardins , je vis , je  
 „ connus la Cour & ses injustices.

„ Jouet long-tems d'une trompeuse es-  
 „ pérance , je souffris les rebuts & les dé-  
 „ goûts : enfin mes beaux jours s'écoule-  
 „ rent , & avec eux mon espoir & mon  
 „ ambition : je pleurai les loisirs de cette  
 „ vie simple & paisible ; je soupirai après  
 „ le repos que j'avois perdu ; je dis enfin ,  
 „ adieu grandeur ! adieu palais ! & rendu  
 „ à nos bois , j'y retrouvai la paix & le  
 „ bonheur. „

Pendant qu'il parle , Herminie attentive  
 recueille un discours dont la douceur l'en-  
 chante : la sagesse du vieillard pénètre son  
 cœur & calme l'orage de ses sens. Enfin

après de longues réflexions , elle se détermine à s'arrêter dans cette solitude , au moins jusqu'à ce que la fortune favorise son retour.

„ O mortel trop heureux d'avoir connu  
 „ la disgrâce , si le ciel ne t'envie point la  
 „ douce destinée dont tu jouis , aie pitié  
 „ de mes malheurs ! reçois - moi dans ce  
 „ fortuné séjour ; je veux y vivre avec  
 „ toi : peut-être sous ces ombrages mon  
 „ cœur se soulagera du poids mortel qui  
 „ l'accable ?

„ Si comme le stupide vulgaire , tu étois  
 „ avide de cet or , de ces pierreries qu'il  
 „ adore , tu pourrois avec moi satisfaire  
 „ tes desirs. „ A ces mots des larmes  
 s'échappent de ses yeux ; elle raconte une  
 partie de ses infortunes , & le berger attendri , mêle ses pleurs avec les siens.

Ensuite il la console & l'accueille avec la tendresse d'un pere , il la conduit sous sa chaumière auprès d'une vieille épouse à qui le ciel fit un cœur comme le sien : la fille des Rois revêt de rustiques habits ; un  
 voile

voile grossier couvre ses cheveux ; mais son regard , son maintien , tout dit qu'elle n'est point une habitante des bois.

Ces vils habits n'éclipsent point son éclat , sa fierté , sa noblesse ; la majesté brille encore sur son front au milieu des plus humbles emplois : la houlette à la main , elle conduit les troupeaux & les ramene : sa main exprime le suc de leurs mammelles & presse le laitage.

Souvent , pendant que ses brebis couchées à l'ombre , évitent l'ardeur du soleil , elle grave des chiffres amoureux sur l'écorce des lauriers & des hêtres ; elle y retrace l'histoire & les malheurs de sa flamme : en parcourant les traits que sa main a formés , un torrent de larmes inonde ses joues.

Elle dit en pleurant : » Arbres confidens  
» de mes peines , conservez l'histoire de  
» mes douleurs ! si jamais un fidele amant  
» vient reposer sous votre ombre , sa pitié  
» s'éveillera à la vue de mes tristes aven-  
» tures : il dira sans doute : Ah , l'amour

» & la fortune payerent trop mal tant de  
» constance & de fidélité !

» Peut-être si le ciel daigne écouter les  
» prières des mortels , peut-être l'insensible ,  
» un jour , viendra dans ces bois ; il tour-  
» nera ses regards sur la tombe qui ren-  
» fermera ma froide & triste dépouille , &  
» il donnera enfin à mes malheurs quelques  
» soupirs & quelques larmes , hélas ! trop  
» tardives.

» Du moins , si je vécus infortunée ,  
» quelque félicité suivra mon ombre : mes  
» cendres éteintes jouiront d'un bonheur  
» que je n'ai pu goûter. » Ainsi parloit  
cette amante égarée aux arbres insensibles  
& sourds. Deux ruisseaux de larmes cou-  
loient de ses yeux. Cependant Tancrede que  
le hasard conduit , va la chercher loin des  
lieux qui la cachent.

Les traces qu'il a suivies ont dirigé sa  
course dans la forêt : mais des ombres  
épaisses y répandent l'horreur & les téné-  
bres : il ne peut plus reconnoître les vestiges ;  
il s'abandonne à ses incertitudes ; toujours

son oreille attentive cherche à démêler ,  
ou le bruit des armes , ou le bruit des  
chevaux.

Si le vent murmure à travers les feuilles ,  
si quelque oiseau , quelque bête sauvage  
agitent les rameaux , il croit entendre son  
amante : il la cherche , & soupire après  
l'avoir cherchée en vain : il sort enfin de  
la forêt : un bruit sourd se fait entendre ;  
la clarté de la lune le conduit par des routes  
inconnues vers les lieux d'où ces sons sem-  
blent partir.

Il y arrive & voit du sein d'un rocher  
jaillir une onde claire & limpide qui se  
précipite & roule avec un doux murmure  
sur un lit bordé de gazon : en proie à sa  
douleur , il s'arrête : il pousse des cris ;  
l'écho seul répond à ses cris. Enfin l'aurore  
se leve , & ses rayons d'or & de pourpre  
embéllissent la Nature.

Le malheureux Tancrede gémit ; il accuse  
le ciel qui refuse à ses vœux le bonheur  
dont il s'étoit flatté. Il jure de venger sa  
maîtresse , si elle revient offensée. Mais enfin

il se souvient qu'il touche au jour marqué pour son combat avec le Circassien : il veut retourner au camp , sans savoir quelle route peut l'y ramener.

Il part : pendant qu'il erre par des sentiers douteux , tout-à-coup un bruit frappe ses oreilles & s'accroît à chaque instant. Enfin du creux d'un vallon , il voit sortir un homme en courrier : sa main agite une mobile baguette , un cor est suspendu à son côté : quel chemin , lui dit Tancrede , conduit au camp des Chrétiens ?

J'y vais , lui répond l'inconnu ; les ordres de Bohémond me forcent de m'y rendre au plutôt. Tancrede abusé par son langage , le croit un envoyé de son oncle ; il le suit , ils arrivent sur les bords d'un lac où dorment des eaux paresseuses qui environnent un château ; le soleil alloit se plonger dans l'Océan , & la nuit commençoit à déployer ses voiles.

Le courrier donne du cor : soudain une porte s'abaisse ; puisque tu es Chrétien , dit-il à Tancrede , tu pourras attendre en



ces lieux le retour de l'aurore ; il n'y a pas trois jours que le Comte de Cosenze a conquis ce château sur les infidelles. Le Guerrier contemple cette place que la nature & l'art ont rendue imprenable.

Il soupçonne quelque secrète embûche ; mais accoutumé à braver les dangers & la mort , il n'exprime point ses craintes ; & son front toujours calme & serein ne trahit point ses inquiétudes. Par-tout où le guide le harsard ou son choix , il ne connoît de sauvegarde que sa valeur ; cependant forcé de combattre contre Argant , il voudroit ne pas tenter une nouvelle entreprise.

Il s'arrête un moment sur le bord où le pont s'incline , & ne suit point le guide infidele qui le presse & l'invite : cependant sur ce pont paroît un guerrier tout armé : son maintien respire l'audace & la fierté ; un fer est dans sa main ; l'injure & la menace sont dans sa bouche.

„ O toi que ton sort ou ton choix amene  
„ dans le séjour fatal d'Armide , tu songes  
„ en vain à m'échapper ! dépouille tes ar-

„ mes , présente à ses fers tes mains capti-  
 „ ves , entre dans ces murs & viens y subir  
 „ son joug & ses loix : n'espere plus revoir  
 „ le jour , si tu ne jures d'aller avec ses  
 „ autres guerriers défier tout ce qui porte le  
 „ nom de Chrétien. „

A ces mots, Tancrede fixe sur lui ses re-  
 gards : il le reconnoît , à ses armes , à son  
 langage. C'est le gascon Raimbaud qui par-  
 tit avec Armide , qui , pour elle abjurant  
 son culte , est devenu le défenseur d'une  
 croyance qu'il avoit promis de détruire.

Une sainte indignation éclate sur le front  
 du pieux héros : „ Vil apostat , s'écrie-t-il !  
 „ je suis ce Tancrede qui a ceint l'épée pour  
 „ Jésus-Christ : j'ai toujours combattu sous  
 „ ses drapeaux ; j'ai vaincu en son nom les  
 „ mortels révoltés contre lui : je les vain-  
 „ crai encore. Ce bras , ministre du cour-  
 „ roux céleste , fut choisi pour te punir & le  
 „ venger. „

A ce nom glorieux l'impie se trouble ; il  
 pâlit : mais cachant encore sa frayeur :  
 „ Malheureux , lui dit-il , tu viens chercher

„ la mort ! ici tu verras expirer ta force &  
„ ton courage , si mon bras ne se dément  
„ pas , aujourd'hui je trancherai ta tête al-  
„ tiere , & je l'enverrai sanglante au Géné-  
„ ral des Chrétiens. „

Ainsi parle l'infidèle : cependant la nuit  
avoit obscurci le ciel ; mais tout-à-coup l'air  
est en feu , & le château est éclairé de mille  
flambeaux : Armide est assise dans la partie  
la plus élevée , & sans être apperçue , elle  
voit tout , elle entend tout.

Cependant le héros prépare pour le com-  
bat ses armes & son audace : à la vue de son  
ennemi qui s'avance à pied , lui-même  
abandonne son cheval. Raimbaud est cou-  
vert de son bouclier ; le casque en tête , l'é-  
pée à la main , il est prêt à frapper : le Prince  
court sur lui ; sa voix est terrible , son regard  
est menaçant.

L'impie , caché sous ses armes , décrit de  
grands cercles , & de l'œil cherche un en-  
droit qu'il puisse atteindre. Tancrède tout  
faigué , tout languissant qu'il est , marche

droit à lui , le pousse & lui présente à la fois l'éclair & la mort.

Toujours il dirige ses coups au siège de la vie , toujours ses coups partent avec la menace. L'agile Gascon fuit , revient , & se dérobe avec légèreté au fer qui le poursuit : tantôt avec son bouclier , tantôt avec son épée , il cherche à tromper la fureur de son ennemi.

Mais il est moins prompt à se défendre que Tancrède à l'attaquer : déjà son bouclier est brisé ; déjà son casque est percé & son armure ensanglantée : son fer n'a pu encore atteindre le héros ; il éprouve la crainte & les remords ; il est déchiré par l'amour , la honte & la vengeance.

Enfin , dans son désespoir , il veut tenter les derniers efforts : il jette son bouclier ; saisit des deux mains son épée encore altérée de sang , fond sur Tancrède , & lui décharge un coup furieux sur la cuisse gauche.

Il lui en porte un second sur le front : le crâne en retentit ; le casque n'est point percé ,

mais le héros fléchit & chancelle : enflammé de colere , l'œil en feu , de ses regards étincelans il dévore son ennemi.

Le perfide ne peut plus soutenir ce terrible aspect ; il croit déjà sentir le fer qui frémit dans ses entrailles ; il recule , & le coup va frapper une colonne qui s'élève à l'extrémité du pont ; des étincelles volent en l'air & le cœur de l'apostat est glacé d'épouvante.

Il fuit , Tancrède le poursuit ; déjà il l'atteint , & de ses pas presse ses pas ; mais tout-à-coup les flambeaux disparaissent ; les étoiles s'éteignent ; un lugubre voile s'étend sur la Nature , & le ciel désert n'a plus d'astres ni de clarté.

Au milieu de ces ombres & de cette nuit enchantée , le vainqueur ne suit plus , ne voit plus son ennemi ; il avance au hasard ses pas tremblans & mal assurés ; ils tombent sur le seuil d'une porte qui soudain roule & se referme sur lui : captif dans un noir cachot , les ténèbres & l'horreur l'environnent.

Tel le poisson battu par les flots d'une

mer agitée fuit dans les eaux tranquilles & dormantes du lac de Côme ; mais cet asyle devient sa prison , & une barriere impénétrable s'oppose à son retour.

En vain d'une main vigoureuse le héros ébranle la porte , ses forces se consomment en efforts inutiles ; cependant une voix lui crie :  
,, Prisonnier d'Armide , vainement tu tentes  
,, d'échapper à ses fers.

,, Ne crains point la mort : vivant au  
,, fond de ce tombeau , tu y verras couler  
,, une nuit éternelle. ,, Il ne répond point ;  
il étouffe dans son cœur ses soupirs & ses  
peines ; mais en lui-même il accuse l'amour ,  
le sort , son imprudence , & les artifices  
dont il est la victime : il se dit : ,, Perdre la  
,, vue de ce soleil qui éclaire la Nature , ce  
,, n'est qu'un léger malheur.

,, Mais je te perds , ô soleil de ma vie ! je  
,, te perds , & peut-être jamais tes rayons ne  
,, ranimeront mes déplorables jours ! ,, Le  
souvenir d'Argant vient encore redoubler  
ses ennuis : ,, Ah ! malheureux , dit-il , j'ai  
,, violé mon devoir & mes sermens ? 3

„ crime , ô honte éternelle ! j'ai mérité les  
„ mépris & les dédains d'un Sarrafîn. „

Ainsi tour-à-tour l'amour & l'honneur  
le rongent & le déchirent : pendant qu'il se  
livre à sa douleur , l'audacieux Argant s'in-  
digne de fouler encore la plume oiseuse. Son  
cœur farouche ennemi de la paix , est altéré  
de sang & affamé de gloire. Ses blessures  
saignent encore , mais déjà il appelle l'au-  
rore qui doit ramener le jour du combat.

La nuit qui la précéda , le cruel , à peine  
un moment ferme sa paupière : le ciel est  
encore obscur , un foible rayon de lumière  
n'a point encore doré le sommet de la  
montagne ; déjà il se leve ? apporte-moi mes  
armes , crie-t-il , à son écuyer qui les tient  
toutes prêtes : ce ne sont point ses armes ac-  
coutumées ; celles-ci sont un présent superbe  
d'Aladin.

Il les regarde à peine & s'en revêt ; leur  
énorme poids ne fatigue point ses épaules :  
à son côté pend son antique & formidable  
épée : telle , dans les airs enflammés , brille  
une comète dont l'horrible & sanglante che-

velure détruit les états , amene les maladies , & par d'affreux présages épouvante les Rois.

Tel parut Argant sous ses armes étincelantes : ses yeux sinistres roulent ivres de sang & de colere ; l'horreur de la mort respire dans tout son maintien : la mort toute entiere respire sur son front : il n'est point d'ames , si fermes , si courageuses , que n'effraie un seul de ses regards : il tient dans sa main son épée nue ; avec des cris menaçans , il l'agite , il la secoue , & frappe les airs & les ombres.

„ Bientôt , dit-il , ce brigand Chrétien ,  
 „ cet audacieux qui veut s'égalér à moi  
 „ tombera sous mes coups , & tout sanglant ,  
 „ il roulera dans la poussière : ses yeux  
 „ verront mon bras , en dépit de son Dieu ,  
 „ lui arracher ses armes & ses dépouilles : sa  
 „ bouche mourante me conjurera de ne le  
 „ point faire servir de pâture au chiens , &  
 „ je repousserai sa prière. „

Tel un taureau en proie aux fureurs d'un amour jaloux mugit horriblement , & par ses mugissemens



mugissemens réveille son courage & sa vengeance : il aiguise contre les troncs ses cornes menaçantes ; il lutte contre les vents ; ses pieds frappent la terre , & de loin il défie son rival à un combat sanglant & mortel.

Tel & plus furieux encore Argant appelle le Héraut, & d'une voix entrecoupée : „ Va ,  
„ dit-il , au camp des Chrétiens , annonce  
„ au vengeur du Christ le combat & la  
„ mort. „ Lui-même il monte à cheval , & précédé de son prisonnier il sort de Solime, & d'un pas précipité il franchit les collines.

Cependant le cor résonne & ses sons répandent au loin l'horreur & l'effroi : tel le bruit du tonnerre tetentit dans le cœur des mortels. Déjà les Princes Chrétiens sont rassemblés dans la tente du Général. Le héraut prononce le défi , nomme Tancrede & n'exclut personne.

Godefroi plein de trouble & d'incertitude , promene autour de lui des regards lents & prolongés : ses yeux ni sa pensée ne

rencontrent personne qui puisse fixer son choix : la fleur des guerriers a disparu : on ignore le sort de Tancrede ; Bohémond est éloigné : l'invincible héros qui a immolé le fier Norvégien , erre exilé loin du camp.

Les plus braves , les plus fameux guerriers , victimes de la perfide Armide , ont suivi ses pas & sont cachés dans le silence d'une profonde nuit : les autres moins vigoureux & moins intrépides se tiennent debout , la langue glacée & la honte sur le front. La crainte fait taire l'honneur dans leur ame , & aucun n'ose briguer une gloire que tant de périls environnent.

A ce silence , à cet aspect , au signe trop certain de leur foiblesse , Godefroi s'enflamme d'un généreux courroux ; soudain il se leve : „ Ah , je serois trop indigne de la vie , „ s'écrie-t-il , si je refusois de l'exposer „ aujourd'hui , si je souffrois que l'infidèle „ bravât impunément tous les Chrétiens & „ insultât à leur honte !

„ Adis & loin du danger , que tous nos „ Guerriers soient les spectateurs oisifs de

„ mon combat : allons , donnez-moi mes  
„ armes ? „ Soudain ses armes lui sont ap-  
portées ; mais le sage Raymond qui dans  
un âge mûr a une prudence plus mûre , &  
dont la vigueur encore ne cede point à celle  
des Guerriers qui sont présens , Raymond  
s'avance.

„ Il ne sera pas dit , Seigneur , qu'en  
„ exposant ta tête , tu exposeras toute l'ar-  
„ mée ; tu n'es point un soldat ; tu es  
„ notre Général , & ta perte seroit la perte  
„ commune ; c'est sur toi qu'est fondé  
„ l'empire des Chrétiens ; c'est par toi que  
„ le joug des enfers doit être brisé ; le  
„ sceptre est dans tes mains pour diriger  
„ notre courage , c'est à nous de manier le  
„ fer & de montrer de l'audace.

„ Moi - même , quoique courbé sous le  
„ poids des ans , j'irai combattre le pre-  
„ mier : que d'autres se dérobent aux dan-  
„ gers , moi je ne veux pas que la vieillesse  
„ me serve d'excuse : Ah , que ne suis-je  
„ encore à la fleur de mes ans ! que n'ai-je  
„ & votre jeunesse & vos forces , ô vous

„ que la crainte retient dans ces retranche-  
 „ mens, vous que la colere, la honte du  
 „ moins ne peuvent animer contre ce bar-  
 „ bare qui vous provoque & vous outrage !  
 „ Que ne suis-je encore tel que j'étois  
 „ quand aux yeux de toute l'Allemagne,  
 „ à la Cour de Conrad, je perçai, j'im-  
 „ molai le farouche Léopold ! la chute de  
 „ cet ennemi fut pour ma valeur un plus  
 „ noble trophée, que si seul & sans armes,  
 „ un de nos Guerriers mettoit en fuite  
 „ une troupe nombreuse de ces vils Sar-  
 „ rasins.

„ Ah, si j'avois encore les mêmes forces ;  
 „ si mon sang, comme alors, brûloit en-  
 „ core dans mes veines, j'aurois déjà ter-  
 „ rassé l'orgueil de l'infidele ! mais tout  
 „ vieux, tout débile que je suis, mon cœur  
 „ n'est point encore glacé & ne connoît  
 „ point l'épouvante ; je mourrai sur le  
 „ champ de bataille ; mais du moins le  
 „ barbare ne triomphera point de sa vic-  
 „ toire. Allons, je vais m'armer ; ce jour  
 „ sera le plus illustre de mes jours. „

Ainsi parla le généreux vieillard ; son discours réveille dans tous les cœurs la valeur & l'audace : ces Guerriers , muets & timides , deviennent tout-à-coup ardens , impétueux ; tous acceptent le combat , tous briguent l'honneur d'être choisis. Baudouin , Roger , Guelfe , les deux Guy , Etienne & Garnier y prétendent.

Ce Pyrrus dont l'heureuse adresse valut à Bohémond la conquête d'Antioche , Evrard l'Ecoffois , l'Irlandois Rodolphe , & Rosmond l'Anglois brûlent d'obtenir la préférence : vous ne le désirez pas moins , Gildippe , Odoard , tendres amans , fideles époux.

Mais plus qu'eux tous le généreux vieillard fait éclater son courage & son audace : déjà il est armé : son casque seul lui manque encore : „ O vivante image de l'antique va-  
 „ leur , lui dit Godefroi , que nos Guer-  
 „ riers s'instruisent à ton école & se forment  
 „ par ton exemple ! c'est en toi , que bril-  
 „ lent dans tout leur éclat , les talens ,  
 „ la discipline & la valeur.

„ Ah, si j'avois dix jeunes Guerriers dont  
„ la bravoure égalât la tienne, bientôt je  
„ verrois tomber le trône de l'erreur ! bien-  
„ tôt du couchant à l'aurore j'aurois ar-  
„ boré l'enseigne triomphante de la Croix.  
„ Mais cede à ma priere, & réserve ta  
„ tête pour de plus nobles soins. Souffre  
„ que le sort nomme le Guerrier qui doit  
„ combattre l'Infidele.

„ Ou plutôt ce sera Dieu qui commande  
„ à la fortune & à la destinée. „ Mais  
Raymond toujours obstiné, veut que son  
nom soit écrit parmi les autres noms : Go-  
defroi les reçoit dans son casque, les mêle  
& les secoue : le premier qui sort est celui du  
Comte de Toulouse.

A ce nom un cri de joie se fait entendre ;  
personne n'ose blamer le sort qui l'a nom-  
mé. Le vieillard montre sur son front une  
vigueur nouvelle : la jeunesse en sa fleur re-  
naît sur son visage. Tel le serpent, orgueil-  
leux de l'or dont il brille, étale au soleil les  
richesses d'une peau nouvelle & dresse dans  
les airs sa superbe tête. Bouillon sur-tout

applaudit à ce choix, & annonce à Raymond l'honneur & la victoire.

Il détache son épée, & la présentant au vieillard : „ Voilà , dit-il, le fer que jadis „ le rebelle Saxon portoit dans les combats ; „ je la lui arrachai , je lui arrachai aussi „ la coupable vie : toujours ce fer m'a „ donné la victoire ; prends-le : puisse-t-il „ n'être pas moins heureux dans tes mains ! „

Cependant l'audacieux Argant exhale son impatience par des menaces & des cris. „ O peuples indomptés , dit - il , fameux „ Héros de l'Europe , un homme seul vous „ défie ! qu'il vienne ce fier Tancrede s'il „ compte tant sur sa valeur ? Veut-il attendre , dans son lit , ces ombres qui ont „ déjà protégé sa foiblesse ?

„ S'il n'ose paroître , qu'un autre vienne „ à sa place ? cavaliers , fantassins , venez „ tous ensemble , puisque dans une armée si „ nombreuse , il n'est pas un guerrier qui „ ose se mesurer seul avec moi ! voilà le „ tombeau où reposa le fils de Marie ? „ Que n'avancez-vous ? que n'acquitez-vous

» vos vœux ? ce chemin y conduit. A quelle  
 » autre entreprise réservez-vous votre cou-  
 » rage & vos forces ? »

Ainsi le Barbare outrageoit les Chrétiens :  
 ses discours les aigrissent & les blessent ;  
 mais Raymond plus irrité qu'eux tous , ne  
 peut plus souffrir cet affront. Sa valeur de-  
 vient farouche & s'allume du feu de la co-  
 lere. Impétueux , il s'élance sur un coursier  
 qui a la vitesse de l'aigle dont il emprunte  
 son nom.

Il naquit sur les bords du Tage : là quand  
 le Printems ramene l'amour & les zéphirs ,  
 la cavalle pleine d'une fureur nouvelle , la  
 bouche béante , reçoit l'haleine féconde des  
 vents , conçoit & devient mere.

Sans doute *Aquilin* dut sa naissance à  
 l'air le plus subtil & le plus léger : s'il court  
 sur l'arène , s'il bondit , s'il caracole , il  
 n'imprime point la trace de ses pas. Monté  
 sur ce coursier , le vieillard s'avance & leve  
 au ciel ses regards.

„ O Dieu , s'écric-t-il , ô toi qui dans la  
 „ vallée de Thérébinthe , guidas , contre



„ l'impie Goliath un bras sans expérience ;  
„ toi qui fis tomber ce fier destructeur  
„ d'Israël sous la fronde d'un simple  
„ berger, renouvelle, ô mon Dieu, cet exem-  
„ ple ! abats l'infidèle sous mes coups ! que  
„ son orgueil expire sous la main d'un foible  
„ vieillard comme celui du Philistin sous  
„ celle d'un enfant ! „

Il dit , & sa prière s'élève vers les célestes demeures sur les ailes de l'espérance : l'Eternel la reçoit , & dans sa milice immortelle , il choisit un Ange qui défendra Raymond , & l'arrachera vainqueur des mains de l'impie.

L'Ange qui fut commis pour veiller sur son berceau , & dont les soins dirigerent son enfance dans le chemin pénible de la vie , sera encore chargé de ses destins : appelé à ce noble emploi , il monte sur le rocher où reposent les armes de la Divinité.

Là se conserve cette lance qui fit périr le serpent : là les traits de la foudre , & ces traits invisibles qui portent aux nations la peste & les horribles fléaux : là est suspendu

ce trident redoutable , la terreur première des mortels , ce trident qui ébranle la terre jusques dans ses fondemens & renverse les cités.

Parmi ces armes , étincelle un bouclier du diamant le plus pur : vaste immense , il couvrirait tous les pays qui séparent l'Atlas du Caucase : c'est ce bouclier qui défend les Princes justes & les peuples vertueux : l'Ange le prend , & toujours invisible , il vole auprès de son cher Raymond.

Cependant les remparts sont couverts d'une foule d'avidés spectateurs : le Tyran envoie Clorinde avec sa troupe se poster sur le penchant de la colline : de l'autre côté s'avancent des Chrétiens en ordre de bataille : au milieu le terrain libre offre aux combattans une vaste arène.

Argant regarde & ne voit point Tancrede : mais un Guerrier inconnu se présente à sa vue. „ Grâces à ton destin , lui dit le Com-  
„ te , celui que tu cherches est allé dans  
„ d'autres lieux : mais ne triomphe pas en-  
„ core ; tu me vois prêt à te combattre : je

„ puis le remplacer , je puis être le troisieme  
 „ qui se mesure avec toi. „

Le superbe en sourit : „ Que fait donc  
 „ Tancrede , lui dit-il ? quel objet l'arrête ?  
 „ Il bravoit le ciel & aujourd'hui toute sa  
 „ confiance est dans la fuite : qu'il se cache  
 „ au centre de la terre , dans l'abîme des  
 „ eaux , il n'est point d'asyle qui puisse le  
 „ sauver de mes coups. — Tu mens , répli-  
 „ qua Raymond , quand tu dis qu'un Hé-  
 „ ros tel que Tancrede fuit devant toi ! ja-  
 „ mais ta valeur n'égala la sienne. „

Le Circassien frémit de colere : „ Viens ,  
 „ s'écrie-t-il , je t'accepte à sa place : bien-  
 „ tôt on verra comme tu soutiendras la  
 „ folle témérité de tes discours. “ Tous  
 deux s'avancent & dirigent contre le cas-  
 que l'un & l'autre leurs redoutables lances.  
 Raymond atteint l'infidele , mais le coup  
 qu'il lui porte ne peut l'ébranler.

Le fier Argant pour la premiere fois voit  
 tromper ses efforts & frappe envain : l'in-  
 visible bras détourne ses coups loin du pieux  
 Guerrier qu'il défend, Le barbare mord ses

levres de fureur , vomit des blasphêmes , brise sa lance , prend son épée & fond sur son ennemi.

Son courfier se précipite la tête baissée ; Raymond se dérobe au choc , se jette sur la droite & frappe Argant au front. L'Eypytien revient ; le Comte l'évite encore : cependant son casque est atteint ; mais le casque plus dur que le diamant est toujours impénétrable.

Enfin le cruel Circassien le serre & veut s'attacher à lui : Raymond qui craint de plier sous cet énorme fardeau , cède , puis revient à la charge , s'éloigne , se rapproche , semble avoir des ailes : son courfier souple & docile , d'un pas toujours sûr , obéit à la main qui le guide.

Tel un Général qui assiège une tour environnée d'un marais , ou placée sur le sommet d'une montagne , tente tous les accès , emploie tous les stratagèmes ; tel Raymond , recule , avance , décrit mille cercles & mille détours. La cuirasse & le casque du Sarrafin résistent à ses efforts ; il cherche

cherche des endroits plus foibles & qui puissent livrer un passage à son épée.

Déjà l'armure d'Argant est percée de plusieurs coups ; déjà elle est teinte de sang : la sienne est encore toute entiere & son cimier n'est pas même entamé. Envain la rage du Sarrafin s'allume , envain il frappe , son courroux se perd en efforts inutiles : mais toujours infatigable , il redouble & devient plus terrible.

Enfin , après mille coups , il en porte un qui va tomber à plomb sur le Comte : son coursier tout agile qu'il est , ne pourroit le sauver du trépas ; mais le bras invisible est toujours étendu sur lui , & les efforts du Sarrafin expirent sur le céleste bouclier.

L'épée se brise & vole en éclats : Argant qui les voit , en croit à peine ses yeux : interdit , il regarde sa main désarmée & s'étonne de la résistance qu'il éprouve.

C'est sur le bouclier de Raymond qu'il croit avoir brisé son épée : Raymond le croit comme lui ; il ignore toujours le secours que le ciel lui prête : mais à la vue d'un ennemi

*Tome I.* X

sans armes , le Héros s'arrête & dédaigne une lâche victoire & des dépouilles qu'il peut enlever sans péril.

Il alloit dire au Sarrafin : Prends une autre épée ; mais tout-à-coup il songe que dans ses mains est l'honneur des Chrétiens , que sa honte sera la leur : il ne veut point une indigne victoire , mais il ne veut point hasarder la gloire commune. Pendant qu'il balance , Argant lui lance la poignée de son épée.

Lui-même il pousse son coursier & veut corps à corps lutter contre Raymond. Le Héros est atteint à la joue , mais sans se troubler , il se dérobe au bras vigoureux qui va le saisir & blesse cette main qui semblable à la serre du vautour alloit s'attacher à sa proie.

Il va , revient , s'avance , se replie , & toujours porte au Sarrafin les plus terribles coups : il réunit contre lui toute sa force , toute son adresse , tout ce que peut & le dépit & la colere. Le ciel & la fortune secondent ses efforts.

Argant, couvert de son armure, soutenu par son propre poids, résiste immobile & toujours intrépide à ses attaques. Tel, au milieu d'une mer orageuse, sans gouvernail, sans voiles & sans mât, un vaisseau lutte contre les flots; ses flancs formés du chêne le plus dur, bravent encore la fureur de l'onde, & défendent les matelots du désespoir & de la mort.

Argant, tu périssois quand Belzébuth vint t'arracher au trépas. Au sein d'une nuée, Belzébuth compose un fantôme à figure humaine; il lui donne les traits & les armes de l'altière Clorinde; il lui donne & sa voix & son geste & son port.

Le fantôme s'approche d'Oradin qui excelle à lancer des fleches: „ O fameux Oradin, lui dit-il, ô toi dont la fleche docile, va frapper le but que lui marque ton œil, „ quel malheur, si ce héros, le rempart de „ la Palestine, périssoit dans ce combat, si „ son ennemi, chargé de ses dépouilles, re- „ tournoit triomphant & tranquille dans son „ camp!

„ Fais briller ton adresse ; abreuve tes  
„ fleches dans le sang du Brigand François ;  
„ cet exploit te comblera de gloire , & la  
„ reconnoissance de ton maître t'assure un  
„ prix égal à ton mérite. „ Il dit , & séduit  
par ses promesses , Oradin prend dans son  
carquois une fleche meurtriere & bande son  
arc.

La corde frémit , le trait vole en sifflant  
dans les airs , perce la cuirasse de Raymond ,  
& s'arrête à sa peau qu'il effleure. Le céleste  
Guerrier affoiblit le coup , & ne permit pas  
qu'il fit une blessure plus profonde.

Le Comte arrache la fleche ; il voit jail-  
lir son sang : d'un ton menaçant & plein  
d'indignation , il reproche au Sarrafin la foi  
violée. Godefroi , qui toujours a les yeux  
attachés sur Raymond , voit la perfidie ; il  
croit que la blessure est mortelle ; il soupire ,  
& son cœur est glacé d'effroi.

De l'œil & de la voix il excite ses Guer-  
riers à le venger. Soudain les visieres s'abaif-  
sent , les lances sont en arrêt , & les cour-  
siers se précipitent : en un instant Chrétiens ,



Sarrasins, tout s'ébranle. La plaine dispa-  
 roît sous le tourbillon de poussière qui la couvre,  
 & s'élève jusqu'au ciel.

L'air retentit du bruit des casques, des  
 boucliers qui se heurtent & des lances qui  
 se brisent; les chevaux, les cavaliers tom-  
 bent renversés & confondus; tout est cou-  
 vert de morts & de mourans; on n'entend  
 que des cris, des gémissemens, des soupirs;  
 le carnage s'échauffe; on se mêle, on se  
 presse, on s'abat, on s'égorge.

Argant dégagé de son ennemi, s'élance  
 au milieu de la foule, arrache à un guerrier  
 une massue de fer, rompt les Chrétiens, les  
 renverse, les foule aux pieds, & s'ouvre un  
 large chemin: il ne cherche que Raymond;  
 il tourne contre lui seul & son fer & sa co-  
 lere & sa fureur. Tel qu'un lion affamé, il  
 semble vouloir le dévorer.

Mais nombre de Chrétiens l'environnent  
 & arrêtent ses pas & sa vengeance. Orman,  
 Roger de Bernaville, les deux Guy, les Ge-  
 rard, le serrent & l'attaquent. Rien ne  
 ralentit ses coups; il devient plus furieux

par la résistance qu'il éprouve : telle la flamme captive s'échappe de sa prison , & plus terrible , porte au loin la destruction & la ruine.

Orman expire ; un des Guy est blessé : Roger tombe avec les morts , foible & languissant. Mais la foule se presse ; un cercle épais & menaçant d'hommes & d'armes environne le Sarrafin : seul , il soutient tout l'effort des Chrétiens ; seul , il balance la destinée. Cependant Bouillon appelle son frere : „ Marche , lui dit-il , avec ta troupe.

„ Porte-toi sur la gauche où le combat „ est plus furieux & enveloppe l'ennemi „. Baudoin s'avance ; le mol Asiatique ne peut soutenir le choc des Chrétiens ; il cede , il plie ; les rangs sont rompus , les chevaux , les cavaliers , les drapeaux , tout tombe , tout est renversé.

La droite est entraînée dans la déroute : Argant seul résiste ; pendant qu'à ses côtés tout fuit , tout se précipite , seul , il s'arrête & montre aux Chrétiens un front menaçant. Tel & moins terrible encore seroit un Géant

qui , avec cent mains & cent bras , frapperoit de cinquante épées & se couvrirait de cinquante boucliers.

Il soutient & le choc des chevaux & le choc des guerriers : seul , il lutte contre toute une armée ; ses armes sont brisées ; son corps est déchiré ; son sang coule avec sa sueur ; il semble ne pas s'en appercevoir : mais les infideles l'environnent , le pressent & l'entraînent dans leur fuite.

Il cede au torrent ; mais des regards & de la voix il défie encore l'ennemi : la terreur respire dans ses yeux ; la menace est dans sa bouche ; il cherche en vain à retenir cette troupe fugitive.

Son courage , ses efforts , ne peuvent ni l'arrêter , ni la rallier : leur crainte ne connoît plus le frein de la discipline ; ils n'écoutent ni les prieres , ni les ordres. Cependant Bouillon qui voit la fortune propice à ses desseins , suit le cours de sa victoire , & envoie de nouveaux secours aux vainqueurs.

Si le ciel n'en eût autrement décidé , ce jour alloit être pour les Chrétiens un jour

de triomphe & le terme de leurs travaux : mais la troupe infernale qui voit dans ce combat chanceler son empire , rassemble tout-à-coup les nuages & déchaîne les tempêtes.

Un voile ténébreux dérobe aux yeux des mortels le soleil & sa clarté : une sombre horreur couvre le ciel que fillonnent les éclairs : la foudre gronde , la grêle tombe , ravage les prairies , inonde les plaines : les arbres sont brisés ; le fougueux ouragan ébranle & les chênes & les rochers & les collines.

La pluie & le vent , la grêle & les éclairs frappent tout-à-la-fois contre les Chrétiens. Une fatale terreur étonne leur audace & les arrête : quelques - uns se rallient autour de leurs drapeaux ; mais Clorinde qui voit leur désordre & leur trouble , saisit le moment favorable , & pousse son coursier.

„ Amis , s'écrie-t-elle , le ciel combat  
„ pour nous ; il venge nos droits : sa co-  
„ lère nous épargne & ne frappe que sur  
„ nos ennemis. Déjà tremblans , déjà vain-

„ cus , il leur enleve & le jour & leurs  
„ armes. Allons , marchons où le destin  
„ nous conduit. „

Ainsi elle anime ses guerriers & se précipite sur les Chrétiens ; elle rit de leurs efforts impuissans , les abat & les accable ; Argant revient lui-même & reporte à ses vainqueurs les alarmes & la mort. Ils abandonnent le champ de bataille & tournent le dos à la tempête & à l'ennemi.

Fugitifs , poursuivis , & par l'enfer & par les mortels , leur sang coule & se mêle avec les ruisseaux dont la plaine est inondée. Dans la foule obscure des morts & des mourans , Pyrrus & le brave Rodolphe tombent sans vie , l'un de la main de Clorinde & l'autre sous les coups d'Argant.

Ainsi fuyoient les Chrétiens : les Démon & les Infidelles ne cessent de les poursuivre ; Godefrois seul oppose aux armes & à la tempête un front intrépide ; il gourmande ses chefs & placé à l'entrée du camp , il rassemble ses troupes éperdues.

Deux fois il pousse son coursier contre le

cruel Argant & l'arrête deux fois : deux fois l'épée à la main il enfonce les bataillons ennemis les plus épais. Enfin lui-même avec les siens, il se retire à l'abri des retranchemens & abandonne la victoire. Les Sarrafins regagnent la ville, & les Chrétiens, fatigués, abattus, se renferment dans leur camp.

Ils n'y trouvent pas encore un asyle contre la tempête : toujours, & l'orage & les ténèbres les poursuivent. L'eau pénètre dans les tentes; le vent les déchire, les arrache & les disperse. Les cris, les vents, le tonnerre & la pluie, par un horrible accord, épouvantent la Nature.





## C H A N T V I I I.

LE tonnerre ne grondoit plus ; l'orage avoit cessé & les vents retenoient leurs bruyantes haleines : l'aurore au front de roses , aux pieds d'or sortoit de son céleste palais. Mais les cruels moteurs des tempêtes ne suspendoient point encore le cours de leurs noirs projets : Astaroth l'un d'eux adresse ce discours à la discorde sa sœur.

„ Tu vois ce Guerrier qui a échappé au  
„ bras vengeur du héros qui soutient notre  
„ Empire : nous ne pouvons plus arrêter ses  
„ pas ; il va raconter aux Latins la triste  
„ destinée de son généreux maître & de ses  
„ compagnons ; il leur révélera des secrets  
„ importants , qui peut-être les forceront à  
„ rappeler le fils de Berthold.

„ Tu fais combien ce retour nous seroit  
„ funeste ; combien il nous importe de le  
„ prévenir , ou par la force , ou par l'adresse.  
„ Descends parmi les Chrétiens ; fais tour-

„ ner contre eux - mêmes tout ce que ce  
 „ guerrier leur dira pour leur avantage :  
 „ répands tes fureurs , verse tes poisons ,  
 „ dans le cœur du Latin , de l'Helvétien &  
 „ de l'Anglois ; excite le tumulte & la ven-  
 „ geance : porte dans tout le camp le dé-  
 „ sordre & la confusion.

„ Cet exploit est digne de toi : tu l'as  
 „ promis à notre Monarque. » Il dit ; &  
 le monstre aussi-tôt vole à cette sinistre entre-  
 prise. Cependant le Guerrier arrive au camp  
 des Chrétiens : „ De grace , leur dit - il ,  
 „ conduisez-moi à votre Général. »

Une foule curieuse de l'entendre accom-  
 pagne ses pas : il s'incline avec respect &  
 veut baiser cette main redoutée qui fait  
 trembler l'Asie » Héros invincible , dit-il ,  
 „ dont la renommée ne connoît de bornes  
 „ que l'Océan & les étoiles , je voudrois  
 „ t'apporter de plus heureuses nouvelles. »

A ces mots il soupire : ensuite il ajoute :

„ Suénon , le fils unique du monarque  
 „ Danois , la gloire & l'appui de sa vieillesse ,  
 „ brûloit de venir sous tes drapeaux s'af-  
 „ focher



„ socier aux guerriers qui , par tes conseils ,  
„ ceignirent l'épée pour venger Jesus-Christ :  
„ la crainte des dangers , des fatigues , la  
„ vue du trône qui lui étoit destiné , sa  
„ tendresse pour un pere accablé d'années ,  
„ rien ne pût éteindre , dans ce cœur géné-  
„ reux , le zele qui l'enflammoit.

„ Il vouloit sous , un maître si renommé ,  
„ apprendre l'art dur & pénible de la guerre ;  
„ son ame s'indignoit de son obscurité ; la  
„ gloire de Renaud , qui tout jeune encore  
„ égaloit les plus fameux guerriers , le rem-  
„ plissoit de honte & d'émulation. Mais  
„ plus que tout autre sentiment , le desir  
„ d'une gloire immortelle & céleste em-  
„ brâsoit son courage.

„ Impatient , il se met à la tête d'une  
„ troupe d'audacieux guerriers , prend le  
„ chemin de la Thrace & marche vers Byzan-  
„ ce : là , l'Empereur grec l'accueille dans  
„ son palais ; là il reçoit de ta part un cour-  
„ rier qui lui raconte , & la prise d'An-  
„ tioche , & la honte de la Perse qui toute

„entiere sembloit s'être armée pour la re-  
„prendre.

„Il lui parle de toi , de tes héros ,  
„il lui parle de Renaud , lui dit , & la  
„fuite généreuse de ce jeune guerrier , &  
„les exploits qui , parmi vous , ont signalé  
„son courage.

„Il ajoute enfin , que déjà vous êtes aux  
„portes de Solime , prêts à foudroyer ses  
„murailles : il l'invite à venir au moins  
„partager votre dernière victoire. Ce dis-  
„cours embrâse son jeune courage ; une  
„heure lui paroît un siècle : il brûle de  
„combattre les Sarrafins & de tremper ses  
„mains dans leur sang.

„Il semble que votre valeur soit un re-  
„proche de sa lâcheté : dévoré par la hon-  
„te , il résiste aux conseils , il est sourd à  
„la prière. Le seul danger qu'il craigne ,  
„c'est de ne pas partager tes dangers & ta  
„gloire ; il n'en connoît , il n'en conçoit  
„point d'autre.

„Lui-même il précipite son sort , à  
„peine , dans l'ardeur qui le presse , il ar-

„ tend , pour partir les premiers rayons de  
„ l'aurore : le chemin le plus court est celui  
„ qu'il préfère. Il ne cherche à éviter , ni  
„ les passages difficiles , ni les contrées qu'ha-  
„ bitent nos cruels ennemis : nous suivons  
„ en aveugles le chef qui nous guide.

„ Ici la faim nous assiège ; plus loin la  
„ nature nous oppose des barrières : par-tout  
„ il faut combattre ; mais nous triomphons  
„ de tous les obstacles. Nous immolons ,  
„ nous dispersons nos ennemis. Rassurés par  
„ nos victoires , enorgueillis par nos succès ,  
„ nous touchions enfin aux frontières de la  
„ Palestine.

„ Là nos coureurs nous annoncent qu'ils  
„ ont entendu le bruit des armes , qu'ils  
„ ont vu flotter des enseignes , que tout leur  
„ fait craindre l'approche d'une formidable  
„ armée. L'intrépide Suénon toujours iné-  
„ branlable dans ses desseins , ne change ,  
„ ni de couleur , ni de ton : d'un œil calme  
„ & serein , il voit la pâleur sur le front  
„ de ses guerriers.

„ Compagnons , s'écrie-t-il , ce jour nous

„ donnera , ou la palme de la victoire , ou  
„ la palme du martyre. J'espère la première ;  
„ je ne desirer pas moins la seconde qui , avec  
„ plus de mérite , nous promet encore plus  
„ de gloire. Un jour ce camp sera un tem-  
„ ple consacré à notre mémoire , & le ra-  
„ ces futures y viendront révéler nos tom-  
„ beaux , ou contempler nos trophées.

„ Il dit , & place des sentinelles , distri-  
„ bue les emplois & les travaux , & ordonne  
„ que tous se couchent armés. Lui-même  
„ ne quitte , ni son casque , ni sa cuirasse.  
„ Au milieu de la nuit , au moment où tout  
„ repose dans le silence , tout-à-coup d'af-  
„ freux hurlemens troublent les airs & font  
„ trembler la terre.

„ On crie , aux armes ! Suénon le premier  
„ vole à la tête du camp : l'audace étin-  
„ celle dans ses yeux , son visage est en feu.  
„ On nous attaque ; un cordon épais nous  
„ serre & nous environne : une forêt de lan-  
„ ces & d'épées nous enveloppe ; une nuée  
„ de fleches s'épanche sur nos têtes.

„ Dans ce choc inégal , chacun de nous a

„ vingt ennemis à combattre : plusieurs sont  
„ frappés , plusieurs expirent dans les téné-  
„ bres par des coups inconnus. Mais le  
„ nombre des morts , le nombre des blessés  
„ est caché dans les ombres , & la nuit  
„ couvre nos malheurs & nos exploits.

„ Cependant Suénon se fait par-tout re-  
„ connoître à la vigueur de son bras , à la  
„ pesanteur de ses coups : des ruisseaux de  
„ sang coulent autour de lui ; des cadavres  
„ entassés lui font un rempart : de quelque  
„ côté qu'il tourne ses pas , il porte la  
„ terreur dans ses yeux & la mort dans sa  
„ main.

„ Nous combattons jusqu'à ce que l'au-  
„ rore vienne éclairer le ciel de ses pre-  
„ miers rayons : en dissipant les horreurs de  
„ la nuit , la clarté nous révèle les horreurs  
„ de la mort. Ce jour si désiré ne présente  
„ à nos yeux qu'un spectacle de terreur &  
„ de pitié. Tout notre camp est jonché de  
„ cadavres & couvert de nos débris.

„ Nous étions deux mille ; à peine nous  
„ restons cent. A la vue de tant de sang ré-

„pandu, de tant de morts entassés, je ne  
„fais si le cœur du héros se troubla, mais  
„son front n'en fut point altéré. Compa-  
„gnons, nous dit-il en élevant la voix,  
„suivons ces généreux Guerriers, marchons  
„comme eux au bonheur & à la gloire par  
„la route que leur sang nous a tracée.

„Il dit, & souriant à la mort qui s'ap-  
„proche, il oppose au torrent débordé sur  
„lui, une constance & un courage intré-  
„pides; il n'est point d'armure, fût-elle de  
„l'acier, du diamant le plus impénétrable,  
„qui puisse résister aux coups que frappe  
„son bras. Bientôt tout son corps n'est plus  
„qu'une plaie.

„Cadavre indompté, ce n'est plus la vie,  
„c'est la valeur seule qui le soutient & l'a-  
„nime encore. Sans se ralentir, il rend  
„coup pour coup; plus il est blessé, plus il  
„devient terrible. Enfin un guerrier à l'œil  
„farouche, au maintien formidable, fond  
„sur lui avec fureur; & secondé d'une  
„foule des siens, après un combat long &  
„opiniâtre, il renverse le héros.

„ Il tombe ce Prince généreux , il tombe ,  
„ & ne laisse après lui personne pour le  
„ venger. O sang noblement répandu , ô  
„ restes déplorables du meilleur des maîtres ,  
„ vous m'êtes témoins que je ne fus point  
„ avare de ma vie ! je bravai le fer , j'af-  
„ frontai tous les dangers , & si le ciel eût  
„ marqué là le terme de mes jours , je mé-  
„ riterai d'obtenir le trépas.

„ Au milieu de tous mes compagnons  
„ morts , seul , je tombai encore vivant ,  
„ mais sans sentiment & sans connoissance :  
„ un noir bandeau s'épaissit sur mes yeux ;  
„ mes sens s'affoupirent ; mes paupieres se  
„ rouvrirent enfin ; il me sembla qu'il étoit  
„ nuit : à mes regards incertains s'offrit  
„ une lueur foible & tremblante.

„ Je n'avois pas encore la force de dis-  
„ tinguer les objets ; j'étois en cet état qui  
„ est entre la veille & le sommeil : mes yeux  
„ s'ouvroient & se fermoient tour-à-tour ;  
„ mes blessures qu'irritoient la fraîcheur de  
„ la nuit , & l'humidité de la terre sur la-  
„ quelle j'étois couché , m'avertissoient de

„ mon existence , par le sentiment cruel de  
 „ la douleur.

„ Cependant cette lueur s'avance ; j'en-  
 „ tends un foible murmure qui s'approche  
 „ & s'arrête auprès de moi. Je soulève , avec  
 „ peine , ma débile paupière : je vois deux  
 „ hommes couverts d'une longue robe &  
 „ un flambeau à la main. L'un d'eux me  
 „ dit : O mon fils , espère en Dieu dont  
 „ le bras soutient la vertu , & dont la grace  
 „ prévient nos prières.

„ Il étend sa main pour me bénir , &  
 „ d'un air recueilli , prononce , à demi-  
 „ voix , des mots que j'entendis peu , que  
 „ je compris encore moins. Lève-toi , ajou-  
 „ ta-t-il ; soudain je me leve plein de forces  
 „ & d'allégresse : je ne sens plus mes bles-  
 „ sures : il semble qu'une vigueur nouvelle  
 „ circula dans mes membres.

„ Interdit je les regarde : mon ame éton-  
 „ née ne peut en croire mes yeux : homme  
 „ de peu de foi , me dit le vieillard , tu  
 „ doutes encore ? où s'égareront tes pensées ?  
 „ ce ne sont point des fantômes que tu



„ vois : nous sommes des serviteurs de Jé-  
„ sus-Christ : pour le suivre , nous avons  
„ fui un monde séducteur & ses vains ar-  
„ traits : ici loin des humains , nous vivons  
„ dans un désert sauvage.

„ Ce Dieu qui regne sur l'Univers , &  
„ qui peut opérer les plus grands miracles ,  
„ ne dédaigne pas les plus vils instrumens ,  
„ m'a choisi pour sauver tes jours : ils ne  
„ veut point qu'on laisse privé des hon-  
„ neurs suprêmes ce corps où habita une si  
„ belle ame , & qui doit , immortel & glo-  
„ rieux , se réunir un jour avec elle.

„ Suénon aura un tombeau digne de sa  
„ valeur : les races futures viendront y of-  
„ frir leurs hommages & leurs vœux. Leve  
„ les yeux vers le ciel ; regarde cette étoile  
„ qui brille comme le soleil : ses rayons  
„ vont te conduire au lieu où repose le  
„ corps de ton maître.

„ Soudain de cet astre lumineux , ou  
„ plutôt de ce soleil descend un rayon , qui  
„ semblable à une ligne d'or , se prolonge  
„ jusques sur le corps du Héros : l'éclat de sa

„ lumière couvre ses blessures. Dans ces  
„ restes , sanglans , défigurés , je recon-  
„ nois mon maître.

„ Il n'étoit point couché le visage contre  
„ terre , mais tourné vers le ciel , où  
„ avoient aspiré tous ses desirs : sa main  
„ droite fermée pressoit encore son épée ,  
„ & sembloit prête à frapper. La gauche  
„ posée sur sa poitrine , paroissoit implorer  
„ la clémence céleste.

„ De mes larmes , j'arrose ses blessures  
„ & j'épanche une douleur que rien ne peut  
„ affoiblir. Le vieillard lui ouvre la main  
„ droite & prend son épée : ce fer , me dit-  
„ il , qui aujourd'hui a versé tant de sang &  
„ qui en est encore tout trempé , est comme  
„ tu fais , un ouvrage achevé ; il n'en est  
„ point de plus parfait dans l'Univers.

„ Le ciel ne veut pas qu'il reste inutile ;  
„ il faut que de la main d'un Héros , il passe  
„ dans une main aussi vaillante , qui le ma-  
„ nie avec autant de force & d'adresse ,  
„ mais qui le conserve plus long-tems & qui  
„ le fasse servir à venger son premier maître.

» Soliman a immolé Suénon ; l'épée de  
» Suénon doit immoler Soliman. Prends-  
» la ; va sous les murs de Jérusalem , dans  
» le camp des Chrétiens : ne crains point  
» que de nouveaux obstacles arrêtent tes pas  
» dans les pays que tu vas parcourir ; le  
» bras qui te conduit abaissera devant toi  
» les barrières qui pourroient fermer ton  
» passage.

» Le ciel veut que cette voix qu'il t'a  
» conservée publie la piété , la valeur &  
» l'audace de ton généreux maître : il veut  
» que son exemple donne à la religion de  
» nouveaux vengeurs , & qu'après plusieurs  
» lustres écoulés , il enflamme encore les  
» Héros fururs.

» Je dois te faire connoître celui qui hé-  
» ritera de cette épée : c'est le jeune Renaud ,  
» ce guerrier à qui tout cede la palme de  
» la valeur : tu la lui remettras , tu lui  
» diras que le Ciel & l'Univers n'attendent  
» que de lui seul la vengeance due à Sué-  
» non. Pendant que j'écoute en silence ,  
» un nouveau miracle attire mes regards.

» Je vois s'élever un superbe tombeau qui  
» embrasse le corps du Héros & se referme  
» sur lui. Une main invisible y trace son  
» nom , ses exploits & ses vertus : je con-  
» temple , & le monument , & l'inscrip-  
» tion : mes yeux ne peuvent s'en détacher.

» Dans ce tombeau , dit le vieillard , le  
» corps de ton maître reposera auprès de  
» ses fideles amis , pendant qu'heureuses , au  
» sein de la Divinité , leurs ames s'enivre-  
» ront d'un amour immortel. Tes pleurs ont  
» payé à leurs cendres le tribut qui leur étoit  
» dû ; il est tems que tu goûtes quelque  
» repos. Ma retraite fera ton asyle , jusqu'à  
» ce que l'aurore vienne te réveiller pour  
» reprendre ton voyage.

» Il dit , & me conduit , tantôt par des  
» hauteurs , tantôt par des vallons : je me  
» traîne avec peine sur ses pas : enfin nous  
» arrivons à l'entrée d'une caverne creusée  
» dans un rocher sauvage : c'est-là que tran-  
» quille avec son disciple , il vit au milieu  
» des monstres des forêts : armé de sa seule  
» innocence ,

„ innocence , il n'a besoin ni de cuirasse ,  
„ ni de bouclier pour se défendre.  
• „ Il m'offre un champêtre repas ; un lit  
„ dur reçoit mes membres fatigués & répare  
„ mes forces ; mais dès que l'aurore allume  
„ ses premiers feux , les deux solitaires se  
„ levent ; tous trois ensemble , nous offrons  
„ à l'Eternel nos hommages & nos prières.  
„ Le vieillard reçoit mes adieux , & je  
„ marche où me guident ses conseils.

Il se tait à ces mots : „ Généreux guerrier ,  
„ lui répond Bouillon , tu nous apportes  
„ une cruelle & douloureuse nouvelle ; elle  
„ a droit de troubler nos cœurs & demande  
„ nos larmes. Un moment nous a donc en-  
„ levé tant d'intrépides héros & de fidèles  
„ amis ? un coin ignoré de la terre possède  
„ leurs dépouilles ; & tel qu'un éclair , ton  
„ Prince n'a brillé que pour disparaître.

„ Mais quoi ! leur mort fait leur bon-  
„ heur. Des trésors , des conquêtes ne valent  
„ pas une chute si belle : jamais l'antique  
„ capitol ne vit de si nobles lauriers. Assis  
„ au haut de l'empirée , dans le temple de

„ la gloire , une couronne immortelle est  
 „ le prix de leurs travaux. Là , ils mon-  
 „ trent leurs blessures & triomphent de leur  
 „ défaite.

„ Mais toi qui leur survis , toi qui sur  
 „ ce théâtre d'éternels combats , dois es-  
 „ sayer encore les dangers & les fatigues ,  
 „ jouis de leur triomphe , éclaire ce front  
 „ chargé d'ennuis & de douleurs ! tu de-  
 „ mandes le fils de Berthold ; il erre loin  
 „ de nous ; je te conseille d'attendre que  
 „ nous en ayons des nouvelles sûres avant  
 „ que de te résoudre à l'aller chercher. „

Ces discours réveillent , dans tous les  
 cœurs , la tendresse pour Renaud : „ Hélas ,  
 „ se disoit-on , ce jeune héros erre au  
 „ milieu des peuples infidèles ! „ Il n'est  
 personne qui ne raconte au Danois quel-  
 qu'une de ses grandes actions. On déploie ,  
 à ses yeux étonnés , le tissu merveilleux de  
 sa vie.

Son souvenir avoit attendri tous les  
 cœurs : tout-à-coup arrive une troupe de  
 guerriers que l'appât du butin a conduits

dans la plaine , & qui ramènent des troupeaux qu'ils ont enlevés à l'ennemi.

Ils rapportent les signes trop sensibles d'un funeste malheur : c'est l'armure de Renaud sanglante & déchirée. Aussi-tôt mille bruits différens , tous également incertains , circulent dans le camp. Au nom de ce guerrier , la foule éplorée , court , s'empresse & demande à voir ses armes.

On les contemple , on reconnoît trop bien cette énorme cuirasse , ce casque étincelant , cet oiseau qui porte la foudre & dont les regards fixent le soleil : jadis on les voyoit toujours dans le chemin de l'honneur & de la gloire ; aujourd'hui , brisées , couvertes de sang , elles roulent dans la poussière , & ce spectacle fait naître dans tous les cœurs , des sentimens de colere & de pitié.

Pendant qu'on murmure , pendant que chacun donne à la mort du héros une cause différente , Bouillon appelle Aliprand , le chef des guerriers qui ont rapporté cette armure. Aliprand a la valeur d'un Che-

valier , & la franchise d'un Soldat : „ Dis-  
„ moi où tu as pris ces armes ? Bonheur  
„ ou malheur , ne me cache rien.

„ A deux journées du camp , répond le  
„ guerrier , vers les confins de Gaza , est  
„ un vallon détourné que des côteaux  
„ ceignent de toutes parts ; du sommet de  
„ ces côteaux , descend un ruisseau qui  
„ serpente sur un lit bordé de gazon &  
„ ombragé par des arbres : jamais poste  
„ ne fut plus favorable pour une embus-  
„ cade.

„ Nous allions chercher les troupeaux  
„ qui paissent en ces lieux ; tout-à-coup  
„ nous appercevons sur l'herbe des traces  
„ de sang , & non loin de-là , sur le bord  
„ du ruisseau , le cadavre d'un guerrier. A  
„ la vue de ces armes que nous reconnois-  
„ sons , malgré le sang & la poussière dont  
„ elles sont souillées , nous nous ébranlons  
„ tous : je m'approche du corps , je veux  
„ démêler les traits du visage , mais la tête  
„ avoit été coupée.

„ La main droite manquoit aussi : le



„ tronc étoit percé de plusieurs blessures  
 „ reçues par derrière. Plus loin reposoit  
 „ avec le casqué, l'aigle aux ailes blanches  
 „ & éployées. Pendant que mes yeux cher-  
 „ chent quelqu'un qui puisse nous donner  
 „ des lumières, un villageois se présente à  
 „ ma vue ; mais dès qu'il nous apperçoit il  
 „ recule & s'enfuit.

„ On le poursuit, on l'arrête, on l'in-  
 „ terroge : il répond que la veille il a vu  
 „ sortir de la forêt une troupe de guerriers,  
 „ qu'à leur aspect, il s'est caché ; que l'un  
 „ d'eux tenoit à la main une tête enfan-  
 „ glantée dont la chevelure étoit blonde,  
 „ & qui sembloit celle d'un adolescent.

„ Que ce même guerrier a enveloppé cette  
 „ tête & l'a suspendue à la selle de son  
 „ cheval. Il ajoute qu'à l'habillement, il a  
 „ reconnu cette troupe pour être de notre  
 „ Nation. Je fais dépouiller le cadavre, je  
 „ l'arrose de mes larmes, j'ordonne qu'on  
 „ lui rende les honneurs suprêmes, & j'em-  
 „ porte l'armure avec moi.

„ Mais si ce corps est en effet celui du

„ jeune héros , il mérite d'autres honneurs ,  
„ & un autre tombeau. „ Après ce récit ,  
Aliprand se retire. Godeftoi , morne ,  
pensif , soupire en secret ; mais son cœur  
rejette toujours cette funeste idée : il veut  
à des signes plus certains reconnoître le ca-  
dayre & l'injuste homicide.

Cependant la nuit se leve , & de ses ailes  
obscurcs enveloppe le ciel & sa vaste étendue : le sommeil , par ses douces illusions ,  
vient calmer les esprits & verser dans les  
cœurs l'oubli des soucis & des peines. Toi  
seul Argillan , percé des traits de la plus  
cruelle douleur , tu roules , dans ton sein  
agité , les pensées les plus funestes : ta pau-  
piere ne peut se fermer , & ton ame se re-  
fuse au repos.

Hardi dans ses discours , ardent , impé-  
tueux , Argillan naquit sur les rives du  
Tronto ; au milieu des guerres civiles , il  
se nourrit de haines & de vengeances :  
bientôt exilé de sa patrie , il inonda de  
sang les vallons & les collines , & désola  
les lieux qui l'avoient vu naître. Enfin la

guerre sainte l'appella dans l'Asie , & des exploits plus heureux signalerent sa valeur.

Enfin , quand l'aurore commença de paroître , ses yeux se fermerent ; mais ce ne fut point le sommeil qui lui versa ses doux pavots : ce fut la discorde qui l'enivra de ses poisons. Plongé dans un état de stupeur , plus affreux que la mort , des illusions vinrent troubler ses sens ; & même en dormant il ne goûta point de repos. La cruelle furie s'offrit à lui sous les images les plus effrayantes & troubla ses esprits.

Elle prend enfin la forme d'un guerrier dont la tête a été coupée & la main droite séparée du bras : la main gauche soutient la tête sanglante , pâle & livide. Le visage plein de la mort respire & parle en respirant : des paroles entrecoupées s'échappent avec le sang & les soupirs. „ Fuis Argillan...  
„ fuis des lieux souillés par le crime.....  
„ fuis..... un camp funeste & un chef  
„ impie !

„ O mes chers amis , qui vous défendra  
„ du cruel Godefroi , & de la perfidie dont

„ j'ai été la victime ? Le barbare dévoré  
 „ par la haine & avide de forfaits , ne songe  
 „ qu'aux moyens de vous perdre après moi.  
 „ Cependant si ta main aspire encore à la  
 „ gloire , si tu comptes sur ta valeur , ne  
 „ fuis pas : non. Que le sang du tyran  
 „ soit offert à ma cendre , & expie mon  
 „ trépas.

„ Mon ombre suivra tes pas , attisera ta  
 „ colère & te donnera le fer qui doit l'im-  
 „ moler : j'armerai ton cœur & ton bras. „  
 Elle dit , & dans son sein elle verse une  
 fureur nouvelle. Le sommeil l'abandonne ;  
 étonné , hors de lui-même , il roule des  
 yeux gros de rage & de poison : il s'arme , &  
 dans le transport qui l'agite , il rassemble  
 les Italiens.

Il les rassemble dans le lieu même où  
 sont suspendues les armées du généreux Re-  
 naud. Là sa bouche exhale en ces mots la  
 fureur qui le dévore. „ Ainsi donc un peu-  
 „ ple de barbares & de tyrans , ennemi de  
 „ la raison , infidèle à ses promesses , qui  
 „ ne peut se rassasier , ni d'or , ni de sang,

„ appésantira sur nous un sceptre de fer &  
„ fera plier nos têtes sous le joug ?

„ Les affronts que nous avons soufferts ,  
„ les cruautés que depuis sept ans nous avons  
„ éprouvées sous ce dur empire , pourroient  
„ dans dix siècles encore allumer , au sein  
„ de Rome & de l'Italie , la colère & la  
„ vengeance. Je ne vous parlerai point de la  
„ Cilicis domptée par les armes & par la  
„ valeur de Tancrede , usurpée depuis par  
„ les François , & devenue dans leurs mains  
„ le prix de la perfidie.

„ Je ne vous dirai point que quand les  
„ circonstances exigent de l'audace , de la  
„ bravoure & de la fermeté , c'est toujours  
„ quelqu'un de nous qui va le premier , à  
„ travers mille morts , porter le fer & la  
„ flamme ; mais que quand au sein des  
„ loisirs & de la paix , il faut partager les  
„ palmes & le butin , on ne nous connoît  
„ plus ; que les François seuls s'approprient  
„ tout , la gloire , les conquêtes , les tré-  
„ fors & les triomphes.

„ Il fut un temps peut-être où de pareilles

„ injures pouvoient blesser nos cœurs &  
„ notre fierté ; je n'en parle plus aujour-  
„ d'hui : un crime affreux , une horrible  
„ cruauté , ne permet plus de les regarder  
„ que comme de foibles offenses. Ils ont im-  
„ molé Renaud ; ils ont violé & les loix divi-  
„ nes & les loix de la nature. Et le ciel ne  
„ lance pas sa foudre , & la terre n'ouvre  
„ pas ses abymes pour les engloutir !

„ Ils ont immolé Renaud , le bouclier ,  
„ le défenseur de notre culte ! & ce héros  
„ n'est point encore vengé ! il n'est pas ven-  
„ gé ! que dis-je ? ses restes sanglans & dé-  
„ chirés sont encore étendus sur la poussière  
„ & privés de la sépulture ! vous deman-  
„ dez quel est le barbare qui a commis ce  
„ forfait ? ô mes amis ! qui pourroit le mé-  
„ connoître ? eh qui de nous ignore com-  
„ bien Godefroi & Baudouin sont jaloux  
„ de notre valeur....

„ Mais pourquoi chercher des preuves ?...  
„ J'en atteste le ciel , ce ciel qui m'entend  
„ & qui punit le parjure ; ce matin , au  
„ moment où le soleil vient éclairer le

„ monde , j'ai vu l'ombre errante de l'in-  
„ fortuné Renaud : quel cruel , quel af-  
„ freux spectacle ! de combien de crimes , ce  
„ premier crime nous menace ! oui je l'ai  
„ vu ; ce n'étoit point un songe ; il est en-  
„ core présent à mes yeux ; je le retrouve  
„ par-tout.

„ Que ferons-nous ? faut-il qu'une main  
„ encore toute dégouttante de ce sang in-  
„ justement répandu nous conduise &  
„ nous guide ? ou bien fuirons-nous , loin  
„ du Tyran , sur les bords que l'Euphrate  
„ arrose ? Irons-nous y combattre un peuple  
„ efféminé qui dans ses champs féconds  
„ voit fleurir tant de villes & de cités ? ces  
„ villes , ces cités seront à nous & nous  
„ n'en partagerons point la conquête avec  
„ les François.

„ Partons , & s'il le faut , que ce sang  
„ illustre & innocent demeure sans ven-  
„ geance : mais pourtant si cette valeur  
„ qui languit froide & glacée , étoit aussi  
„ ardente qu'elle devoit l'être , bientôt ce  
„ serpent odieux qui a dévoré la fleur &

„ l'ornement de l'Italie , périroit sous nos  
 „ coups , & sa mort seroit l'exemple des  
 „ tyrans.

„ Oui , si vous aviez autant d'audace que  
 „ de force , je voudrois de cette main  
 „ enfoncer le supplice dans ce cœur impie  
 „ où habite la trahison. „ Ainsi parla le  
 fanatique Argillan : sa fureur entre dans  
 toutes les âmes. Le forcené crie , aux ar-  
 mes ! aux armes ! cette jeunesse guerrière  
 répète après lui , aux armes ! aux armes !

La discorde , au milieu d'eux , fait érin-  
 celer le fer dont sa main est armée , & verse  
 dans les cœurs ses feux & ses poisons : le  
 dépit , la fureur , la coupable soif du sang  
 s'allument & s'accroissent à chaque ins-  
 tant : la contagion s'étend , & du quartier  
 des Italiens , gagne & infecte celui des Hel-  
 vétiens , & delà se communique aux tentes  
 des Anglois.

Ce fatal événement , cette perte d'un  
 héros chéri , ne sont plus les seuls alimens  
 de la révolte : d'antiques ressentimens la  
 fomentent encore & la nourrissent ; les mé-  
 contentemens



contentemens assoupis se réveillent : on appelle les François des impies , des tyrans. La haine éclate en menaces & ne peut plus se contenir.

Ainsi fut un feu trop ardent , l'eau frémit , bouillonné & s'élance enfin hors de l'airain qui la renferme. Le petit nombre de sages qu'éclaire le vérité , ne peut arrêter une foule aveugle & impétueuse. Tancrede , Camille , Guillaume , tous ceux qui avoient de l'autorité étoient loin du camp.

Tous ces peuples mêlés & confondus courent aux armes ; l'air retentit de l'éclat séditieux de la trompette : cependant on court vers Bouillon , de toutes parts on lui crie de s'armer : Baudouin le premier se présente à lui & se range à son côté.

Le héros qui s'entend accuser tourne ses regards vers le ciel , son asyle & son appui :  
 » O mon Dieu , toi qui fais combien mes  
 » mains eurent toujours horreur de verser  
 » le sang de mes freres , arrache , ô mon  
 » Dieu , le bandeau qui leur couvre les yeux !  
 » arrête leur fureur ; que ce monde aveuglé

» connoisse mon innocence , comme toi-  
 » même tu la connois ! «

Il dit , & il sent un feu nouveau qui circule dans ses veines : l'espérance est dans son cœur , l'audace est sur son front. Environné des siens , il s'avance vers ces guerriers qui croient venger Renaud ; il entend le bruit des armes ? autour de lui frémissent le murmure & les menaces , mais rien ne peut rallentir ses pas.

Sa cuirasse est sur son dos ; il s'est revêtu de ses plus pompeux habits ; ses mains sont désarmées , son visage est découvert & brille d'une céleste majesté. Il a son sceptre d'or , & ne veut point d'autres armes pour calmer ces mouvemens séditieux. Il se montre aux mutins ; il leur parle , & sa voix a plus de force & d'éclat que celle d'un mortel.

» Que veulent dire ces menaces insen-  
 » sées , ce vain bruit que j'entends ? Quelle  
 » peut en être la cause ? est-ce ainsi qu'on me  
 » respecte ? Après tant d'épreuves, suis-je  
 » encore méconnu ? on soupçonne Gode-  
 » frei , on l'accuse de perfidie & on applau-

» dit à son accusateur ? Vous vous attendez  
 » peut-être à me voir m'humilier devant  
 » vous , plaider ma cause & m'abaisser jus-  
 » qu'à la prière ?

» Non : jamais l'univers qui est plein de  
 » mon nom ne me reprochera une si hon-  
 » teuse foiblesse. Je ne veux de défenseurs  
 » que ce sceptre , que le souvenir honora-  
 » ble de mes exploits & la vérité. La jus-  
 » tice fait place à la clémence ; la peine ne  
 » frappera point sur tous les coupables : je  
 » vous fais grace en faveur de Renaud.

» Qu'Argillan seul lave dans son sang le  
 » crime commun , Argillan l'auteur de  
 » tant de troubles , lui qui sur les plus foi-  
 » bles soupçons vous a entraînés dans son  
 » erreur. « Pendant qu'il parle , ses regards  
 pleins de terreur & de majesté brillent com-  
 me des éclairs. Argillan , étonné , subjugué ,  
 tremble à son aspect & est atterré d'un  
 coup-d'œil.

Cette foule insolente , audacieuse , qui  
 frémissait de courroux & de rage , dont les  
 mains s'armoient , avec tant de fureur , du

fer, des javelots, & des flammes que lui fournissoit la vengeance, docile maintenant, la tête baissée, la honte sur le front & la crainte dans le cœur, écoute en silence les discours impérieux du héros; elle souffre qu'Argillan, au milieu de ses armes qui l'environnent de toute part, soit saisi & enchaîné.

Tel un lion qui, fier & superbe, rugissoit en secouant son horrible crinière, dès qu'il voit la main qui dompra sa farouche jeunesse, plie sous le poids de la chaîne sa tête altière, tremble sous la menace, & oublie sa force & son orgueil.

On dit que dans ce moment, un guerrier ailé, dont l'aspect étoit menaçant & terrible, couvroit le pieux Bouillon d'un céleste bouclier; que dans ses mains étinceloit une épée encore dégouttante de sang. Sans doute c'étoit le sang de ces cités, de ces peuples dont les crimes allumerent enfin la tardive vengeance de l'Eternel.

Ainsi le tumulte s'apaise; on dépose les armes, & les haines s'éteignent. Gode-

froi retourne sous sa tente, tout plein du grand dessein qui l'occupe. Avant que le soleil ait , pour la troisième fois , éteint ses feux dans l'Océan , il veut donner l'assaut : il examine ces instrumens horribles & funestes qui doivent ébranler les remparts & porter dans Solime la désolation & la mort.





## CHANT IX.

A LA vue de ce calme odieux , de ces rebelles soumis & désarmés , le monstre infernal , qui ne peut plus lutter contre les destins , ni changer l'ordre immuable des célestes décrets , s'envole furieux , & va verser ailleurs d'autres fléaux & d'autres poisons. Par-tout , à son aspect , le soleil pâlit , l'herbe languit , & meurt desséchée.

Il fait que la fatale adresse de ses compagnons a banni du camp des Chrétiens l'illustre fils de Berthold ; que Tancrede , & les guerriers les plus braves & les plus redoutés n'y sont plus : „ Qu'attends-je en-  
„ core , dit-il ? appellons Soliman , qu'il  
„ apporte le fer & la flamme ; il vaincra ,  
„ sans peine , un camp surpris & divisé. „

Il dit , & vole vers ces hordes errantes dont Soliman est devenu le chef. Soliman , le plus terrible des mortels révoltés contre le

ciel, Soliman, que la fable eût compté parmi ces géants qu'enfanta la terre pour escalader l'Olympe; il régnoit sur les Turcs, & Nicée fut le siège de son empire.

Ses états voisins de la Grece, s'étendoient des rives du Sangar jusqu'aux bords du Méandre, pays fortunés qu'habiterent jadis les Mysiens, les Phrygiens, les Lydiens, & les peuples de Pont & de Bythinie : mais les efforts des Latins venoient de renverser son trône; & lui-même dans deux combats avoit vu expirer sa gloire.

En vain il avoit lutté contre la fortune; chassé de son empire, il fut enfin réduit à chercher un asyle en Egypte : il y fut accueilli par un Roi généreux & magnanime, qui, résolu de s'opposer aux conquêtes des Chrétiens, s'applaudit de pouvoir associer à ses desseins un héros aussi intrépide.

Mais avant que de faire éclater ses projets, il voulut que Soliman, chargé de ses trésors, allât acheter le secours des Arabes : pendant que lui-même il rassemble les peuples de l'Asie & de l'Afrique, Soliman va

trouver les barbares , & , sans peine , il entraîne sur ses pas des brigands avides & mercénaires.

A leur tête , il ravage la Palestine & coupe aux Chrétiens la communication avec la mer : le cœur toujours plein de sa vengeance , & du souvenir de sa chute , il veut , par de plus grands coups , signaler sa fureur ; mais entre plusieurs partis son esprit flotte irrésolu.

La discorde se présente à sa vue ; elle a pris le masque d'un vieillard pâle & décharné ; son front est sillonné de rides ; sa levre supérieure est couverte d'une barbe épaisse ; son menton est rasé , un turban se replie autour de sa tête ; une longue robe lui descend jusqu'aux pieds ; un cimenterre pend à son côté ; l'arc est dans ses mains , & le carquois résonne sur ses épaules.

„ Nous errons , lui dit-elle , dans des  
 „ plaines arides , sur des sables stériles &  
 „ déserts , où nous ne trouvons ni butin à  
 „ faire , ni lauriers à cueillir : cependant  
 „ Godefroi ébranle les murs de Solime ;



„ déjà ses remparts & ses tours s'ouvrent  
„ & chancellent ; bientôt , si nous tardons  
„ encore , nous verrons les flammes dévorer  
„ ses débris.

„ Des chaumières embrasées , des bœufs ,  
„ des troupeaux enlevés , voilà donc les  
„ nobles trophées de Soliman ? c'est donc  
„ ainsi que tu reconquiers tes états , que tu  
„ venges tes injures & tes pertes ? Prends  
„ ton courage & ton audace ; allons , à  
„ l'ombre de la nuit , accabler dans ses re-  
„ tranchemens le tyran qui nous opprime :  
„ crois-en le vieil Araspe dont tu as éprou-  
„ vé la fidélité , sur le trône , & dans ton  
„ exil.

„ L'ennemi ne nous attend , ni ne nous  
„ redoute : il méprise de lâches Arabes qui  
„ ne savent ni s'armer , ni combattre. Il  
„ ne croira jamais que des barbares , ac-  
„ coutumés à piller & à fuir , osent tenter  
„ un si grand coup : mais ces barbares ,  
„ animés par ton courage , marcheront sans  
„ crainte contre un camp sans défense &  
„ enseveli dans le sommeil. „ Elle dit , &

verse dans son sein ses flammes & ses fureurs, & s'évanouit dans les airs.

Le Sultan leve ses mains au ciel & s'écrie : „ O toi qui allumes dans mon ame , tant de colere & de rage , Divinité qui , pour moi , as emprunté une figure humaine , je te suis , je vole où tu m'appelles ! oui , j'entasserai dans la plaine , des montagnes de cadavres ; je ferai couler des fleuves de sang : combats avec moi , & , invisible au sein des airs , dirige mon bras & mon épée. „

Il se tait , & soudain il rassemble ses barbares soldats ; il réchauffe leur lenteur du feu qui le dévore ; il embrase tout son camp qui déjà brûle de le suivre. La discorde elle-même embouche la trompette & donne le signal : elle-même de sa main déploie le funeste étendard. Plus rapides que la renommée , ces hordes barbares volent & se précipitent.

Le monstre les accompagne , mais bientôt il les laisse , & va prendre l'air & l'équipage d'un courrier. Au moment où la nuit lutte

avec le jour , & semble , avec lui , partager le monde , il entre dans Solime , passe au milieu d'une foule éplorée , annonce au Monarque la marche de Soliman , & lui dit ses projets , l'heure & le signal de l'attaque.

Mais déjà les ombres plus épaisses étendent sur la nature un voile lugubre chargé de funestes vapeurs. Au lieu des frimats de la nuit , une rosée tiède & sanglante humecte la terre : des monstres , des fantômes paroissent dans les airs ; on entend frémir des spectres & des larves errantes : le noir abyme vomit tous ses habitans & verse sur la terre toutes les ténèbres du Tartare.

Au milieu de cette profonde horreur , le fier Sultan s'avance vers les tentes des Chrétiens ; mais au moment où la nuit a parcouru la moitié de sa carrière , il s'arrête non loin du quartier où le François goûte un tranquille repos. Là , il ordonne à ses soldats de réparer leurs forces , & bientôt , par ces discours audacieux , il les anime & les encourage.

„ Vous voyez , leur dit-il , un camp en-

„ richi par mille brigandages & bien plus  
 „ fameux que redoutable : semblable à une  
 „ mer avide , il a dévoré tous les trésors  
 „ de l'Asie ; le ciel le livre à vos coups &  
 „ l'y livre sans péril : ces armes , ces che-  
 „ vaux couverts d'or & de pourpre vont  
 „ être votre proie plutôt que leur défense.

„ Ce n'est plus cette armée qui vainquit  
 „ la Perse , qui subjuguâ Nicée ; une guerre  
 „ si longue , si féconde en événemens , en a  
 „ moissonné la plus grande partie : & fût-  
 „ elle encore tout ce qu'elle étoit autrefois ,  
 „ que peut-elle en ce moment , sans armes  
 „ & plongée dans le sommeil ? un instant  
 „ la fera passer des bras du sommeil , dans  
 „ les bras de la mort.

„ Allons ! marchons , Guerriers ! je veux  
 „ moi - même le premier , sur leurs corps  
 „ expirans , vous frayer un chemin dans  
 „ leur camp. Je veux frapper les coups les  
 „ plus terribles & donner tout l'effort à ma  
 „ cruauté. Aujourd'hui le Christ verra  
 „ tomber son trône ; aujourd'hui l'Asie verra  
 „ briser ses fers & chantera les héros qui  
 „ les

„ les auront brisés. „ Ainsi le barbare les enflamme , & lui - même , en silence , il s'avance à leur tête.

Cependant à une lueur incertaine qui commence à éclairer les ombres , il voit les sentinelles qui trompent son attente & défendent le sage Bouillon contre ses surprises : à la vue de Soliman & des troupes qui le suivent , elles se replient , & par leurs cris éveillent une garde avancée qui s'arme & s'apprête au combat.

Les barbares , sûrs d'être apperçus , font retentir leurs trompettes guerrières : d'horribles hurlemens frappent les airs : le bruit des armes se mêle au hennissement des chevaux ; les collines & les vallons mugissent , les abymes répondent à leurs mugissemens. La discorde allume son infernal flambeau & donne le signal aux habitans de Solime.

Le Sultan se précipite & tombe sur les Chrétiens encore en désordre ; les tempêtes s'élancent moins rapidement du sein des prisons qui les renferment : un torrent qui

entraîne & les arbres & les cabanes , la foudre qui abbat & consume les cités , le volcan qui remplit le monde d'horreur & d'épouvante , sont de foibles images de sa fureur.

Il ne frappe pas un coup qui ne porte , qui ne blesse , qui ne tue : lui-même en butte à mille traits , paroît invulnérable ou insensible.

Seul il met cette première troupe en déroute ; des flots d'Arabes se précipitent sur ses pas : les vainqueurs , les vaincus , se mêlent , se confondent , & entrent ensemble dans les retranchemens : tout le camp est rempli , de deuil , de ruines & d'horreur.

Sur le casque du Sultan s'élève un dragon terrible qui s'allonge & se dresse ; ses ailes se déploient , sa queue se recourbe : de sa gueule écumante s'élance un dard menaçant ; on croit entendre ses sifflemens : il semble que dans le feu du combat il s'allume & vomisse des flammes & de la fumée.

C'est dans ce formidable appareil que se

montre Soliman plus formidable encore. Tel dans l'ombre de la nuit , les navigateurs voient l'Océan sillonné de mille éclairs. A son aspect , les uns fuient , tremblans , éperdus ; les autres , d'une main intrépide saisissent leurs armes : la nuit , à chaque instant , augmente le trouble & multiplie les dangers en les cachant.

Parmi les Chrétiens qui signalent leur audace , on distingue Latinus , né sur les bords du Tybre : les fatigues n'ont point épuisé ses forces , ni l'âge dompté son courage. Cinq fils à peine sortis de l'enfance combattent toujours à ses côtés : une pesante armure chargè leurs membres qui plient sous le fardeau ; un casque presse leur blonde chevelure.

Animés par l'exemple paternel , ils excitent au combat leur fer & leur courage :  
 „ Allons , leur dit ce pere généreux , mar-  
 „ chons contre un impie qui s'enorgueillit  
 „ de la fuite de nos guerriers. Que le spec-  
 „ tacle sanglant des malheureux qu'il égorge,  
 „ n'arrête point votre audace ! Souvenez-

„ vous , mes fils , que des lauriers cueillis  
„ sans péril , ne méritent que du mépris. „

Telle une lionne farouche instruit ses  
lionceaux au carnage : leur crinière ne flotte  
point encore sur leur cou , l'âge n'a point  
encore développé leurs forces , ni formé ces  
armes meurtrières que leur donna la nature :  
déjà elle leur apprend à chercher leur proie  
à travers les dangers & à déchirer le chasseur  
qui vient troubler leur asyle & poursuivre  
des animaux plus timides.

Le vieillard suit sa troupe téméraire ; ils  
environnent , ils attaquent le Sultran : au  
même moment , une même impulsion dirige  
leurs six lances. Bientôt l'aîné , plus auda-  
cieux , abandonne la sienne , s'attache à  
Soliman , & de son épée , tente de tuer  
son coursier.

Mais toujours immobile , l'infidèle brave  
& leur fer & leurs efforts : telle , au rivage  
des mers , une montagne battue par la tem-  
pête , se soutient par son propre poids &  
défie le ciel & les flots conjurés : d'un coup ,  
le Sultan fend la tête à celui qui veut percer  
son cheval.



Le sensible Aramant tend la main à son frere expirant : inutile & fatale tendresse qui hâte sa perte à lui-même ! l'ennemi frappe cette main & les renverse l'un sur l'autre. Ils tombent tous deux & confondent leur sang & leurs derniers soupirs.

Sabin, de loin, présente sa lance ; Soliman la brise , fond sur ce jeune guerrier , l'abat & le foule sous les pieds de son cheval. Son ame rompt avec effort les doux liens qui la retiennent , & abandonne à regret la lumiere des cieux & une vie qui lui promettoit des jours heureux & fortunés.

Pic & Laurent vivoient encore : tous deux avoient en même-tems respiré le jour , tous deux avoient même air & mêmes traits , & leur ressemblance avoit souvent été pour leurs parens , la source d'une douce erreur : mais Soliman met entre eux une cruelle différence ; à l'un il tranche la tête , il perce le sein de l'autre.

Le pere , ou plutôt le malheureux qui ne l'est plus , voit dans la mort de ses cinq fils , sa propre mort & celle d'une postérité

qui flattoit sa vieillesse : en proie à la douleur qui le déchire , comment peut-il respirer ? comment peut-il combattre encore ? peut-être il n'a pas vu le visage de ses fils couvert des ombres du trépas : peut-être il ne les a pas vus lui tendre les bras & lui adresser leurs derniers regards.

La nuit , sous un voile favorable , lui cache du moins une partie de ses malheurs : mais la victoire n'est plus rien pour lui s'il ne périt lui-même. Prodigue de son sang , avide de celui de Soliman , on ne fait s'il desire plus , ou de donner la mort , ou de la recevoir.

Il crie à son ennemi : „ Barbare , tu dédaignes donc mon âge & ma foiblesse ? „ tous mes efforts ne pourront donc attirer „ sur moi ton bras ? „ A ces mots , il porte au Sultan un coup terrible qui perce son armure & lui fait dans le flanc une plaie large & profonde : son sang coule à gros bouillons.

A ces cris , à ce coup , le cruel tourne contre lui sa fureur & son épée , perce sa

cuirasse & lui plonge son fer dans les entrailles : le malheureux Latinus sanglote , expire , & son sang s'écoule alternativement par sa bouche & par sa blessure.

Tel on voit sur l'Apennin un chêne sourcilleux qui brava long-tems les vents & les orages ; déraciné tout-à-coup par la tempête , il entraîne dans sa chute les arbres voisins ; tel l'infortuné Guerrier s'attache en tombant aux ennemis qui l'entourent & les renverse avec lui : un Héros si terrible ne devoit périr qu'entouré d'une foule de victimes.

Pendant que le Sultan au milieu du carnage nourrit la haine qui le dévore , les Arabes , animés par son exemple , poussent & immolent les Chrétiens : L'Anglois Henri , Holopherne le Bavaois périssent sous ses coups , ô redoutable Dragut ! Ariadin perce & Gilbert & Philippe qui naquirent sur les bords du Rhin.

D'un coup de massue , Albazar assomme Ernest ; Enguerrand tombe sous les efforts d'Algazel : mais qui pourroit compter la foule

inconnue qui périt dans la mêlée ? Cependant Godefroi réveillé par les premiers cris , s'est élançé de son lit : déjà il est armé , déjà il a rassemblé un gros de Guerriers & s'avance à leur tête.

Au tumulte qui devient à chaque instant plus affreux , il a compris que les Arabes ont attaqué son camp : déjà il favoit qu'ils ravageoient la plaine , mais il n'auroit jamais cru que de lâches brigands oseroient l'attaquer.

Pendant qu'il marche , il entend crier de l'autre côté , aux armes ! aux armes ! d'affreux hurlemens retentissent dans les airs : c'est Clorinde qui guide les assiégés à une nouvelle attaque ; Argant marche avec elle : Godefroi s'adresse à Guelfe qui commande après lui.

» Tu entends ces cris funestes qui viennent  
», du côté de la ville ; il faut que ta valeur  
», & ton habileté arrêtent ce premier choc  
», des ennemis : va, pars, défend nos retran-  
», chemens ; emmene , avec toi , une partie  
», de ces guerriers : moi je vais repousser

» ces barbares qui nous attaquent. »

Il dit , & tous deux par des chemins opposés s'avancent secondés d'une égale fortune. Gueise court aux assiégés & Bouillon aux Arabes , qui , maîtres du champ de bataille , triomphent sans résistance : dans sa marche , ses forces s'accroissent ; enfin puissant & formidable , il arrive aux lieux que Soliman remplit de sang & de carnage.

Tel l'Eridan , humble en sa naissance , descend des montagnes qui cachent sa source & mouille à peine un lit étroit & resserré ; mais plus il s'éloigne , plus son orgueil s'accroît & ses eaux grossissent : enfin il leve un front altier , franchit les digues , répand dans la plaine ses flots victorieux , & luttant contre la mer Adriatique , il semble lui porter plutôt la guerre que le tribut de ses ondes.

Godefroi , à la vue des Chrétiens fugitifs , éperdus , accourt & les menace : » Quelle » frayeur vous emporte ? où fuyez - vous ? » du moins regardez qui vous poursuit : » vous tremblez devant une troupe de » vils barbares , qui ne savent , ni don-

» ner , ni recevoir une blessure en face.  
 » Retournez sur vos pas ; un seul de vos  
 » regards les remplira d'effroi. «

A ces mots , il presse les flancs de son courfier : il se jette au milieu de l'incendie allumé par Soliman ; il vole à travers le sang & la poussière ; il brave les armes , les périls & la mort : son épée , ses efforts , lui ouvrent les plus fortes barrières & rompent les rangs les plus ferrés. A droite , à gauche , il renverse les armes , les guerriers , les cavaliers & les chevaux.

Il s'élance sur des tas confus de morts & de mourans : l'intrépide Sultan ne fuit point le combat qui s'apprête : lui-même il fond sur le pieux Bouillon , & leve le fer pour le frapper. Quels guerriers , quels héros le fort a réunis des extrémités du monde pour combattre & se mesurer ensemble !

Le courage va lutter avec la fureur & dans un cercle étroit se décidera le destin de toute l'Asie : quel œil pourroit suivre les mouvemens de leurs épées ? quelle langue pourroit exprimer leurs efforts ? quel affreux

combat ! je passe sous silence mille exploits que la nuit couvrit de ses ombres & qui eussent mérité d'avoir le soleil & l'univers pour témoins.

Sous leur chef, les Chrétiens reprennent leur audace ; ils s'avancent : le Sultan lui-même est environné d'une foule des siens qui se pressent autour de lui : Latins, Infideles, tous arrosent la terre de leur sang ; les vainqueurs, les vaincus donnent & reçoivent la mort.

Tels les vents du nord & du midi, l'un à l'autre opposés, avec des forces égales, se disputent l'empire de l'air & de l'Océan : les nues s'entrechoquent, & les flots sont repoussés par les flots. Ainsi dans cet affreux combat, aucun parti ne cède, aucun ne plie : les boucliers serrés contre les boucliers, les épées contre les épées, ils se pressent, ils se heurtent, ils s'égorgent.

Du côté de la ville on ne combat pas avec moins de fureur & de rage : des nuages d'esprits infernaux remplissent les campagnes de l'air, & soutiennent les Infideles : il n'en

est aucun qui songe à reculer en arrière , & les feux de l'enfer embrâsent encore Argant tout brûlant de ses propres feux.

Il a mis en fuite la garde avancée , & d'un saut il a franchi les retranchemens : les fossés sont remplis de cadavres ; tout s'applanit , tout s'abaisse sous ses pas. Sa troupe le suit & inonde de sang les premières tentes. Clorinde dédaigne le second rang & marche son égale.

Déjà les Chrétiens fuyoient quand Guelfe accourut avec ses guerriers ; il les rappelle , il les rallie & soutient la fureur des Infidèles. Par-tout on combat , par-tout coulent des ruisseaux de sang. Cependant du haut de l'empirée , l'Être suprême abaisse ses regards sur ce théâtre d'horreur.

Il étoit assis dans le sanctuaire impénétrable d'où toujours juste , mais toujours bon , il donne des loix à l'univers , l'orne , l'embellit , & en dirige les aveugles mouvemens : sur un trône auguste , éternel , une seule lumière brille d'une triple clarté. A ses pieds sont les humbles Ministres de ses volontés :



volontés : le Destin , la Nature , le Mouvement , le Temps , l'Espace & cette Fortune , qui sourde à nos vœux , dissipe , comme la poussière , ou comme la fumée , notre vaine gloire , nos trésors & nos couronnes.

Les yeux les plus purs sont éblouis de la splendeur qui l'environne ; autour de son trône sont d'innombrables esprits , dans un bonheur égal , tous inégalement heureux ; le céleste séjour retentit de leurs concerts.

Dieu appelle Michel , qui brille couvert d'une armure de diamant : » Tu vois , lui » dit-il , comment cette troupe impie s'arme contre mon peuple ; comment des » abymes de la mort elle vient porter le » trouble dans l'univers ?

» Va , dis-lui qu'elle laisse le combat aux » Guerriers , qu'elle ne verse plus sa rage & ses poisons dans le séjour des vivans ; » qu'elle rentre dans la nuit obscure où ses » crimes l'ont condamnée , & qu'elle y » exerce , sur elle-même & sur les compagnons de son supplice , sa fureur & mes

» vengeances ; je le veux , je l'ordonne. »

Il dit : le céleste Guertier s'incline avec respect , & soudain il déploie ses ailes dorées : plus rapide que la pensée il franchit la sphere de feu & ces globes lumineux , séjour immuable de la gloire & de la félicité. Bientôt il a traversé les cieux de crystal & ce cercle d'étoiles qu'emporte un mouvement contraire.

Il voit rouler à gauche Saturne & Jupiter , & ces astres dont une main invisible dirige les mouvemens inégaux : de ces plaines fortunées qu'embellit un jour éternel , il descend dans les régions où grondent les tonnerres & les orages , où le monde livré à de continuels combats , meurt sans cesse , & sans cesse renaît de ses propres ruines.

Le mouvement de ses ailes dissipe les ténèbres épaisses & les sombres horreurs : la nuit se dore de la lumière que réfléchit son visage. Tel le soleil , après l'orage , peint les nues des plus belles couleurs ; telle on voit une étoile , du haut du firmament , tomber dans le sein de la terre.

Il arrive enfin aux lieux d'où la troupe infernale excite la fureur des Infideles : il suspend son vol au milieu des airs , & agitant sa redoutable lance : » Malheureux , » leur dit-il , qui jusqu'au sein du mépris , » des supplices , & de la misere la plus affreuse , conservez encore votre orgueil , » vous devriez connoître les foudres que » lance un Dieu vengeur ?

» Il est écrit dans le ciel que les murs de » Sion s'abaisseront devant le signe redoué , » & qu'elle ouvrira ses portes aux Chrétiens. Pourquoi lutter encore contre les » destinées ? Pourquoi irriter encore le » céleste courroux ? race maudite , rentrez » dans vos cachots , dans le séjour des supplices & de la mort ! au sein de vos noires » prisons , faites vos guerres & célébrez vos » triomphes.

» Exercez-là vos fureurs ; là , épuisez » toute votre rage sur les coupables ; que » leurs cris , que leurs gémissemens , que le » bruit de leurs fers & de leurs chaînes » soient vos amusemens & vos concerts. »

Il dit, & de sa fatale lance il presse & frappe les plus paresseux. Ils abandonnent en gémissant le séjour de la lumière & la vue des étoiles.

Ils précipitent leur vol vers les enfers, & vont, sur leurs victimes, assouvir leur dépit & leur rage. Tels & moins nombreux encore, on voit, aux approches des frimats, des essaims d'oiseaux franchir les mers, & chercher des climats plus tempérés. Moins de feuilles tombent & couvrent la terre, quand l'automne & ses premiers froids ont tari dans ses canaux la sève qui les nourrit. Le ciel, qu'avoit attristé leur aspect, redevient tout-à-coup plus pur & plus serein.

Argant n'est plus embrasé des feux de la discorde; il n'est plus agité de ses serpens; mais ni la fureur, ni l'audace ne s'éteignent dans son cœur: il pousse son fer sanglant dans les rangs les plus serrés; il moissonne les guerriers les plus obscurs & les plus fameux; il abat les têtes les plus viles & les plus altières.

Non loin de là Clorinde fait un égal car-

nage ; elle plonge son épée dans le sein de Bérenger & lui perce le cœur ; la pointe ressort sanglante entre les deux épaules. Elle atteint Albin au gosier , & Gallus au visage.

Elle coupe la main droite à Garnier qui l'a blessée elle-même ; cette main s'agite sur la poussière , & cherche en vain le bras dont elle a été séparée. Tel un serpent que le fer a divisé , fait , pour se réunir , d'inutiles efforts. La guerre revient sur Achille & lui tranche la tête.

Elle roule sanglante sur la poussière , pendant que le corps , objet de terreur & de pitié , reste encore attaché au coursier qui le porte. L'animal libre du frein qui captivoit son ardeur , bondit , caracole , & se débarrasse enfin de son triste fardeau.

Pendant que l'infatigable Clorinde enfonce & renverse les Chrétiens , une autre guerrière porte parmi les Sarrafins le carnage & l'effroi ; c'est Gildippe : toutes deux dans le même sexe , montrent la même valeur & la même audace ; mais il ne leur est pas donné de se mesurer ensemble , &

le fort les réserve à des ennemis plus redoutables.

Elles s'élancent & se précipitent l'une contre l'autre ; mais leurs efforts ne peuvent rompre la foule qui les sépare. Enfin le généreux Guelfe fond sur Clorinde , & d'un coup d'épée lui effleure le côté. Elle l'attaque à son tour & l'atteint entre les côtes.

Guelfe redouble ; mais Osride le Palestin se jette , par hasard , entre lui & l'amazone , reçoit un coup qui ne lui étoit pas destiné , & expire de sa blessure. Cependant , autour du héros , les Chrétiens se rassemblent & se pressent : Clorinde elle-même est entourée des siens. On se confond , & le combat devient encore plus sanglant.

Déjà l'aurore vermeille mêle l'or de ses rayons à l'azur des cieux. Cependant le farouche Argillan a brisé sa chaîne ; il saisit , sans choix , les armes que lui offre le hasard , & vient par de nouveaux exploits expier son erreur.

Tel un coursier , nourri pour les combats , rompt les liens qui l'attachent & va se mêler

avec les troupeaux , ou se baigner dans les ondes , ou bondir dans les prairies ; ses crins flottent sur son cou ; sa tête altière & superbe se balance sur ses épaules ; son pied frappe la terre , le feu sort de ses naseaux brûlans , & ses hennissemens font retentir les airs.

Tel s'élançait Argillan , le regard enflammé , l'air intrépide. Dans ses bonds vigoureux , il imprime à peine , sur le sable , la trace de ses pas ; enfin , il tombe au milieu des ennemis , & d'un ton altier , méprisant :  
„ Vil rebut des humains , s'écrie-t-il , stupi-  
„ des Arabes , d'où vous vient aujourd'hui  
„ tant d'audace ?

„ Inhabiles à ceindre une cuirasse , à  
„ manier un bouclier , vous ne savez ni  
„ vous armer , ni vous défendre : timides  
„ brigands , vos coups s'égarent dans les  
„ airs , & vous ne cherchez votre salut que  
„ dans la fuite ! Vos obscures prouesses ne  
„ sont connues que de la nuit , dont les  
„ ombres secondent votre lâcheté : mais  
„ elle fuit , quel sera votre asyle ? le jour

„ veut des armes, de l'audace & de la va-  
leur. „

Il parle encore , & déjà il a frappé Alga-  
zel au gosier : des mots à demi-articulés  
expirent sur ses levres ; une soudaine hor-  
reur ferme sa paupière ; la glace de la mort  
pénètre dans ses veines : il tombe , & plein  
de rage , mord cette odieuse poussière qui  
va recevoir son dernier soupir.

Argillan immole Saladin , Agricalte ,  
Muléassém : d'un seul coup , il coupe Al-  
diazil en deux ; il plonge son fer dans le  
sein d'Ariadin , le renverse & l'insulte en-  
core. L'infidèle leve ses yeux appesantis , &  
d'une voix mourante il répond à ses ou-  
trages.

„ Qui que tu sois , ô cruel vainqueur , tu  
„ ne triompheras pas long-temps de ma  
„ mort ! un même destin t'attend , & bien-  
„ tôt un bras plus redoutable t'étendra roi-  
„ même sur cette poussière. Le ciel décidera  
„ de mon sort , répliqua Argillan avec un  
„ sourire amer ; toi , meurs , & fers de pâ-  
„ ture aux chiens & aux vautours » ! A ces



mots , il le foule aux pieds , & en arrachant son fer , lui arrache la vie.

Dans la foule des guerriers est un Page du Sultan : les roses de l'enfance brillent encore sur son teint ; la sueur qui mouille son visage a l'éclat des perles & de la rosée : la poussière couvre ses cheveux flottans & les embellit ; la fierté dont il arme son front lui donne des graces nouvelles.

La neige qui vient de tomber sur l'Apenin n'est pas plus blanche que son coursier ; dans ses sauts , dans ses bonds , il est plus rapide que l'éclair , plus léger que la flamme : le jeune guerrier est armé d'une zagaie ; un sabre recourbé pend à son côté ; le fourreau qui le couvre est tissé d'or & de pourpre , ouvrage superbe où brille tout l'art de l'Asie.

Avides d'une gloire dont les premières douceurs flattent son jeune courage , il est par-tout , il porte par-tout le désordre & le trouble. Argillan qui l'observe , perce son coursier d'un coup imprévu & le saisit lui-même au moment où il se relève.

Envain l'infortuné Lesbin implore sa pitié; d'une main inexorable, le cruel dirige son fer à son visage : le fer semble devenir sensible & plus humain que son maître s'égare & se détourne; le barbare redouble & la pointe trop fidelle à sa rage déchire ces traits, l'orgueil de la nature.

A l'aspect du danger qui menaçoit son favori, Soliman a pressé les flancs de son courfier : il a immolé, renversé tout ce qui s'opposoit à son passage : il arrive enfin, mais son secours est trop tardif & il ne lui reste plus que l'espoir de se venger : il voit, hélas ! son cher Lesbin étendu sur la poussière tel qu'un lys que le fer a moissonné.

Il voit ses yeux languissans prêts à se fermer, sa tête penchée sur son cou, & la pâleur de la mort qui rend encore sa beauté plus touchante. Son cœur, tout marbre qu'il est, s'amollit à cette vue, & malgré son courroux des larmes coulent de ses yeux. Tu pleures, Soliman, tu pleures, toi qui d'un œil sec as vu tomber ton trône & périr ton empire !

Mais le fer de l'ennemi fume encore d'un sang qui lui fut si cher ; à cet aspect , la sensibilité fuit , la colere se rallume & s'enflamme ; il fond sur Argillan , & du même coup , il fend , son bouclier , son casque & sa tête.

Furieux encore , il se précipite sur ce cadavre sanglant , le perce & le déchire. Tel un chien dans sa rage mord la pierre qui l'a frappé. Vain remede à sa douleur ! Argillan n'est plus qu'une terre insensible. Cependant Bouillon ne se consume point en d'inutiles efforts.

Mille Turcs combattent ensemble couverts de cuirasses , de casques & de boucliers , une audace indomptée anime leurs corps infatigables ; nourris dans les dangers , ils furent les appuis du trône de Soliman : ils l'ont suivi dans ses revers & dans son exil.

Leurs rangs serrés soutiennent tous les efforts & toute la valeur des Chrétiens , Godefroi fond sur eux , atteint le fier Corcut au visage & Rostin au flanc , tranche

la tête à Selim , & coupe à Rossen l'un & l'autre bras. Une foule d'autres victimes tombe ou expire sous ses coups.

Il frappe, il se défend tout-à-tour : la fortune balance encore l'espoir & la crainte des Infideles. Mais tout-à-coup s'avance un nuage de poussière qui porte dans ses flancs les foudres de la guerre : tout-à-coup des éclairs inattendus s'échappent de son sein & vont étonner les Sarrafins.

Cinquante guerriers paroissent , & une Croix triomphante brille dans leurs étendards. Non , quand j'aurois cent bouches , cent langues , une poitrine de fer , une voix infatigable , jamais je ne pourrois compter tous ceux qui tomberent sous les coups de ce redoutable escadron. Le lâche Arabe périt sans se défendre ; le Turc indompté résiste & expire en combattant.

Par-tout regnent l'horreur , la cruauté , le deuil & l'épouvante : par-tout la mort triomphe & s'offre sous mille formes diverses : le sang ruisselle & la plaine en est inondée. Cependant Aladin s'étoit placé sur

une hauteur pour jouir du succès dont il avoit flatté ses vœux. Il contemploit le champ de bataille & cette scene de carnage.

Mais dès qu'il voit plier les Arabes , aussitôt il fait sonner la retraite. Il presse , il supplie Argant & Clorinde de rentrer dans Solime : le couple intrépide , ivre de sang , aveuglé par la rage , se refuse à ses ordres. Ils cedent enfin & tentent au moins de rallier leurs troupes éperdues & de ralentir leur fuite.

Mais plus puissantes qu'eux sur de vils soldats , la frayeur & la lâcheté les entraînent & les précipitent : l'un jette son bouclier , l'autre son épée ; le fer n'est plus pour eux qu'un fardeau & non une défense. Entre la ville & le camp se prolonge un vallon qui s'éleve à l'Occident & s'abaisse au Midi : ils y courent ; un tourbillon de poussière les couvre & roule vers les remparts.

Pendant qu'ils descendent , les Chrétiens les poursuivent , les renversent & les accablent : mais bientôt ils montent sous les

regards de leur Souverain prêt à les soutenir. Alors Guelfe s'arrête & craint d'exposer ses Guerriers à une perte inévitable. Aladin lui-même fait rentrer les siens dans Solime, confus & plein des plus sinistres pressentimens

Cependant le Sultran a fait tout ce que peut le bras d'un mortel. Ses forces sont épuisées ; le sang, la sueur coulent de tous côtés : ses flancs palpitent, son haleine s'échappe avec effort de ses poumons pressés ; son bras plie sous le poids de son bouclier : sa main affoiblie n'imprime plus à son épée que des mouvemens lents & tardifs : l'épée ne coupe plus & le tranchant s'arrête émouffé.

Dans la langueur qui l'accable, ce Héros hésite & balance incertain : mourra-t-il de sa propre main ? ôtera-t-il à l'ennemi l'honneur de terminer sa glorieuse destinée ? ou bien doit-il survivre à la perte des siens & sauver ses tristes jours ? „ Enfin le destin „ l'emporte, dit-il, & ma fuite sera le „ trophée de sa victoire !

„ Que les regards de l'ennemi voient

„ fuir Soliman , qu'il insulte encore à ma  
„ nouvelle disgrâce , à mon nouvel exil ,  
„ pourvu qu'une seconde fois mes armes  
„ reviennent troubler sa paix & ébranler  
„ son trône mal-assuré ! Je ne cede point ;  
„ non ma haine sera immortelle comme le  
„ souvenir des affronts qu'il m'a faits ;  
„ & du sein même du tombeau , je renaî-  
„ trai plus terrible pour le punir & me  
„ venger ! „





## CHANT X.

**C**EPENDANT le Sultan aperçoit un coursier qui erre au hasard & sans guide : il le saisit ; & quoique las , affoibli par ses blessures , il s'élance sur son dos. Son casque a perdu l'horrible cimier dont il étoit surmonté : son armure sanglante & déchirée ne conserve plus les moindres vestiges de son éclat ni de sa richesse.

Tel on voit un loup qui , chassé d'une bergerie , va cacher dans les bois sa honte & sa fureur : les victimes qu'il a dévorées palpitent encore dans ses flancs ; mais toujours avide de carnage , sa langue s'élance hors de sa gueule & lèche ses lèvres ensanglantées. Tel partoit l'homicide Soliman , abreuvé de sang & brûlant encore d'en répandre.

Une nuée de fleches vole autour de lui ; mille lances , mille épées l'environnent ; mais le destin le dérobe aux coups du tré-



pas. Inconnu, il s'éloigne par les sentiers les plus solitaires, & son ame irrétolue flotte dans un abyme de pensées & de desseins.

Enfin il se décide à se rendre aux lieux où le Monarque d'Egypte rassemble ses forces : il veut s'associer à ses armes & tenter encore les hasards de la guerre. Il part sans balancer, & dirige ses pas vers l'antique Gaza.

Le sentiment de ses blessures devient plus vif & plus profond ; son corps succombe de douleur & de fatigue : mais il ne veut ni quitter ses armes, ni goûter le repos. Tout le jour il continue sa pénible marche : enfin, quand la nuit a de son voile obscur enveloppé le monde, il descend, bande ses plaies, & cueille les fruits d'un palmier sauvage pour appaiser sa faim.

Ensuite il se jette sur la terre, & la tête appuyée sur son bouclier, il cherche quelque soulagement à ses peines, & quelque calme au trouble dont il est agité. Mais toujours ses blessures s'aigrirent, & d'in-

visibles vautours, le dépit & la douleur, le rongent & le déchirent.

Enfin, quand la nuit plus profonde regne seule avec le silence, accablé de lassitude, il ferme ses yeux appesantis. Un sommeil inquiet, languissant, lui verse, avec ses tristes pavots, l'oubli de ses cruels ennuis. Mais pendant qu'il dort, une voix terrible vient tonner à ses oreilles.

„ Soliman ! Soliman ! réserve à des temps  
 „ plus fortunés le repos & ses langueurs : ta  
 „ patrie, tes sujets gémissent sous le joug de  
 „ l'étranger, & tu dors, malheureux ? tu  
 „ dors sur une terre couverte des membres  
 „ déchirés de tes soldats, dont les ombres  
 „ errantes te demandent la sépulture ! peux-  
 „ tu, dans les bras du sommeil, attendre  
 „ qu'un nouveau jour éclaire ces lieux ré-  
 „ moins de ta honte ? „

Le Sultan s'éveille, il voit un homme courbé sous le fardeau des ans : son corps s'appuie sur un bâton noueux qui assure & dirige ses pas : „ Eh ! qui es-tu, fantôme

„ importun qui viens troubler le repos du  
„ voyageur ? Que t'importe à toi ma honte  
„ ou ma vengeance ?

„ — Tes desseins , lui répond le vieil-  
„ lard , ne me sont point inconnus : plus  
„ que tu ne penses , je m'intéresse à ton  
„ sort. Je viens rendre à ton courage  
„ émoussé sa pointe & sa vigueur : par-  
„ donne , Seigneur , à ma franchise , je ne  
„ t'outrage que pour ranimer ta vertu.

„ Tu veux aller joindre le Monarque  
„ d'Egypte ; mais , crois-en mes pressenti-  
„ mens , renonce à un voyage pénible au-  
„ tant qu'inutile ; bientôt , sans toi , ce  
„ Prince & son armée se rendront dans ces  
„ lieux. Ce n'est pas-là que tu pourras faire  
„ éclater , contre nos ennemis , ton cou-  
„ rage & ton audace.

„ Mais si tu veux me prendre pour  
„ guide , je te promets qu'à la clarté du  
„ jour , sans péril & sans combat , je t'in-  
„ troduirai dans ces murs qu'assiègent les  
„ Chrétiens. Là , les armes à la main , tu  
„ pourras , à ton gré , lutter contre les

„ dangers & te couvrir d'une gloire chere  
 „ à ton cœur. Tu défendras nos remparts ,  
 „ jusqu'à ce que l'Egyptien vienne nous  
 „ secourir & nous venger. „

Les regards & le ton du vieillard impriment le respect au fier Soliman ; l'orgueil & la colere l'abandonnent : „ O mon pere ,  
 „ répond-il , je te suis, je vole sur tes pas !  
 „ le meilleur conseil pour moi, sera toujours celui qui m'offrira le plus de fatigues & de dangers. „

Le vieillard applaudit, & sur ses plaies, que la nuit a rendues plus douloureuses, il verse un baume bienfaisant qui les cicatrise, & lui rend sa force & sa vigueur. Déjà le soleil, de ses rayons, avoit embellí les fleurs que l'aurore avoit fait éclore :  
 „ Il est temps de partir, dit l'inconnu, le  
 „ jour éclaire notre route & nous rappelle  
 „ aux travaux. „

Non loin de-là un char l'attendoit ; il y monte avec le Sultan : sa main, avec adresse, gouverne ses coursiers, les presse & les anime. L'effieu siffle, les roues volent

sur la poussière qu'elles effleurent à peine : les chevaux haletans sont baignés de sueur & blanchissent le mors de leur écume.

L'air autour d'eux, par un soudain prodige , s'épaissit , se condense & forme un nuage solide, impénétrable qui enveloppe le char & le couvre tout entier : pour eux seuls , il est transparent , & de son sein , ils voient le ciel & tout ce qui les environne.

Soliman fronce le sourcil , des rides s'étendent sur son front , ses regards étonnés contemplent , & la nue , & le char qui fuient avec la rapidité de l'éclair : le vieillard qui , sur son visage immobile , lit l'étonnement dont son ame est frappée, l'arrache à cette profonde rêverie : il s'agite , il s'écrie.

„ O toi , qui que tu sois , qui fais plier la nature sous tes loix , & dont l'œil pénètre ,  
„ les secrets cachés dans l'abyme des cœurs ,  
„ de grace , si tes regards embrassent aussi  
„ l'avenir , dis - moi , quel terme le ciel réserve aux mouvemens qui bouleversent

„ l'Asie ? quelle catastrophe devons-nous  
 „ attendre ?

„ Mais dis-moi d'abord ton nom ? dis-  
 „ moi par quel art tu opères tant de mer-  
 „ veilles ? dans le trouble où je suis , si tu  
 „ ne me rassures , je ne puis t'écouter ni  
 „ te comprendre. Le vieillard sourit : —  
 „ je puis sans peine satisfaire une partie de  
 „ de tes desirs ; Ismen est mon nom ; je cul-  
 „ tive un art ignoré du vulgaire , & les  
 „ Syriens m'appellent Magicien.

„ Mais que je te dévoile l'avenir , que  
 „ j'ouvre à tes yeux les annales éternelles  
 „ du Destin , c'est un vœu trop au - des-  
 „ sus du pouvoir d'un mortel. Nous mar-  
 „ chons ici-bas au travers des malheurs  
 „ & des disgraces ; le courage & la raison  
 „ nous furent donnés pour nous en défendre.  
 „ Souvent le héros & le sage sont les arti-  
 „ sans de leur propre bonheur.

„ Le ciel te fit un cœur invincible ; ton  
 „ bras peut sauver les murs qu'assiège un  
 „ peuple barbare : il peut , jusque dans ses

„ fondemens , ébranler l'empire des Chré-  
„ tiens. Viens braver le fer & la flamme ;  
„ ose , souffre , espere , & j'augure tout de  
„ tes efforts. Cependant , pour te plaire ,  
„ je te révélerai des choses que j'entrevois  
„ au travers d'un nuage obscur.

„ Avant que l'astre qui mesure les ans ait  
„ pendant plusieurs lustres parcouru sa car-  
„ rière , je vois , ou je crois voir naître un  
„ héros dont les exploits feront la gloire de  
„ l'Asie : je ne te peindrai point les arts &  
„ l'industrie embellissant l'Egypte sous son  
„ heureux empire ; je ne te peindrai point  
„ mille vertus que mes yeux ne peuvent dis-  
„ tinguer : mais ce qui doit flatter ta ven-  
„ geance & suffir à ton cœur , il foudroiera  
„ la puissance des Chrétiens.

„ Par un dernier effort , il détruira leur  
„ injuste empire jusques dans ses fonde-  
„ mens. Les restes malheureux de ces bar-  
„ bares , iront chercher un asyle sur un ro-  
„ cher desert qui n'aura que la mer pour dé-  
„ fense. Ce héros sera de ton sang. “ A  
ces mots , le vieil Enchanteur se tait. Soli-

man s'écrie : „ Heureux mortel que le ciel  
 „ destine à tant de gloire ! “ la joie qu'il  
 éprouve est mêlée de jalousie.

„ Que le sort , ajoute-t-il , soit ou pro-  
 „ pice ou contraire à mes vœux , jamais je  
 „ ne plierai sous ses caprices : il me verra ,  
 „ d'un front toujours égal , recevoir ses  
 „ bienfaits & braver ses rigueurs. L'astre  
 „ des nuits s'échappera de son orbite , les  
 „ étoiles seront infideles au cours qui leur  
 „ est prescrit , avant que Soliman détourne  
 „ ses pas du sentier de la justice. „ En par-  
 lant son visage étincelle , & le feu de l'au-  
 dace pérille dans ses yeux.

Enfin ils apperçoivent les tentes des Chré-  
 tiens : quel affreux spectacle s'offre à leurs re-  
 gards ! sous combien de formes la mort  
 leur apparôit ! un nuage de douleur s'épaissit  
 sur les yeux du Sultan ; des larmes inondent  
 ses joues. Avec quel dépit il voit ses ensei-  
 gnes , jadis si redoutables , traîner sur la  
 poussière , sanglantes & déchirées.

Les Chrétiens victorieux & triomphans ,  
 foulent aux pieds les cadavres de ses amis  
 les



les plus fideles & les plus chers , leur arrachent avec outrage , & leurs armes & leurs vêtemens ; d'autres célèbrent les funérailles des leurs avec la pompe d'un triomphe : plus loin un bûcher s'allume , Turcs , Arabes , mêlés , confondus , sont livrés aux flammes.

A cette vue , Soliman pousse un profond soupir. Le fer à la main il s'élance du char & veut fondre sur les ennemis. Mais l'Enchanteur le retient , le rappelle & réprime sa téméraire ardeur. Il remonte ; ils dirigent leur course vers le sommet de la colline , & le camp des Chrétiens disparoît derrière eux.

Ils descendent , & le char s'évanouit. Toujours cachés au sein de la nue , ils prennent sur la gauche un sentier qui les conduit à un vallon.

Au sein d'un dur rocher s'ouvre une grotte obscure creusée depuis plusieurs siècles ; des herbes , des arbrustes en ferment l'entrée : le Magicien les écarte & se courbe pour entrer dans un étroit & ténébreux

sentier : d'une main il sonde le passage , il présente l'autre au Prince & l'invite à le suivre.

„ Ciel ! dans quelles ténèbres veux-tu  
 „ cacher ma marche ? s'écrie le Sultan. Mon  
 „ bras , si tu l'avois permis , s'ouvroit un  
 „ chemin plus digne de moi. — Généreux  
 „ Guerrier , répond Ismen , ne dédaigne  
 „ point une route que jadis se fraya le grand  
 „ Hérode , ce Roi si fameux dans la guerre.

„ Il creusa ce souterrain quand il voulut  
 „ donner un frein à ses sujets. C'étoit par  
 „ ce sentier que de la tour Antonia , il pas-  
 „ soit invisible dans le Temple des Hé-  
 „ breux : c'étoit par là que sans être apper-  
 „ çu , il quittoit Solime , y faisoit entrer ,  
 „ ou en faisoit sortir ses soldats.

„ Mais de tous les mortels je suis le seul  
 „ qui connoisse aujourd'hui cette téné-  
 „ breuse & secrète issue : elle nous conduira  
 „ dans le palais d'Aladin , qui trop alarmé  
 „ peut-être des menaces de la fortune ,  
 „ rassemble , en ce moment , les grands de  
 „ son Royaume & ses plus sages conseillers ;

» ta présence est nécessaire pour calmer  
» leurs craintes : écoute en silence leurs  
» discours ; quand il en sera tems , tu feras  
» éclater ton audace. »

Il dit : & Soliman se traîne sur ses pas & s'avance, en rampant, dans ces sombres souterrains : cependant la voûte s'élargit & s'élève : ils marchent, & bientôt ils ont atteint le milieu de cet antre obscur.

Le Magicien ouvre une porte étroite ; ils montent par des degrés à demi ruinés, sur lesquels un soupirail jette une lueur pâle & incertaine. Enfin du fond de cette abyme, ils entrent dans une salle superbe toute brillante de clarté. Aladin y est assis le sceptre à la main, le diadème sur le front. La douleur est dans ses yeux, & réfléchit sur tout ce qui l'environne.

Du sein de la nue qui le couvre, l'invisible Soliman contemple ce conseil auguste ; il entend le Monarque qui, du haut de son trône, prononce ce triste discours :  
„ O mes amis ! ô mes fideles sujets ! le  
„ jour d'hier fut pour notre empire un jour

„ vraiment fatal , nos espérances sont éva-  
 „ nouies ; l’Egypte seule nous reste.

„ Mais que cette ressource est éloignée  
 „ dans un péril si pressant ! je vous ras-  
 „ semble aujourd’hui pour vous demander  
 „ à tous vos conseils : parlez en citoyens  
 „ à un Roi qui ne veut que des lumieres. „  
 Il se tait : un murmure sourd se fait en-  
 tendre autour de lui , semblable au bruit  
 des vents qui frémissent dans les bois. Mais  
 Argant se leve , & d’un front serein , d’un  
 air audacieux , il commande le silence.

„ O Roi magnanime , pourquoi tentes-  
 „ tu notre courage ? notre situation n’est  
 „ que trop connue : cependant , j’oserai le  
 „ dire , nous ne devons espérer qu’en nous-  
 „ mêmes : la valeur brave tout & triomphe  
 „ de tout : ne cherchons point d’autres  
 „ armes , ni d’autre appui , & ne mettons  
 „ à notre vie que le prix qu’elle y met  
 „ elle-même.

„ Ce n’est pas que je désespere du se-  
 „ cours de l’Egypte : mon Roi l’a promis ,  
 „ & ce seroit un crime de douter de ses

„ promesses : mais je voudrois , dans quel-  
 „ ques-uns de tes guerriers , plus de courage  
 „ & d'intrépidité. Je voudrois que , pré-  
 „ parés à tous les événemens , ils se pro-  
 „ missent la victoire & méprisassent la  
 „ mort. „

Argant n'en dit pas davantage : sa fierté  
 veut commander aux opinions & dédaigne  
 de persuader. Orcan se leve après lui ; un  
 air d'autorité regne dans son maintien. Né  
 d'aïeux illustres , Orcan s'étoit fait un nom  
 dans les combats ; mais uni depuis à une  
 jeune beauté , entouré d'enfans qui font sa  
 joie , ce guerrier dégénéré n'est plus qu'é-  
 poux & pere.

„ Seigneur , dit-il , je ne fais point blâ-  
 „ mer un orgueil qui naît du courage & qui  
 „ s'exhale en paroles , peut-être trop al-  
 „ tieres. Argant devroit sans doute , devant  
 „ un Roi & dans un conseil , être moins  
 „ fougueux & moins hardi. Mais l'audace  
 „ qui regne dans ses discours , éclate dans  
 „ ses actions , & ses actions le justifient.

Ec iij

„ Mais toi , Seigneur , dont l'expérience  
 „ & les ans ont mûti la sagesse , tu sauras  
 „ modérer un zele trop impétueux , balan-  
 „ cer avec un danger présent une espé-  
 „ rance lointaine , & juger ce que peut  
 „ l'ennemi , ce que tu dois attendre de tes  
 „ anciens remparts & de tes nouveaux ou-  
 „ vrages.

„ La nature & l'art ont fortifié Solime :  
 „ mais les Chrétiens la menacent avec tout  
 „ l'appareil de la guerre. J'ignore ce que  
 „ le destin nous prépare ; plus près de la  
 „ crainte que de l'espérance , je redoute  
 „ le hasard des combats ; je redoute les  
 „ longueurs d'un siège & les horreurs de la  
 „ famine.

„ Ces troupeaux , ces provisions qu'hier  
 „ ta prudence & la fortune amenerent dans  
 „ ces murs , pendant que l'ennemi s'eni-  
 „ vroit de notre sang , ne sont que de foi-  
 „ bles & peu durables ressources pour un  
 „ peuple immense : envain l'Egyptien fidele  
 „ à ses promesses , viendra nous secourir

„ le jour même qu'il a fixé ; ses armes ne  
„ pourront nous défendre du fléau qui nous  
„ menace.

„ Que sera-ce si ce secours est différé ?  
„ mais je veux qu'il devance , & notre es-  
„ poir , & ses promesses : je ne vois point  
„ encore la victoire ; je ne vois point en-  
„ core Solime délivrée. Nous avons à com-  
„ battre , ce Godefroi , ces Guerriers , qui  
„ tant de fois ont battu , dispersé les  
„ Arabes , les Turcs , les Syriens & les  
„ Perses.

„ Tu les connois , ô généreux Argant !  
„ toi qui si souvent leur as cédé le champ  
„ de bataille ; toi qui si souvent n'as trouvé  
„ contr'eux d'asyle que dans la fuite. Clo-  
„ rinde les connoît , je les connois moi-  
„ même , nos disgraces sont communes ;  
„ je n'accuse personne , nous avons tous  
„ montré ce que pouvoit notre valeur.

„ Je le dirai , quoiqu'il s'indigne d'en-  
„ tendre la vérité , quoique ses regards si-  
„ nistres me menacent de la mort. Un destin  
„ inévitable conduit nos ennemis : ni forces ,

„ ni remparts ne pourront arrêter le torrent,  
 „ Mon zele pour mon Roi , mon amour  
 „ pour ma patrie , sont les seuls sentimens  
 „ qui m'inspirent , j'en prends le Ciel à  
 „ témoin.

„ Sage Roi de Tripoli , tu as su obte-  
 „ nir la paix & conserver ton trône ! mais  
 „ l'inflexible Sultan peut-être en ce moment  
 „ est étendu sur la poussière , ou vil esclave ,  
 „ il gémit dans les chaînes : peut-être exilé ,  
 „ fugitif , il traîne loin de sa patrie , des  
 „ jours destinés à une fin plus déplorable.  
 „ Il auroit pu , par des présens , par des tri-  
 „ buts , apaiser son vainqueur & sauver  
 „ une partie de ses états. „

Ainsi dans des discours tortueux , Orcan  
 enveloppoit ses conseils : il n'osoit dire ou-  
 vertement qu'il falloit demander la paix &  
 se soumettre aux Chrétiens. Le Sultan qu'in-  
 dignent sa foiblesse & ses outrages ne peut  
 plus se contenir : „ Souffriras-tu , lui dit  
 „ Ismen , qu'un lâche t'avilisse & te dé-  
 „ grade encore ?

„ Ah que ne puis-je , répondit-il , écarter



„ ce voile qui me cache ! Je brûle de co-  
„ lere & de dépit. „ Il dit , & soudain  
le nuage se déchire & s'évanouit : le Sultan  
paroît tout brillant de clarté ; sur son  
front respirent l'audace & l'orgueil.

„ Le voilà , s'écrie-t-il , ce Sultan timide  
„ & fugitif , cette main saura prouver à ce-  
„ lui qui m'outrage qu'il est un lâche &  
„ un imposteur. Moi fugitif ! moi qui ai  
„ versé des flots de sang Chrétien ! moi  
„ qui ai couvert la plaine de morts & qui  
„ enfermé au milieu de nos ennemis , y  
„ ai perdu jusqu'au dernier de mes sol-  
„ dats !

„ Si ce lâche ou quelqu'autre aussi lâche  
„ que lui , traître à sa croyance & à sa  
„ patrie , ose parler d'une paix infâme  
„ & avilissante , permets , Seigneur , que  
„ de ce fer je lui ôte la vie. Les agneaux ,  
„ dans la même bergerie , habiteront avec  
„ les loups , & dans le même nid on verra  
„ les colombes & les serpents , avant que  
„ les nœuds de la paix unissent sous un  
„ même ciel le Chrétien & le Musulman. „

A ce discours , à cet aspect terrible & menaçant , l'étonnement & le silence regnent dans l'assemblée : enfin avec des regards moins sinistres & plus sereins , le Sultan s'avance vers Aladin : ,, Seigneur , lui dit-il , ,, ranime ton espoir , Soliman est avec ,, toi. ,,

Le Monarque les bras étendus , se penche vers lui : ,, O généreux ami , s'écrie-t-il , ,, avec quelle joie je t'embrasse ! je ne sens ,, plus mes pertes , mes alarmes s'évanouissent : si le ciel sourit à nos vœux , tu peux ,, du même coup affermir mon trône & relever le tien. ,, En parlant il le serroit dans ses bras.

Il le fait ensuite asseoir sur son trône & lui-même se place à sa gauche. Ismen est à son côté. Clorinde vient rendre ses hommages au Héros : les autres la suivent.

Soliman retrouve parmi eux Ormusse , un des chefs des Arabes , qui dans le fort du combat , fut , par une route secrète , à la faveur du silence & de la nuit , conduire dans Solime la troupe qu'il commandoit , &

porter des secours & des vivres à un peuple affamé.

Le fier Circassien reste seul en silence à sa place , les regards pleins de dépit & de jalousie. Tel paroît un lion lorsque d'un œil enflammé il dévore la proie qu'il s'apprête à saisir. Mais Orcan morne & pensif n'ose élever sa vue sur le Sultan. Ainsi réunis , le Roi des Turcs & le tyran de la Palestine confondent leur haine & leurs projets.

Cependant le pieux Bouillon , après avoir poursuivi sa victoire & dissipé les débris de l'armée vaincue , a rendu à ses guerriers les honneurs suprêmes : il ordonne que dans deux jours tout soit prêt pour l'assaut. Son air plus auguste & plus terrible menace les assiégés de leur perte prochaine.

Cette troupe brillante qui , au fort du combat , avoit donné aux Chrétiens un utile secours , c'étoient les Héros qui s'égarèrent sous les pas d'Armide ; c'étoit Tancrede avec eux. Curieux d'apprendre leurs aventures , Godefroi les fait appeler ; il

n'admet dans sa tente que le solitaire & les plus sages de ses guerriers.

„ Racontez-moi , leur dit-il , l'histoire de  
„ vos courtes erreurs ; dites-moi comment  
„ le ciel vous a rendus à nos vœux & à nos  
„ besoins : “ La honte & le repentir sur le  
front , ils tenoient la tête baissée. Enfin le  
Prince Anglois leve les yeux & rompt le  
silence.

„ Je l'avouerai , Seigneur , séduits par  
„ l'amour , enchaînés dans les fers d'une  
„ perfide beauté , nous méprisâmes tes  
„ loix & les arrêts du sort : nous suivîmes  
„ par des routes inconnues un guide dange-  
„ reux & funeste. La jalousie & la rivalité  
„ nous divisoient , & l'enchanteresse , par  
„ ses discours , par ses regards , nourrissoit  
„ notre haine & nos feux.

„ Enfin nous arrivâmes dans les lieux où  
„ fume encore la foudre vengeresse ; terre  
„ jadis féconde , pays charmant , que cou-  
„ vrent aujourd'hui des eaux bitumineuses  
„ & un lac stérile , d'où s'exhalent des va-  
„ peurs ,

„ peurs impures , empoisonnées , qui attes-  
 „ tent les crimes des hommes & le courroux  
 „ des cieux.

„ Sur ces eaux épaisses , le corps le plus  
 „ pesant repose immobile. L'homme , le  
 „ fer , la pierre y surnagent comme le bois  
 „ léger : au milieu du lac s'élève un châ-  
 „ teau qu'un pont étroit unit à la terre :  
 „ c'est-là que nous conduisit la perfide  
 „ Princesse. Tout rit dans ce séjour , tout  
 „ y respire l'ivresse des plaisirs.

„ Sous un ciel pur , regne un air déli-  
 „ cieux ; les arbres toujours verts répan-  
 „ dent la fraîcheur & l'ombre sur des ga-  
 „ zons toujours fleuris , sous des myrthes  
 „ amoureux coulent des eaux claires &  
 „ limpides : un ruisseau qui murmure , le  
 „ Zéphir qui agit le feuillage , le chant  
 „ mélodieux des oiseaux , portent dans  
 „ tous les sens la mollesse & la volupté.  
 „ L'or & le marbre , par mille formes heu-  
 „ reuses , imitent la nature & l'embéllissent.

„ Sur ces gazons , sous l'ombrage le plus  
 „ épais , Armide fait dresser une table

„ somptueusement servie. Elle offroit tout  
„ ce que promet le printemps , tout ce que  
„ mûrit l'automne , les présens de la terre  
„ & les productions de la mer : cent beau-  
„ tés nous servoient & prévenoient nos  
„ desirs.

„ Les discours , le sourire de la perfide ;  
„ nous enivrent & nous enchantent : nous  
„ avalons à longs traits les poisons qu'elle  
„ nous verse & l'oubli de nous-mêmes ;  
„ Mais tout-à-coup elle se leve : je reviens ,  
„ dit-elle : en effet elle paroît bientôt ,  
„ mais avec des regards moins fereins &  
„ moins tendres. D'une main elle tient une  
„ baguette , dans l'autre est un livre qu'elle  
„ lit à voix basse.

„ Elle lit , & je sens tout changer en moi ;  
„ mes pensées , mes sentimens , mes goûts :  
„ soudain je m'élançe dans les eaux , & je  
„ m'y plonge tout entier : mes membres se  
„ rapprochent , se réunissent , je suis trans-  
„ formé en poisson & ma peau est couverte  
„ d'écailles.

„ Mes compagnons éprouvent le même

„ sort & jouent avec moi dans le crystal  
 „ liquide : il ne me reste de cet état qu'un  
 „ souvenir confus & semblable à un songe :  
 „ enfin elle nous rend à notre première  
 „ forme : nous étions muets d'étonnement  
 „ & d'épouvante ; mais d'un regard plus  
 „ effrayant elle nous attriste encore & nous  
 „ menace.

„ Vous connoissez mon pouvoir , dit-  
 „ elle , vous savez que j'ai sur vous un sou-  
 „ verain empire ! d'un mot je puis vous  
 „ plonger dans une nuit éternelle ; je puis  
 „ d'un mot vous changer en oiseaux , en  
 „ plantes , en reptiles ; vous métamorpho-  
 „ ser , en rochers , en fontaines , en mon-  
 „ tres des forêts.

» Cependant vous pouvez échapper à mon  
 » courroux en obéissant à mes loix : abjurez  
 » votre croyance , & pour nous défendre ,  
 » armez-vous contre l'impie Bouillon. Tous  
 » se révoltent , tous abhorrent ce pacte  
 » affreux. Raimbaud seul est persuadé :  
 » pour nous , elle nous jette dans un cachot  
 » impénétrable à la lumière.

» Le sort amene Tancrede dans ce fu-  
» nelle lieu : mais bientôt notre prison  
» s'ouvre , & s'il faut en croire les bruits qui  
» sont venus jusqu'à nous , Armide , à la  
» priere du Prince de Damas , consent à  
» nous envoyer enchainés & sans armes au  
» Monarque d'Egypte.

» Déjà nous étions en marche , quand la  
» Providence nous fit rencontrer le brave  
» Renaud. Ce guerrier qui toujours se  
» signale par de nouveaux exploits , attaque  
» les gardes dont nous sommes entourés ,  
» les égorge ou les met en fuite , & nous  
» rend nos armes qui étoient devenues les  
» leurs.

» Je l'ai vu , nous l'avons tous vu , nos  
» mains ont touché ses mains victorieuses ;  
» nous avons entendu sa voix : n'en croyez  
» point de vaines rumeurs , ce héros vit  
» encore : il n'y a que trois jours qu'il a  
» quitté son armure sanglante & brisée , &  
» qu'en habit de pèlerin , il est parti pour  
» Antioche. »

Il dit : le solitaire leve au ciel ses yeux



mouillés de pleurs : il change de couleur & de visage : quel éclat soudain l'environne ! pleine de la Divinité , son ame , s'élève jusqu'au séjour des immortels : l'avenir se dévoile à ses regards , & sa pensée s'enfonce dans l'abyme des âges & du tems.

Enfin sa langue se délie : d'un ton plus auguste il découvre les secrets cachés dans le sein de l'avenir : à son aspect , au tonnerre de sa voix , tous demeurent interdits & l'écoutent en silence : » Renaud vit encore ! une femme perfide avoit abusé notre » crédulité ! il vit & le ciel réserve son » jeune courage à une gloire plus éclatante.

» Ces exploits qui étonnent l'Asie ne sont » encore que les amusemens de son enfance » & les présages de sa grandeur ; les années » s'écoulent ; je le vois braver un mortel » impie & dompter son audace ! son aigle » arrache Rome & l'Eglise aux serres d'un » impitoyable vautour , & les couvre de ses » ailes : il renaît dans des enfans dignes de » leur pere.

» Une longue postérité marche sur ses

„ traces, brise la verge des tyrans & le fer  
 „ des rebelles : la Religion & les Pontifes  
 „ reposent à l'ombre de leur bouclier. Ab-  
 „ baïsser l'orgueil , soulager les malheureux ,  
 „ protéger l'innocence & punir le crime ,  
 „ voilà leurs destins. C'est ainsi que l'aigle  
 „ de la maison d'Est élèvera son vol au-  
 „ delà des routes que parcourt le soleil.

„ C'est à elle de porter les foudres de la  
 „ guerre ; toujours ses ailes triomphantes  
 „ seront étendues sur le trône des Pontifes ;  
 „ c'est à elle qu'est attaché le sort de notre  
 „ auguste entreprise , & le ciel ordonne  
 „ qu'on la rappelle en ces lieux. „

Par ce discours , le solitaire dissipe les  
 alarmes qu'on avoit conçues de la mort de  
 Renaud. Tout applaudit : Godefroi seul est  
 plongé dans une rêverie profonde. Cepen-  
 dant la nuit se leve & couvre la terre de  
 ses voiles : tous se retirent & vont goûter  
 les douceurs du sommeil. Godefroi seul  
 veille encore ; il n'est point de repos pour  
 les soins dont il est occupé.

*Fin du Tome Premier.*



a  
s  
;  
e  
e  
  
es  
de  
est  
n-  
de  
ter  
eul  
our